



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Am 728

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

13

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

O U

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,
QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

C O N T E N A N T

*Ce qu'il y a de plus remarquable , de plus utile , & de mieux avéré , dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré ,*

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS, ET, DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

N O U V E L L E É D I T I O N ,

*Revue sur l'Original Anglois, & où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été sup-
primé ou omis par le Traducteur; exactement distingué ses Additions du Reste de l'Ou-
vrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction
de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE Romain.

T O M E T R O I S I È M E.




A L A H A T E,

Chez P I E R R E D E H O N D T,
M. DCC. XLVII.

*Avec Privilège de Sa Majesté Impériale; & de Nos Seigneurs les Etats de
Hollande & de West- Frise.*

AVERTISSEMENT

DE M^R. L'ABBÉ PREVOST.

 I l'estime du Public répondoit toujours à son empressement pour un Livre, je ne serois pas mal-fondé à juger favorablement de mon entreprise; & trois Editions des deux premiers Tomes, dont la vente ne s'est pas refroidie dans l'espace d'une année, me mettroient peut-être en droit d'en tirer des conclusions assez flatteuses. Mais une longue expérience m'a trop appris comment ces apparences de succès doivent être expliquées. J'ai reconnu par l'exemple d'une infinité d'Ecrivains, & quelquefois par le mien, que souvent les suffrages du Public tombent moins sur la forme que sur la matière d'un Ouvrage; c'est-à-dire, qu'en faveur de l'utilité ou de l'agrément du sujet, on fait grâce de ses fautes à l'Auteur: distinction humiliante, qui réduit son partage à l'indulgence. Ma rigueur n'ira pas si loin pour moi-même, que je veuille me faire absolument l'application de cette remarque; mais après avoir déclaré qu'une juste défiance de mes forces me retient du moins dans le doute, je n'en aurai que plus de hardiesse à vanter le mérite de mon sujet, lorsque je fais si peu de fond sur celui de mon travail.

Le troisième Tome de l'Histoire Générale des Voyages, offre une variété extrême de choses utiles & curieuses. Il n'est plus nécessaire ici de plaider pour le désordre des récits, & pour la sécheresse des Descriptions. Le Plan de l'Ouvrage, dont l'exécution n'a pu commencer proprement qu'au quatrième Livre, parce que les premières Découvertes des Portugais, & les anciennes Relations Angloises n'étoient pas susceptibles de l'ordre qu'on s'est proposé, se trouve désormais rempli avec une fidélité qui ne sera plus sujette à se démentir. Les Journaux des Voyageurs deviennent plus intéressans dans leurs extraits. Les Réductions forment des corps réguliers, qui portent toujours le double caractère de l'agrément & de l'instruction. Les Mœurs, les Usages, la Géographie, l'Histoire civile & naturelle, &c. sont traités méthodiquement (a). En un mot, je ne vois plus d'apologie à faire, dans la suite de ce Recueil, que pour quelques Voyageurs moins éclairés, ou moins attentifs, dont on ne dissimulera point les défauts, mais qu'on n'a pas dû supprimer dans un Ouvrage où l'on se propose de recueillir toutes les Relations de Voyages.

Il n'est pas surprenant que les Hollandois aient entrepris de réimprimer un Livre si utile, comme ils l'ont annoncé dans un Programme qui m'est tombé entre les mains. Mais faisant profession de donner mon travail, sans y changer, disent-ils, un seul mot, ils auroient pu s'en tenir de même à copier exactement (b) les Cartes & les Figures. C'est entendre mal leurs intérêts.

(a) Ce ne sera proprement que dans le quatrième Tome de cette Edition, qui est presque achevé, qu'on verra l'Histoire Naturelle des Pays dont il est parlé, traitée méthodiquement. On attend pour la publier, qu'on puisse

y joindre les Planches que Mr. Prevost promet avec son quatrième Volume. R. d. E.

(b) Ils n'en donnent pas quarante dans les deux Tomes, quoique j'en aye donné environ quatre-vingt.

AVERTISSEMENT DE MR. L'ABBE PREVOST.

térêts, & décréditer toutes leurs promesses, que de faire espérer de leurs Artistes une perfection si supérieure à celle des nôtres. On n'y sera pas trompé en France, où personne n'ignore la décadence de la Gravure Hollandoise, depuis la mort du fameux *Pisart*, tandis qu'elle n'a pas cessé de se perfectionner à Paris.

A l'égard des Supplémens, par lesquels ils veulent faire appercevoir dans leurs Notes, ce que j'ai cru devoir retrancher du Texte Anglois ou devoir y joindre, j'étois fort éloigné de m'attendre à l'honneur d'un Commentaire. Mais j'appréhende encore qu'une affectation de cette nature, qui ne peut servir qu'à multiplier inutilement (c) les Volumes, ne nuise beaucoup à leur Edition. Ce que j'ai retranché dans quelques Relations regarde des détails inutiles, sur lesquels on m'a même reproché de n'avoir pas été plus sévère, ou des répétitions choquantes. Mes Additions consistent dans les Liaisons Historiques, qui ont été négligées par les Anglois, ou dans quelques faits & quelques explications que j'ai glanées après eux dans les Auteurs Originaux (d). Je suis trompé, si des Remarques en forme de Commentaire, sur cette espèce de changemens, ne paroîtront pas superflues. J'ai supprimé aussi plusieurs Notes Angloises, les unes que j'ai cru inutiles, d'autres, que les honnêtes-gens auroient trouvé choquantes. Dans quel Pays du Monde, & dans quelle Religion même, liroit-on volontiers des invectives contre le Gouvernement & la Religion d'autrui, sur-tout lorsqu'elles ne sont d'aucun usage pour l'éclaircissement du Texte Historique ? Où est l'homme raisonnable qui puisse approuver qu'à l'occasion du nom de *Serviteurs de Dieu*, que d'humbles Missionnaires s'attribuent, les Anglois aient remarqué dans une Note qu'ils méritent plutôt celui de *Serviteurs du Diable* ? Dans une autre, ils prétendent que le Père *Baglion*, excellent Missionnaire Jésuite, devoit être nommé le Père *Bé-lial*, & qu'au lieu de Saint Dominique, il faudroit dire *Saint Démoniaque*, &c. Les belles idées ! & que je suis coupable d'avoir retranché des Notes de cette importance, ou d'en avoir adouci les expressions, ce que le Programme Hollandois appelle des contre-sens ! Les principes d'honnêteté qui régneront en France me paroissent si justes & si nécessaires, qu'ils m'ont servi de règle dans tous mes Ecrits. J'aurois fort mal auguré du succès d'un Ouvrage que je n'aurois pas soigneusement purgé de toutes ces indécences.

MAIS il m'importe peu que les Hollandois s'écartent de mes règles dans une Edition à laquelle j'ai refusé de prendre part, & que je désavoue. On sent fort bien qu'en s'appropriant mon travail, par une usurpation qui blesse toutes sortes de droits, ils ont dû chercher des prétextes pour colorer leur injustice & pour faire illusion au Public ; sur-tout lorsqu'en diminuant les frais de l'Edition par le retranchement d'un si grand nombre de Figures & de feuilles, ils ne laissent pas d'exiger pour chaque Volume à peu près le même prix que les Libraires de France. Il se trouvera même, suivant le projet qu'ils ont adroitement conçu de transformer mes dix Volumes en douze, qu'à la

fin

(c) Ils annoncent douze Volumes, au lieu de dix que j'ai promis. Cependant il est certain que mes retranchemens ne montent pas à plus de deux feuilles. D'ailleurs les deux premiers Tomes de leur Edition ne contiendront que cent vingt-cinq feuilles, tandis que les miens en ont près de cent cinquante : d'où il

faut conclure qu'ils employent un plus petit caractère, ou qu'ils défigurent les pages en y mettant beaucoup plus de lignes.

(d) Sans faire injustice à Mr. Prevost, le Public est fondé à lui demander qu'il cite l'endroit des Auteurs Originaux dans lesquels il glane. On saura alors à quoi s'en tenir. R. d. E.

fin de l'Ouvrage, leur Edition se fera vendue plus cher que celle de Paris. Quoiqu'il en soit, mes soins ne faisant qu'augmenter pour la perfection de mon entreprise, j'avertis le Public que les Figures de l'*Histoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* ne seront délivrées qu'au mois de Juillet prochain, avec le quatrième Tome. La raison de ce délai ne scauroit déplaire aux Curieux. Après avoir remarqué que la plupart de ces Figures se ressembloit peu dans les diverses Relations des Voyageurs, j'en ai conclu que les unes ou les autres manquent d'exactitude; & ne m'apperevant point que les Anglois y aient apporté assez de choix, j'ai pris le parti d'en donner de nouveaux Desseins, d'après nature, sur les Animaux, les Végétaux, & les autres curiosités de cette espèce qui se trouvent dans les plus riches Cabinets de Paris. L'exécution d'un si beau projet a pris plus de tems que je ne m'en suis accordé pour la Publication de chaque Volume. Mais personne ne doit se plaindre d'un retardement dont l'avantage est sensible. On en sera quitte pour différer six mois à faire relire le troisième Tome.

R É P O N S E

Des Editeurs de Hollande à l'Avertissement précédent.

DANS l'Avertissement qu'on vient de lire, Mr. Prevost a pris à tâche de décrier cette Edition, sans l'avoir vue, & uniquement sur l'exposé du Programme, qui en a été publié. Il auroit mieux fait d'attendre qu'elle fut parvenue jusqu'à lui; cela l'auroit vrai-semblablement empêché de tomber dans diverses erreurs, qu'il nous importe de relever.

IL nous accuse d'avoir retranché un grand nombre de Cartes & de Figures, qui ornent son Edition, & d'en avoir réduit quatre-vingt qui se trouvent dans les deux premiers Tomes, à moins de quarante. Mais s'il avoit attendu la publication de notre troisième Volume, qui finit précisément avec le II^e. Volume de l'Edition de Paris, il y auroit vu paroître ces Planches qu'il nous blâme d'avoir supprimé; & nous assurons ici le Public une fois pour toutes, qu'il ne nous arrivera jamais d'en omettre une seule. C'est-là tellement notre intention que nous n'avons pas même cru devoir retrancher le Portrait de Mr. Prevost, dont on auroit cependant pu se passer à la tête d'un Ouvrage tel que celui-ci.

MAIS si nous ne supprimons aucune de ces Planches, nous avons au moins grand tort de les annoncer, c'est encore Mr. Prevost qui parle, comme aussi belles que celles de Paris; & cela pourquoi? parce que depuis la mort du fameux Picart la Gravure est tombée en Hollande, tandis qu'elle n'a pas cessé de se perfectionner à Paris.

C'EST-À-DIRE qu'il n'y a point de Graveur passable dans ces Provinces & que toute l'Europe, qui admire la force du burin d'un *Wandelaar*, & la délicatesse de celui d'un *Houbraken*, & de plusieurs autres qu'il nous seroit aisé de

nommer,

nommer, est de mauvais goût. Tous les François ne feront pas dans les Idées de Mr. *Prevost*, & rendront plus de Justice à l'habileté des Graveurs de Hollande. C'est dans cette confiance que nous ôsons en appeller au jugement des connoisseurs de cette Nation. Qu'ils prononcent si nos Planches, gravées par Mr. *van der Schley*, digne Elève du fameux *Picart*, ne valent pas bien celles qui ont été faites à Paris; & si nous n'avons pas leur suffrage en notre faveur, nous accorderons à Mr. *Prevost*, que, quoiqu'il ne les ait pas vûes, il n'a pas laissé que d'en parler avec connoissance de cause.

MR. PREVOST désapprouve que nous ayons fait remarquer dans des notes ce qu'il a cru devoir ajoûter ou retrancher de son Original. Mais il semble n'avoir pas bien compris le plan sur lequel nous avons travaillé. Ce qu'il a ajouté se trouve distingué par une marque qui est à la marge du texte; & nous avons lieu d'être surpris qu'il nous blâme à cet égard. S'il veut bien se donner la peine de lire l'Avertissement que nous avons mis à la tête du premier Tome, il y verra que nous avons pris ce parti, afin de relever le soin qu'il a apporté pour rendre sa Traduction supérieure même à son Original; car on ne sçauroit disconvenir que plusieurs de ces Additions ne soient intéressantes, sur-tout lorsqu'il les a glanées après les Anglois dans les Auteurs Originaux. Mais aussi il faut avouer que celles qu'il appelle des Liaisons Historiques ne sont pas toutes de ce genre; des Liaisons qui sont purement de l'invention d'un Traducteur, ne sont pas toujours fort justes; & il nous feroit aisé de faire voir que plusieurs de celles de Mr. *Prevost* sont dans ce cas, si nous n'étions pas persuadés que le Lecteur s'en fera pleinement convaincu par le moyen des Marques qui les font distinguer. Quant aux passages que Mr. *Prevost* a trouvé à-propos de supprimer, nous ne les avons pas non plus inféré dans les Notes, mais dans le texte même, & comme nous les avons aussi distingué par un Caractère Marginal, il est aisé de voir s'ils consistent tous dans des répétitions inutiles, comme Mr. *Prevost* voudroit le faire croire. Il s'en faut beaucoup aussi que leur nombre soit aussi petit qu'il le prétend; nous en avons suppléé dans les deux premiers Tomes près de douze-cens; & il n'y a qu'à les parcourir pour voir que Mr. *Prevost* est bien éloigné du véritable compte, quand il dit qu'ils ne montent pas en tout à plus de deux feuilles. C'est précisément pour prévenir une pareille assertion, que nous avons cru devoir les distinguer par des marques particulières; & nous avons lieu de nous féliciter d'avoir pris ce parti; puisque, sans qu'il soit nécessaire de nous étendre davantage ici sur cet article, il met les Lecteurs en état de juger aisément de l'étendue & du prix de notre travail. Au reste nous ne nions pas que Mr. *Prevost* n'ait eu quelques fois raison de supprimer des détails & des répétitions inutiles; aussi l'avons-nous imité en cela; mais en avertissant toujours dans une note des raisons que nous avions pour ne pas suppléer à ses Omissions. Il distingue les retranchemens qu'il a fait dans le texte d'avec les notes qu'il a jugé à-propos de ne pas traduire; les unes, dit-il, étoient inutiles; c'est sans doute parce qu'elles contenoient ou des citations, ou des détails de Géographie, ou des éclaircissemens sur l'Histoire civile & naturelle des Pays dont il est question. Mais nous avouons qu'à l'égard des inutilités de ce genre, nous ne sommes pas aussi scrupuleux que Mr. *Prevost*; nous les avons toutes fait reparoître dans cette Edition. Quelques autres Notes, ajoute-t-il, auroient paru choquantes à d'honnêtes-gens, parce qu'à

son

son avis, elles renferment des invectives peu décentes contre la Religion Catholique. Nous ne disconvenons pas tout-à-fait de cela; il est vrai que les Auteurs Anglois ont quelques fois employé des expressions, qu'un Ecclesiastique de la Communion de Rome pouvoit se dispenser de rendre mot à mot; aussi les avons-nous adoucies de façon qu'elles n'offrent rien de choquant aux Lecteurs raisonnables, de quelque Communion qu'ils soient. Mais il faut avouer en même-tems que Mr. *Prevost* a poussé la délicatesse trop loin; si les Anglois ont parlé dans quelques occasions avec trop d'aigreur, c'est moins quand il s'agissoit de la Religion Catholique même, que de quelques Superstitions, ou de certains Ecclesiastiques libertins, que Mr. *Prevost* n'a garde de vouloir prendre sous sa protection.

En voilà assez pour faire voir qu'il nous attribue mal-à-propos d'avoir voulu commenter son Ouvrage. Suppléer à ses Omissions, & distinguer ses Additions; est-ce-là faire un Commentaire? Ce qui mériteroit mieux ce nom, sont les notes dans lesquelles nous avons rectifié la Traduction, lorsqu'elle n'étoit pas conforme à l'Original. Si c'est à cet égard que Mr. *Prevost* dit agréablement qu'il ne s'attendoit pas à l'honneur d'un Commentaire, il ne se rend pas la justice qui lui est due; puisqu'il y a bien des endroits dans sa Traduction, qui seroient inintelligibles sans ce secours; & afin qu'il ne nous accuse pas d'alléguer ce fait sans preuves, nous prendrons au hazard les premières expressions qui se présenteront à l'ouverture du Livre. Il dit (a), que les revenus annuels que le Prince Henri retiroit des Canes de Sucre qu'il avoit fait planter dans l'Isle de Madère, montoient à plus de 60000. Arobes, dont chacune fait environ 500 livres, monnoye de France. Qui croiroit, sans notre commentaire, que cette phrase signifie que ce Prince retiroit toutes les années 15000 quintaux de Sucre? Devinerait-on, si nous ne l'avions pas dit, qu'une certaine sorte de pâte (b), désigne des Citrouilles? Quand Mr. *Prevost* nous rapporte (c) qu'un Ambassadeur du Roi de Perse fit à Albuquerque divers présens qui consistoient entr'autres en Parfums; pour rendre cette phrase intelligible, ne falloit-il pas remarquer que ces Parfums sont des Animaux dont les Persans se servent à la chasse des Gazelles? Lorsqu'il dit (d) en parlant de l'Expédition (e) du Comte de Cumberland, que ce Seigneur s'empara de trois Bâtimens François, sans approfondir les droits; soupçonnerait-on que cela signifie qu'il s'en saisit parce qu'ils étoient de bonne prise? Une preuve, suivant Mr. *Prevost*, (f), de la hardiesse des Habitans d'un Canton d'Irlande, c'est qu'ils sont sans cloches, sans tambours, & sans trompettes; ne faut-il pas être aussi-bien au fait de ce stile, que nous y sommes, pour sçavoir que cette phrase signifie que les Habitans de ce Canton n'ont ni cloches, ni tambours, ni trompettes pour appeller les gens à l'Eglise? N'étoit-il pas à-propos d'avertir que ce qu'il appelle liqueur (g), est de la farine; qu'un Chien est un Bijou (h), dans son langage; qu'un Eléphant bleu (i) est un Eléphant blanc; que des oreilles

entières

(a) Voyez Tom. I. pag. 6.

(b) Ibid. pag. 55.

(c) Ibid. pag. 131.

(d) Ibid. pag. 331.

(e) Remarquons ici en passant que par-tout Mr. *Prevost* à pris à tâche de faire envisager cette Expédition, comme une véritable course

de Corsaire; quoique le Comte fut muni d'une Commission de la Cour d'Angleterre qui étoit alors en guerre avec l'Espagne.

(f) Ibid. pag. 344.

(g) Tom. II. pag. 3.

(h) Ibid. pag. 279.

(i) Ibid. pag. 313.

VI REPONSE DES EDITEURS DE HOLLANDE &c.

entières (k) sont des oreilles percées; que des paons (l) sont des poëles à frire, qu'une Frégate où l'on trouve treize petites pièces d'Artillerie (m) est un Bâtiment chargé de treize balots d'étofe? Toutes ces expressions, & quelques centaines d'autres de la même nature, ne méritoient-elles pas bien l'honneur d'un Commentaire? A la vérité nous aurions pu inférer dans le texte même la Traduction littérale, en supprimant celle de Mr. Prévost; mais n'auroit-ce pas été là prendre une liberté dont il auroit eu raison d'être choqué; la méthode que nous avons suivie le rend intelligible à tous les Lecteurs, sans qu'il puisse dire que nous ayons rien changé à son Ouvrage; & nous espérons nous être mis par-là à couvert du reproche qu'il nous fait de nous être approprié son travail par une usurpation qui blesse toutes sortes de droits. Cette phrase lui a été dictée apparemment par la juste crainte que notre Edition ne fassé tomber celle de Paris; car il n'y a qu'une raison d'intérêt qui ait pû l'aveugler au point de s'écarter des premières règles de la Politesse, dont il semble faire profession. Pour ce qui est de la chose en elle-même, nous avons été en droit de donner une Edition de cet Ouvrage, sur la fidélité de laquelle le Public pût faire fond, & nous croyons n'avoir rien fait en cela, qui ne soit autorisé par la pratique constante des Libraires de France aussi-bien que de ceux de nos Provinces.

APRÈS ce que nous venons de dire, il n'est pas nécessaire de nous arrêter à prouver que ce n'est pas un inconvénient pour cette Edition, si elle est composée de douze Volumes, tandis que celle de Paris n'est composée que de dix. On comprend aisément que les Additions qu'on y fait, ne permettent pas qu'elle soit moins étendue.

AVANT que de finir, il est bon d'avertir les Lecteurs que nous continuerons toujours avec la même exactitude à rendre cette Traduction aussi conforme à l'Original qu'il sera possible. Nous pousserons même l'attention plus loin; Nous examinerons les sources où les Auteurs Anglois vont puiser; & s'il leur échape quelques inadvertences, nous prendrons la liberté de les relever, persuadés qu'ils sont trop raisonnables pour le trouver mauvais. On s'apercevra dans ce troisième Tome, que nous avons déjà pris ce soin.

(k) Ibid. pag. 331.

(l) Ibid. pag. 400.

(m) Ibid. pag. 406.

	Ce Volume Contient	Sols Flor.
62 Feuilles, y compris le Titre Rouge.	à 1 sol. - - font	3 - 2 - 0
41 Figures & Cartes Géographiques.	- à 3 sols. - - font	6 - 3 - 0
1 Vignette.	- - - - -	0 - 2 - 0

pour le petit Papier. 9 - 7 - 0

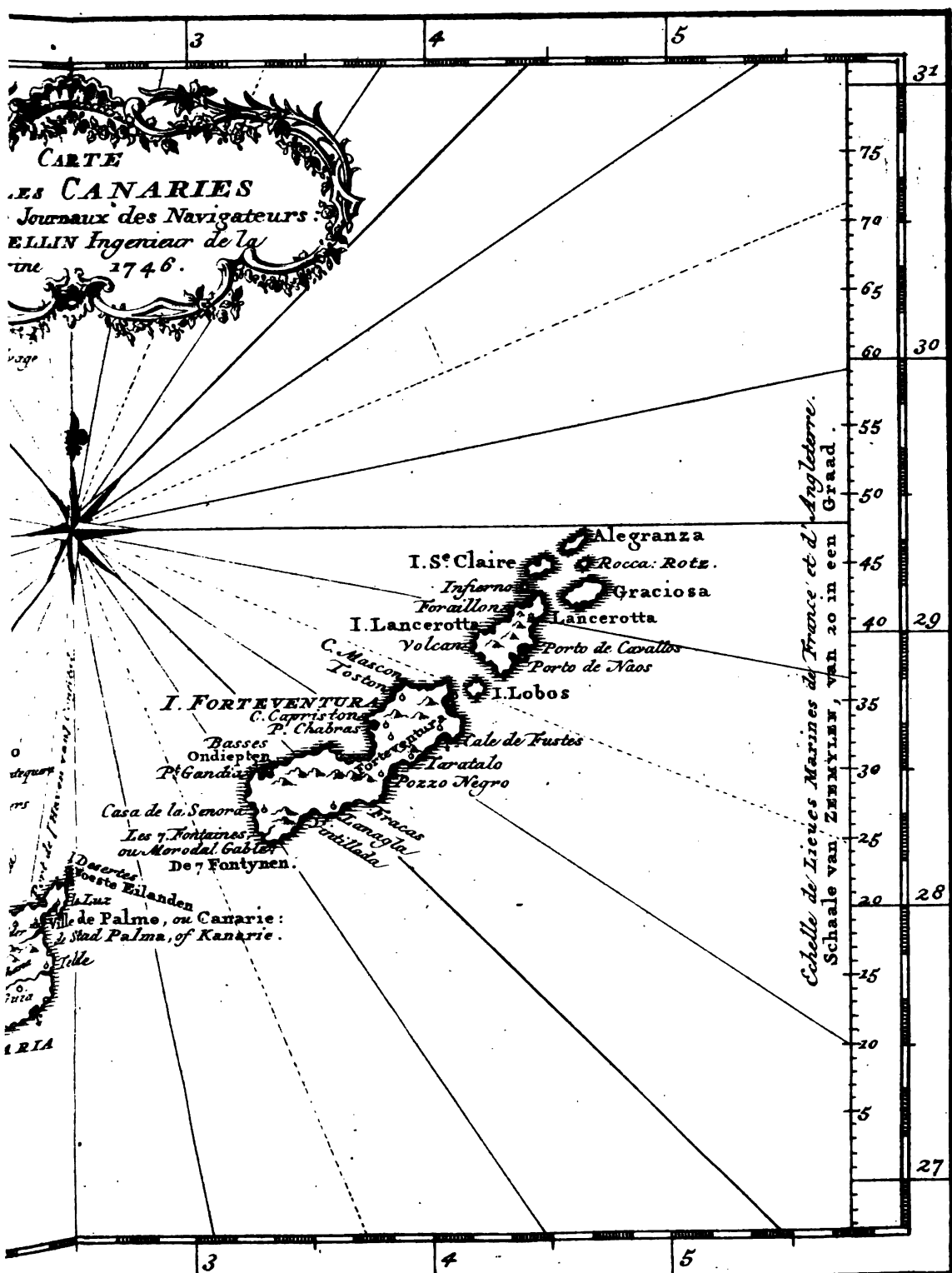
pour le grand Papier. 14 - 0 - 0

Selon les Conditions de la Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront

pour le PETIT PAPIER que - - 7 - 15 - 0

pour le GRAND PAPIER - - - 11 - 12 - 0

HISTOIRE



ANDEN, gerigt op de Dagregisters der Zeelieden,
 van de Fransje-Zeemagt, A. 1746.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU X^{ve}. SIÈCLE.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME (a).



VOYAGES EN DIFFÉRENTES PARTIES DE
L'AFRIQUE ET DANS LES ISLES ADJACENTES,

AVEC LA DESCRIPTION DES PAYS ET DES HABITANS.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Isles Canaries & de l'Isle Madère, par Thomas Nicols.

†

n'y a personne qui ne puisse remarquer sensiblement, dans le cours de cet Ouvrage, l'exécution du plan qu'on s'est formé dans la Préface. Ici les Auteurs Anglois fatigués d'avoir suivi leurs Marchands au long d'une immense étendue de Côtes, ou dans quelques Pays dont ils n'ont guères pû nous apprendre que les noms, & sortant enfin d'une carrière ennuyeuse & pénible, déclarent que les Relations vont prendre plus que jamais le double caractère de l'agrément & de l'utilité.]

INTRODUC-
TION.

THOMAS

(a) C'est le IV. de l'Original. R. d. E.
III. Part.

A

NICOLS.
1560.
Qui étoit
Nicols.

THOMAS Nicols, qu'ils font monter le premier sur la scène, nous apprend, dans une courte Préface, qu'il a demeuré dix-sept ans (*b*) aux Canaries, & qu'il n'a pu résister à la passion d'écrire, en lisant les erreurs & les faussetés de quelques Voyageurs, sur-tout celles d'André Thevet, qui dans un Livre intitulé le *Nouveau Monde Antarctique*, dédié au Cardinal de Sens, Gardes des Sceaux de France, prétend n'avoir rien apporté dont il n'ait été témoin.

Raisons qui
font placer ici
la Relation.

Supplémens
qu'on y joint.

Exacte posi-
tion des Îles
Canaries.

HACKLUYT (*c*) nous a conservé l'Ouvrage de Nicols, mais sans date, & sans autre marque du tems qu'une Note de l'Auteur, où l'on trouve qu'il demuroit aux Îles Canaries avec la qualité de Facteur de trois célèbres Négocians de Londres, Thomas Loke, Antony Hickman, & Edouard Castelin. Il paroît par d'autres témoignages que ces trois Marchands Anglois étoient associés en 1554 pour le commerce de Guinée: & les deux derniers jusqu'en 1556, mais sans Mr Loke, de sorte qu'on en peut conclure que la résidence de l'Auteur aux Canaries finit en 1554. Mais on recueille aussi de quelques-uns de ses termes, que son ouvrage fut composé plusieurs années après son retour. Quoiqu'il en soit, il a toujours passé pour une pièce d'autant plus curieuse, qu'avec ce qu'il y a de plus remarquable dans les autres Ecrivains, elle contient quantité de choses qui lui sont propres, telles par exemple, que les Caves des Momies, dont on ne trouve ailleurs que des traces fort imparfaites. Outre cette raison, qui a dû faire choisir la relation de Nicols pour fondement de tout ce qui appartient à la description des Canaries, on ajoute, qu'il est le seul qui ait parlé de toutes les Îles de ce nom. Mais pour donner une juste perfection à cet article, en suppléant à ce que Nicols même a négligé, on a cru devoir joindre à ses lumières, celles de quelques habiles gens, qui ont eu l'occasion d'écrire sur le même sujet sans s'être mis au rang des Voyageurs. On en nomme trois. 1. Sir Edmund Scory, qui écrivoit en 1600. 2. Un judicieux Médecin, dont l'ouvrage, composé vers le milieu du dernier siècle, a paru digne au Docteur Sprat [qui a été en-
suite Evêque de Rochester,] d'être inséré dans l'histoire de la Société Royale d'Angleterre. 3. Edens, dont les observations sur le Pic de Ténérife en 1715, ont été placées dans les Transactions Philosophiques.

LES Îles Canaries, dont la moins éloignée de la Côte d'Afrique en est à quarante lieues, s'étendent l'espace de cinq degrés trente minutes de l'Ouest à l'Est. Du Sud au Nord leur étendue n'est que de deux degrés quinze minutes; mais si l'on y comprend l'Île de Madère & Puerto-Santo, elles n'occupent pas moins de cinq degrés 40 minutes. Elles sont situées entre le premier Méridien, qui traverse la partie Occidentale de Ferro, & cinq degrés trente minutes de longitude; comme entre vingt-sept degrés trente minutes & vingt-neuf degrés quarante-cinq minutes de latitude du Nord; ou, si l'on y comprend les deux autres Îles que j'ai nommées, trente-trois degrés dix minutes. Cette position, qui est celle qu'on leur a donnée ici dans la Carte, doit être regardée comme la plus parfaite, parce qu'elle est fondée sur d'exactes observations, dont on aura soin de rendre compte dans le cours de cet article.

(*b*) *Angl.* sept ans. R. d. E.

(*c*) Vol. II. Part. II. pag. 3.

§. I.

NICOL'S.
1560.*Isles Canaries en général.*

CES Isles sont au nombre de sept. Leur première découverte fit naître des contestations fort vives entre les Espagnols & les Portugais, qui s'en attribuoient exclusivement l'honneur. Les Portugais prétendoient les avoir reconnues dans leurs voyages en Ethiopie & aux Indes Orientales. Mais il paroît plus certain que cette connoissance est dûe aux Espagnols; & l'on ne peut contester, du moins, qu'ils n'en aient fait la première conquête, avec le secours de plusieurs Anglois.

Difficultés
sur leur dé-
couverte &
sur leur nom.

ON ne s'est pas mieux accordé sur l'origine de leur nom. Quelques Ecrivains prétendent que celle qui se nomme proprement Canarie, a donné son nom à toutes les autres, & qu'elle l'a tiré elle-même du grand nombre de Chiens qui se trouvoient dans son sein. André Thevet, pour confirmer cette opinion, raconte qu'un certain Juba en emmena deux grands Chiens. Mais les Insulaires, à qui l'Auteur demanda ce qu'ils pensoient de ce récit, lui répondirent, que jamais ils n'avoient sçu que leur Isle eut produit plus de Chiens que tout autre Pays. Il s'y en trouvoit sans doute, mais comme dans tous les Pays du Nord-Ouest & dans quelques parties des Indes Occidentales, où les habitans s'en nourrirent au lieu de moutons. L'Auteur apprit de quelques-uns des premiers Conquérans mêmes, que les Isles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine espèce de Canes dont on aura l'occasion de parler. Ces Canes croissent en grand nombre sur une même racine. Pour peu qu'on les presse, elles rendent un jus couleur de lait, qui passe pour un poison subtil, & dont quelques Espagnols éprouvèrent malheureusement le danger dans le tems de leur première découverte. A l'égard des Canes de Sucre, il est certain qu'elles y furent plantées par les Espagnols, plusieurs années après la conquête. Ainsi le nom de Canarie ne peut être venu des Canes de Sucre.

LES Insulaires reçurent de leurs vainqueurs le nom de Canariens. Ils étoient vêtus de peaux de Boucs, larges & pendantes sans aucune forme. Ils habitoient entre les rochers, dans des cavernes où ils vivoient avec beaucoup d'union & d'amitié. Leur langage étoit le même (d). Ils se nourrissoient de chair de boucs & de chiens, & de lait de chèvres. Ils faisoient aussi tremper dans le même lait de la farine d'orge, dont ils composoient une espèce de pain, appelé *Goffia*, qui est encore en usage parmi leurs descendans. L'Auteur en a mangé plusieurs fois avec goût, & le trouva extrêmement sain.

Origine & caractère des
premiers Insulaires.

QUANT à l'origine des Insulaires, ce qu'il en a pu découvrir de plus vraisemblable, c'est qu'ils viennent de certains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains, qui leur avoient coupé la langue pour avoir blasphémé les Dieux de Rome; cependant il confesse qu'il n'a reconnu dans leur langage aucune trace de la langue Romaine, ni de celle d'Arabie.

LES

(d) On n'y parle, il est vrai, qu'une même langue, mais qui est diversifiée par des Dia-

lectes particuliers à chaque Isle.

NICOLS.
1560.
Dépendance
des Canaries.

Nombre de
ces Isles.

Si les Anciens
ont connu les
Canaries.

D'où vient le
nom d'Isles
Fortunées.

LES Canaries sont sous le gouvernement du Roi d'Espagne, dont les Officiers font leur résidence dans la grande Canarie. Quoiqu'il ne possède proprement que les trois Isles fécondes, qui sont Canarie, Ténérife & Palma (e), il s'est réservé le pouvoir d'exercer sa juridiction dans les autres, pour garantir les Vassaux de l'oppression de leurs Seigneurs (f).

SUPPLEMENT. Nicols ne compte que sept Isles, la grande Canarie, Ténérife, Goméra, Palma, Hierro ou Ferro, Lancerotta & Fuerte-ventura. Mais il y en a six autres, qui sont situées autour de Lancerotta. Elles se nomment Gratiósa, Rocca, Allegranza, Santa-Clara, Inferno, & Lobos, qui s'appelle aussi Vecchio-Marino, & qui est placée entre Lancerotta & Fuerte-ventura. On peut y joindre les Salvages, qui sont entre les Canaries & Madère; petits Rocs à la vérité, qui ne sont utiles à rien; & c'est apparemment ce qui a causé le silence de Nicols.

DANS son titre, il employe l'alternative d'Isles Canaries, ou d'Isles Fortunées, en supposant que ce sont celles dont on trouve le nom dans Ptolomée. Il y a beaucoup d'apparence en effet que ce sont les mêmes, plutôt que les Isles du Cap-Verd; comme d'autres se l'imaginent; car les Anciens ne parlent que d'une rangée d'Isles, situées au long de la Côte Occidentale d'Afrique, & l'on ne peut s'imaginer avec vrai-semblance qu'ils connussent les Isles du Cap-Verd, sans connoître les Canaries, (ce qu'il faudroit néanmoins penser, dans la supposition que les premières fussent les Isles Fortunées) puisque les Canaries sont directement dans la route qui y conduit, qu'elles sont la moitié plus proches du Continent, & la moitié moins éloignées du Détroit de Gibraltar. D'ailleurs on peut fort bien douter avec quelques Auteurs, si les Grecs avoient étendu leurs connoissances vers le Sud, aussi loin que les Isles du Cap-Verd. Enfin, ce qui semble décider la question, c'est qu'une des Isles Fortunées est nommée formellement Canarie par Ptolomée; à moins qu'on ne veuille supposer, que ceux qui ont découvert les Canaries les aient ainsi nommées à l'imitation de cet Auteur. D'un autre côté, il est certain que les Arabes, successeurs des Romains dans les sciences comme dans l'étendue de l'Empire, & probablement mieux instruits de tout ce qui appartenait à l'Afrique, ont appelé les Canaries Al-Jazayr Al-Khaledat, c'est-à-dire Isles Fortunées.

LES Anciens plaçoient leur Elysium aux Isles Fortunées; ce qui a fait juger qu'elles tiroient ce nom de l'heureuse température de l'air & de la fécondité du terroir (g). D'autres ont cru que dans le tems qu'on n'osoit encore s'éloigner des Côtes, [c'est-à-dire avant qu'on fit usage de la Boussole,] quelque ancien Navigateur poussé en Mer par le vent & fort heureux de rencontrer ces Isles, leur donna le nom de Fortunées, parce qu'il croyoit leur être redevable de son salut (h). A l'égard du nom de Canarie, la plupart des Ecrivains

(e) La découverte de ces trois Isles a été faite aux dépens du Roi. Voyez. *P. Martyr. Decad. I. pag. 9.*

(f) Le Roi a cédé la propriété de ces Isles, à l'exception des trois qui viennent d'être nommées, à ceux qui en ont fait la découverte ou la conquête & à leurs héritiers.

(g) Beckman, dans la Relation de son Voyage à Borneo, pag. 5. & d'autres Auteurs disent que l'Air de ces Isles, est fort sain, quoique très chaud; & que le terroir y est extrêmement fertile.

(h) Voyez les Voyages d'Atkins en Guinée, Brésil &c. en 1721. p. 31.

crivains s'accordent avec Thevet pour l'attribuer au grand nombre de Chiens qu'on y trouva d'abord. Dapper, dans sa Description de l'Afrique nous apprend que les Mores les appelloient toutes *Elbard*, du Pic de Ténérife. On ne sauroit douter quelles ne fussent connues des Romains; mais après la chute de l'Empire, elles furent oubliées, pendant plusieurs siècles, de toutes les Nations de l'Europe, excepté des Arabes & des Mores, qui tinrent long-tems l'Espagne sous le joug. La première mention qu'on en trouve parmi les Modernes, est vers l'an 1393, qu'elles furent découvertes par Henri III. d'Espagne. En 1417, Betancour conquît Lancerotta & Fuerte-ventura. Gomera & Ferro furent subjuguées par Fernando Pereyra & sa femme (i), au nom peut-être de Massiot, neveu de Betancour, qui les échangea toutes quatre, avec Henri de Portugal, contre une partie de l'Isle de Madère. Ce Prince envoya une Flotte en 1447 pour conquérir les autres Isles; mais il abandonna ce dessein, sur les prétentions du Roi de Castille. L'année 1445 se passa sans aucun changement (k), & peu après, la grande Canarie fut conquise par Pedro de Vera, simple habitant de Xericium, comme Palma & Ténérife le furent ensuite par Alphonse de Lugo, aux dépens de Ferdinand le Catholique (l). Enfin l'an 1483, elles furent annexées à la Couronne d'Espagne, par un traité entre Alphonse de Portugal & Ferdinand de Castille.

NICOLS.
1560.

Conquête de
ces Isles.

EN 1445, lorsqu'Aluise da Cada-Mosto en fit le voyage, les quatre Isles, qui avoient été déjà conquises, étoient habitées par des Chrétiens soumis à l'Espagne; & leur Gouverneur étoit un Espagnol, nommé Herrera, natif de Séville, le même peut-être qu'on vient de nommer Pereyra. Le même Auteur observe, que les trois autres Isles étant plus considérables, les Espagnols n'en avoient pas encore fait la conquête; qu'elles étoient habitées par des Idolâtres; que la grande Canarie n'avoit pas moins de huit ou neuf mille Habitans, & Ténérife quatorze ou quinze mille.

Par qui elles
étoient habi-
tées.

ON peut prendre une idée de ces Aborigènes, sur ce qu'on rapporte de ceux qui se sont conservés dans l'Isle de Ténérife. Linschoten & d'autres Ecrivains les nomment *Guanchos*, race grossière & barbare. Ils prennent autant de femmes qu'ils le desirent. Ils font allaiter leurs Enfants par des chèvres. Tous leurs biens sont en commun, c'est-à-dire, leurs alimens, car ils ne connoissent pas d'autres richesses. Ils cultivent la terre avec des cornes de bœufs. Leurs ancêtres n'avoient pas même l'usage du feu. Ils regardoient l'effusion du sang avec horreur (m), de sorte qu'ayant pris un petit Vaifseau Espagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuse vengeance que de les employer à garder les chèvres, exercice qui passoit entr'eux pour le plus méprisable (n). Ne connoissant pas le Fer, ils se servoient de pierres tranchantes pour se raser les cheveux & la barbe. Leurs maisons étoient des cavernes creusées entre les rochers.

Anciennes
mœurs des
Habitans.

CET excès de barbarie n'empêchoit pas qu'ils n'eussent quelque idée d'un état futur; car chaque communauté avoit toujours deux Souverains, un vivant & l'autre mort. Lorsqu'ils perdoient leur Chef, ils lavoient son corps avec beaucoup de soin; & le plaçant debout dans une caverne, ils lui met-
toient

(i) P. Martyr. Dec. I. p. 9.

(k) Voyez la Navigation de Cada Mosto, dans la Collection de Ramusio. Vol. I. pag. 98.

(l) P. Martyr. ubi supr.

(m) Voyages de Herbert. pag. 3.

(n) Voyez Cada Mosto, ubi. sup.

NICOLA.
1560.

toient à la main une sorte de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une de lait, l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage (o).

Du tems de Cada-Mosto, chaque Isle étoit divisée en plusieurs Seigneuries. L'Isle de Ténérife en avoit neuf. La guerre qui s'allumoit souvent entre ces petits Etats faisoit oublier les sentimens de douceur & d'humanité, qui étoient naturels à la Nation, & le carnage étoit toujours porté à l'excès. Leurs armes n'étoient néanmoins que des pierres, avec une sorte de lances ou de dards, les uns armés de corne, d'autres nuds, mais endurcis au feu, qui les rend aussi dangereux que le fer. Pour cottes de maille, ils s'oignoient le corps du jus de certaines plantes mêlées de suif. Cette onction, qu'ils renouvelloient souvent, leur rendoit la peau si épaisse, qu'elle servoit encore à les défendre contre le froid. [Les Hommes aussi-bien que les Femmes se servoient du jus de certaines herbes, pour se peindre le corps en verd, en rouge, & en jaune; couleurs qu'ils estimoient le plus.]

Neuf sortes
d'Idolâtrie
dans une même Isle.

Il paroît que chaque canton avoit ses usages & son culte de Religion particuliers. Dans l'Isle de Ténérife, on ne comptoit pas moins de neuf sortes d'Idolâtrie; les uns adoroient le Soleil, d'autres la Lune, les Planètes &c. La Polygamie étoit un usage général; mais le Seigneur avoit les premiers droits sur la virginité de toutes les femmes, qui se croyoient fort honorées lorsqu'il vouloit en user.

Cérémonie
barbare.

A chaque renouvellement de Seigneur, ils conservèrent long-tems une (p) pratique fort barbare. Quelques jeunes personnes s'offroient toujours pour être sacrifiées à son honneur. Il donnoit une grande Fête, à la fin de laquelle ceux qui vouloient lui donner cette preuve d'affection étoient conduits au sommet d'un Rocher. Là, on prononçoit des paroles mystérieuses, accompagnées de diverses cérémonies; après quoi les victimes se précipitant elles-mêmes dans une profonde Vallée, étoient déchirées en pièces avant que d'y arriver. Mais pour récompenser ce sanglant hommage, le Seigneur se croyoit obligé de répandre toutes sortes de biens & d'honneurs sur les parens des morts; [ce qui fait douter si le sacrifice ne se faisoit pas plutôt à la tendresse du sang, qu'au respect pour le Souverain.]

Caractère &
qualités des
Guanches.

DURRET dans (q) la Relation de son voyage à Lima, nous apprend que ces Guanches, nom que les Espagnols leur ont donné, étoient une Nation robuste & de haute taille, mais maigre & bazanée, que la plupart avoient le nez plat, qu'ils étoient vifs, agiles, hardis & naturellement guerriers. Ils parloient peu, mais fort vite. Ils étoient si grands mangeurs qu'un seul homme mangeoit quelquefois dans un seul repas, vingt lapins & un chevreau. Suivant la Relation du Docteur Sprat (r) il reste encore dans l'Isle de Ténérife quelques descendans de cette ancienne race, qui ne vivent que d'orge pilé, dont ils composent une pâte, avec du lait & du miel. On leur en trouve toujours des provisions, suspendues dans des peaux de Boucs, au dessus de leurs fours. Ils ne boivent pas de vin, & la chair des animaux n'est pas une nourriture qui les tente. Ils sont si agiles & si légers, qu'ils des-

Leur agilité
surprenante.

(o) Herbert. pag. 4.
(p) Voyez Cada Mosto, ubi. supr.
(q) Durret, pag. 72.

(r) Hist. de la Société Royale, pag. 212.
& suiv.

descendent du haut des montagnes en sautant de rochers en rochers. Mais ceux qui l'entreprennent sans s'y être bien exercés, s'y rompent quelquefois le cou. Ils se servent pour cela d'une sorte de pique, longue de neuf ou dix pieds, sur laquelle ils s'appuyent pour s'élancer, ou pour glisser d'un lieu à l'autre, & pour briser les angles qui s'opposent à leur passage, posant le pied dans des lieux qui n'ont pas six pouces de largeur. Le Chevalier Richard Hawkins, rend témoignage (s) qu'il les a vû monter & descendre par cette méthode, des montagnes escarpées, dont la seule perspective l'effrayoit. Sprat raconte l'Histoire de vingt-huit prisonniers, que le Gouverneur Espagnol avoit fait conduire dans un Château d'immense hauteur, où il les croyoit bien renfermés, & d'où ils ne laissèrent pas de s'échaper, au travers des précipices, avec une hardiesse & une agilité incroyables. Il ajoute qu'ils ont une manière extraordinaire de siffler, & qu'elle se fait entendre de cinq milles; ce qui est confirmé par le témoignage des Espagnols. Il assure encore, qu'ayant fait siffler un Guanche, près de son oreille, il fut plus de quinze jours sans pouvoir entendre parfaitement.

NICOLA.
1560.

Force avec
laquelle ils si-
flent.

On trouve aussi dans Sprat que les Guanches employent les pierres dans leurs combats, & qu'ils ont l'art de les lancer avec autant de force qu'une balle de Mousquet. Cada-Mosto assure la même chose, & s'accorde avec Sprat dans la plus grande partie de cette Relation. Ils disent tous deux sur le témoignage de leurs propres yeux, que ces Barbares jettent une pierre avec tant de justesse, qu'ils sont sûrs d'atteindre au but qu'on leur marque; avec tant de force que d'un petit nombre de coups ils brisent un bouclier; & si loin, qu'on la perd de vûe dans l'air. [Peu de tems après la découverte de ces Isles, les habitans étoient si habiles dans ce genre d'exercice, qu'un homme offrit de donner douze Oranges à trois personnes, & d'en prendre douze pour lui, en s'engageant de frapper ses Antagonistes avec chacune de celles qu'il jetteroit, pendant qu'il pareroit en même-tems de la main toutes celles dont on tâcheroit de le toucher.]

A l'égard des productions de ces Isles, les Espagnols n'y trouvèrent ni bled, ni vin à leur arrivée. Ce qu'il y avoit alors de plus utile étoit le fromage, qui étoit fort bon dans son espèce, les peaux de Boucs que les habitans passioient en perfection, & le suif (t), qu'ils avoient en abondance. Dans la suite on y a planté des vignes & semé toutes sortes de grains. Lorsque Sir Richard Hawkins (v) fit le voyage en 1593, il y trouva du vin & du bled de la production du Pays (x); mais il s'engendre dans le bled un ver qui se nomme Gorgossid, & qui en consume toute la substance sans endommager la peau. Les Canaries donnent aujourd'hui, avec le vin & le bled, du sucre, des conserves, de l'*Orcal*, de la poix qui ne fond point au Soleil, & qui est propre par conséquent aux gros ouvrages des Vaisseaux; du fer, des fruits de toutes les bonnes espèces, & beaucoup de bestiaux. La plupart de ces Isles peuvent fournir aux Bâtimens leur provision d'eau. Toutes les Relations s'accordent à les représenter comme une source féconde de toutes sortes de commodités, mais relèvent particulièrement les bestiaux, le bled, le miel, la cire, le sucre, le

Productions
naturelles des
Canaries.

(s) Voyage de Sir Richard Hawkins à la Mer du Sud, & toutes les Relations Espagnoles de ces Isles.

(t) Cada Mosto *ubi sup.*

(v) Hawkins, *ubi sup.*

(x) Beckman vante aussi le millet, pag. 4.

NICOLS.
1560.
Qualité de
leurs vins.

le fromage & les peaux. Le vin des Canaries est agréable & très-fort. Il se transporte dans toutes les parties du Monde (y). Roberts (z) prétend que c'est le meilleur vin de l'Univers. Linschoten (a) confirme tout ce qu'on dit de la fertilité des Canaries. Il ajoute qu'il n'y pas de grains qu'elles ne produisent avec la même abondance, & parmi les bestiaux qu'elles nourrissent, il compte les Chameaux.

Eau médio-
cre.

Le Maire (b) rend le même témoignage à la fécondité de ces Isles pour tout ce qui est agréable & nécessaire à la vie; mais il parle moins avantageusement de l'eau, qu'il trouve d'une bonté médiocre. Les Habitans en ont la même opinion, puisqu'ils se croient obligés de la purifier en la filtrant au travers de certaines pierres. Le Maire fait observer que le tems de la moisson aux Canaries est communément le mois de Mars & d'Avril, & que dans quelques endroits il y a deux moissons chaque année. Il ajoute qu'il y a vu un cerisier porter du fruit six semaines après avoir été greffé. On y trouve l'*Ori-felle*, plante qui produit la graine de Canarie, mais qui demande beaucoup de soin & de ménagement dans ces Isles, tandis qu'elle croît (c) sans peine en Hollande & dans les autres Pays de l'Europe. Les oiseaux de Canarie, qu'on nomme Serins, & qui naissent en France, n'ont ni le son si doux, ni le plumage si beau & si varié que dans le lieu de leur origine (d).

Double mois-
son.

Végétaux.

OUTRE les Végétaux qu'on a nommés, ces Isles produisent aujourd'hui des pois, des fèves; & des *coches*, qui sont une sorte de grain semblable au maïs, dont on se sert pour engraisser la terre; des papas, des groseilles, des framboises & des cerises, des guaves, des courges, des oignons d'une rare beauté, toutes sortes de racines, de légumes & de salades, avec une variété infinie de fleurs. Entre les poissons, le maquereau y (e) est dans une prodigieuse abondance, & l'esturgeon n'y est guères moins commun (f) puisqu'il fait l'aliment des Pauvres. Les Canaries ont aussi beaucoup de chevaux & de daims (g).

Ces observations regardent toutes les Canaries en général; mais Lancerotta est particulièrement renommée pour ses chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténérife pour ses vins, Fuerte-ventura pour la quantité de ses oiseaux de mer, & Gomera pour ses daims (h).

Différence
de cherté pour
les provisions.

IL est utile d'observer que les provisions sont plus chères dans les Isles de commerce que dans les autres; de sorte que l'avantage des Vaisseaux est toujours de relâcher à celles-ci, lorsqu'ils ne vont point aux Canaries pour y acheter du vin. C'est Dampierre qui pese soigneusement sur cette remarque, après en avoir reconnu la vérité par une fâcheuse expérience. Durret nous apprend que les Soldats qui sont à la garde des Forts y sont transportés d'Espagne.

(y) Voyages des Hollandois, Vol. I. pag. 96.
(z) Voyage au Cap-Vert, pag. 4.
(a) Voyez ses Voyages. Chap. 96. pag. 177.
(b) Voyage aux Canaries, pag. 19.
(c) Le Maire, *ubi sup.*

(d) Durret, *ubi sup.* pag. 71.
(e) Voyages de Dampierre, Vol. III. pag. 8.
(f) Durret, *ubi sup.*
(g) Dampierre, *ubi sup.*
(h) Le même, *ibid.*

§. II.

NICOLS.
1569.*Ile Canarie.*

SA longueur est de douze milles, à peu-près sur la même largeur. Elle est regardée comme la principale des Îles du même nom, mais par la seule raison qu'elle est le siège de la Justice & du Gouvernement. La Cour Souveraine est composée du Gouverneur & de trois Auditeurs, qui sont en possession de toute l'autorité, & qui reçoivent les appels de toutes les autres Îles.

Grandeur de
l'Île.

LA Ville se nomme en Latin *Civitas Palmarum*, en Espagnol *la Ciudad* (a) *das Palmas*, communément *Palme* ou *Canarie*. Elle est ornée d'une magnifique Cathédrale, où les Offices & les Dignités sont en fort grand nombre. L'administration ordinaire des affaires civiles est entre les mains de plusieurs Echevins qui forment un Conseil. La Ville est grande (b), & la plupart de Habitans fort riches. Le sable, dont l'Île est composée, rend les chemins si propres, qu'après la moindre pluie, on y marche communément en fouliers de velours. L'air est tempéré, sans qu'on y connoisse jamais l'excès du froid ou du chaud. On recueille deux moissons de froment; l'une au mois de Février, l'autre au mois de Mai. Il est d'une bonté admirable, & le pain a la blancheur de la neige. On compte dans la grande Canarie trois autres Villes, qui se nomment *Telde*, *Galdar* & *Guia*. L'Île a douze Manufactures de Sucre, qui s'appellent *Inganios*, & qu'on prendroit pour autant de petites Villes à la multitude de leurs Ouvriers (c).

Différens
noms de la
Capitale.Trois autres
Villes.

VOICI la méthode qui est en usage aux Canaries pour le Sucre. Un bon champ produit neuf récoltes dans l'espace de dix-huit ans. On prend d'abord une canne, que les Espagnols nomment *Planta*; & la couchant dans un sillon on la couvre de terre. Elle y est arrosée par de petits ruisseaux, qui sont ménagés avec une écluse. Cette plante, comme une sorte de racine, produit plusieurs cannes, qu'on laisse croître deux ans sans les couper, & non six mois, comme Thevet le prétend mal-à-propos. On les coupe jusqu'au pied; & les liant avec leurs feuilles, qui se nomment *Cobolia*, on les transporte en fagots à l'*Inganios*, où elles sont pilées dans un moulin, & le jus est conduit par un canal dans une grande chaudière, où on le laisse bouillir jusqu'à ce qu'il ait acquis une juste épaisseur. On le met alors dans des pots de terre, de la forme d'un pain de sucre, pour le transporter dans un autre lieu, où l'on s'occupe à le purger & à le blanchir. Des restes de la chaudière, qui s'appellent *Escumas*, & de la liqueur qui coule des pains qu'on blanchit, on compose une troisième sorte de sucre, qui se nomme *Pamela* ou *Netas*. Le dernier marc, ou le rebut de toutes ces opérations, se nomme *Remiel* ou *Melasse*, & l'on en fait encore une autre sorte de sucre, nommée *Refinado*.

Méthode des
Canaries pour
la culture & la
fabrique du
Sucre.

LORSQUE la première récolte est finie, on met le feu à toutes les feuilles qui sont restées dans le champ, c'est-à-dire, à toute la paille des cannes; ce qui consume toutes les tiges, jusqu'au niveau de la terre; & sans autre secours que

Temps de la
récolte.

(a) [C'est du moins le nom qu'elle porte dans les Actes publics, & même dans les Contrats particuliers & les Procédures de Justice.]


III. Part.

(b) *Angl.* est belle. R. d. E.
(c) *Angl.* & on y fait une très grande quantité de fort bon sucre. R. d. E.

NICOLS.
1560.

que le soin d'arroser & de nettoyer le terrain, les mêmes racines produisent dans l'espace de deux ans une seconde moisson, qui se nomme *Zoca*. La troisième, qui arrive dans le même période, est appelée *tertia Zoca*, la quatrième, *quarta Zoca*, & toujours de même jusqu'à ce que la vieillesse des plantes oblige de les renouveler.

Fruits divers.

L'ISLE Canarie produit un vin d'une bonté spéciale, sur-tout dans le Canton de Telde. Elle n'est pas moins féconde en excellens fruits, tels que les melons, les poires, les pommes, les oranges, les limons, les grenades, les figues, les pêches de diverses espèces, [les patates] & sur-tout le *Plantano* 

Plantano.

ou le Plantain. Cet arbre n'est pas propre aux édifices. Il croît sur le bord des ruisseaux. Son tronc est fort droit, & ses feuilles extrêmement épaisses. Elles ne viennent pas aux branches, mais aux sommet de l'arbre, où elles sortent du tronc même. Elles ont une aune de longueur, & la moitié moins de largeur. Chaque arbre n'a que deux ou trois branches, sur lesquelles croissent les fruits, au nombre de trente ou quarante. Leur forme est à peu-près celle du concombre. Ils sont noirs dans leur maturité, & l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Le Plantain ne produit qu'une fois. On le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainsi continuellement. L'Isle de Canarie est fort bien fournie (d) de bêtes à cornes, de chameaux, de chèvres, de poules, de canards, de pigeons & de grosses perdrix. Le bois est ce qui lui manque le plus. Sa situation (e) est à vingt-sept degrés du Nord.

Divers témoignages sur la même Isle.

SUPPLEMENT. Cette Isle a de tous côtés treize ou quatorze lieues d'étendue, & son circuit n'en a pas moins de quarante. Suivant l'opinion commune, elle est la même que les Anciens, particulièrement Ptolomée, ont appelée du nom qu'elle porte encore. C'est la principale de toutes ces Isles. Le nom de sa Capitale est *Canarie*, ou *Ciudad de las Palmas* (f).

Fortifications de Canarie.

LE MAIRE, qui étoit dans cette Isle en 1628, nous apprend que la Ville est défendue par un Château situé sur une Colline, mais peu capable (g) de résistance. Elle est au Sud-Sud-Ouest, à une lieue & demie de la Rade, où l'ancrage est aussi bon, qu'il est dangereux contre le rivage même de la Ville, à cause des rocs qui sont cachés sous l'eau. On compte dans la Ville de Canarie environ douze mille Habitans, dont on assure que le courage supplée à la foiblesse de leurs murs. Elle n'a guères moins d'une lieue de circuit, ses Edifices sont fort beaux; & la plupart des Maisons ont deux étages, avec des Plate-formes au sommet: la Cour Episcopale, le Tribunal de l'Inquisition, & le Conseil souverain, qui est comme le Parlement des sept Isles, ont leur siège à Canarie; mais l'Evêque, le Gouverneur, & les Gens de qualité font leur résidence (h) à Ténérife. Il y a dans Canarie quatre Couvens (i); les Dominiquains, les Cordeliers, les Bernardines, & les Récolets

Cours & Couvens de la Capitale.

(d) Herbert dit que la grande Canarie est pleine de chèvres, de vaches, d'ânes, de porcs, de froment, de ris, d'orge & d'une variété de fleurs & de raisins. Voyages d'Herbert, pag. 4. Linschoten y joint les chameaux.

(e) C'est plutôt 25 degrés. La Capitale du moins est à cette dernière latitude.

(f) Beckman Voyages à l'Isle Bornéo, pag. 4. & suivantes.

(g) Durret dit qu'elle a une bonne Citadelle, & un petit Fort à gauche, devant lequel les Vaisseaux demeurent à l'ancre; pag. 71. & suivantes.

(h) Tous les autres disent qu'ils demeurent à Canarie.

(i) Durret dit qu'ils ont été bâtis par les Marchands Genoïs.

colets (*k*). L'Auteur fut appelé aux Bernardines, en qualité de Médecin, & leur fit quatre visites; mais il reconnut bientôt que leurs principales maladies venoient de leur captivité continuelle. Elles le caressèrent beaucoup, & elles le chargèrent de biscuits, & de toutes sortes de confitures [sèches & liquides, de limonade, de malvoisie, & de toutes sortes de fruits, qu'elles lui envoioient sur des plats & des soucoupes de porcelaine, garnies de roses, d'oeillets, de fleur d'orange, de jasmin, & de tubereuses, sans compter force bouquets.] [& cela avec des politesses, dont il crut devoir la meilleure partie à son sexe.] Il leur fit aussi quelques présens, qui furent avidement reçus. Les François ont un Consul à Canarie; le Maire fut appelé pour voir sa femme, dont les infirmités auroient demandé des Médecins plus éclairés qu'il ne s'en trouve dans cette Ville (*l*).

NICOLS.
1560.

Observation
sur le Plantain.

LE Plantano ou le Plantain, aux Indes Occidentales, est de la hauteur d'un Pommier ordinaire; mais il a le tronc fort droit, & diminuant un peu en grosseur à mesure qu'il s'élève. Dans sa substance, il ressemble beaucoup à la tige du Choux; les feuilles sont communément plus larges que l'Auteur ne le fait observer. La ressemblance qu'il donne au fruit avec le concombre seroit assez juste, s'il avoit ajouté qu'il est plus gros; il croît en grappe, qui en porte depuis seize jusqu'à trente & quarante. Lorsqu'il commence à meurir, sa couleur est d'un brun blanchâtre: il est alors un peu plus dur que la Patate ou la Pomme de terre, & couvert d'une peau fort épaisse, d'un verd pâle. A mesure qu'il avance en maturité, le fruit & la peau jaunissent; & lorsqu'il commence à passer, la peau devient noire; mais si on la leve, le fruit est d'un jaune foncé & rougeâtre, qui semble beaucoup à l'or. Il n'y a personne qui ne le trouve délicieux.

[POUR éclaircir ce qui a été dit sur les Canes de sucre, nous décrirons ici la manière de les planter, & de faire le Sucre dans la Jamaïque. Premièrement on plante les canes dans des creux ou fossés d'environ un pied en quarré, & qui pour l'ordinaire n'ont pas plus de six pouces de profondeur. On met dans chacun de ces quarrés quatre ou six tronçons de canes; les nouvelles canes poussent par les nœuds de ces tronçons & sont en état d'être coupées au bout de seize ou dix-huit mois. Le premier jet s'appelle canes de plan; on donne au suivant le nom de Rottins de la première année; au troisième, celui de Rottins de la seconde année &c. Il y a peu de terroirs qui donnent plus de trois ou quatre récoltes de Rottins.

DANS la Jamaïque, pour expédier l'ouvrage, on se sert de cinq, de six, & même de sept chaudières, dont la derrière s'appelle *Tech*, ou la Batterie; après qu'on a fait passer le sucre par toutes ces chaudières, on le met dans les Rafraichissoirs, mais auparavant on y jette un peu de chacun pour perfectionner son grain. Du Rafraichissoir on le transporte dans des Canots, auxquels on donne le nom de pots, apparemment parce qu'on les a d'abord fait de terre; à présent ils sont composés de quatre planches, jointes de façon qu'elles forment une pyramide, mais un peu ouverte à son sommet, qu'on nomme le fond du pot, parce que cette partie est située vers en bas dans les purgeries, pour que les sédimens du sucre puissent s'écouler. C'est avec la

(*k*) Le Maire dit que c'est un Couvent de Récollettes. R. d. E.

(*l*) Le Maire, Voyage aux Canaries, pag. 19. & suiv.

NICOLS.
1560.

la liqueur qui en sort, qu'on fait par la distillation la meilleure espèce de Rum: la moins estimée se fait avec l'écume que jette le sucre, quand il bout dans les chaudières. Le sucre qui se prépare de cette manière s'appelle Mofcouade, ou sucre brut; celui dont l'Auteur a parlé ci-devant se nomme sucre terré. Le sucre qui s'attache aux parois des Rafrachissoirs est fort dur; on lui donne le nom de Pannelle. Il y a peu de cette dernière espèce de sucre, & l'on n'en fait pas beaucoup usage]

§. III.

Ile de Ténérife.

Situation de
Ténérife.

Son Pic & sa
Description.

Arbre Vina-
tico & Barbu-
fane.

Oiseau char-
mant.

Taybayba,
arbrisseau.

Dragon, &
son usage.

CETTE Ile est au 27°. degré & demi (a) de latitude. Sa (b) distance de l'Ile de Canarie est de douze lieuës au Nord. On lui donne dix-sept lieuës (c) de longueur: la terre en est haute. Au milieu de l'Ile s'élève une Montagne ronde, qu'on appelle le (d) Pic de Teithe, & dont la hauteur est si prodigieuse, qu'elle a plus de quinze lieuës de chemin. [Elle a à peu près la figure d'une de ces mesures dont on se sert pour mesurer le charbon de terre, & qu'on nomme chaudières.] Du sommet, qui n'a pas plus d'un demi-mille de tour, il sort quelquefois des flammes & du souffre. A deux milles au-dessous, on ne trouve que de la cendre & des Pierres de Ponce. A deux milles encore, la Montagne est couverte de neige pendant toute l'année: un peu plus bas, elle produit des Arbres d'une hauteur surprenante, qui se nomment *Vinatice*, dont le bois est fort pesant & ne pourrit jamais dans l'eau. Il y en a une autre sorte, qu'on appelle *Barbusane*, & qui est de la même qualité que le Pin: plus bas on trouve des Forêts de dix & douze milles de longueur: le passage en est charmant, par la quantité de petits Oiseaux qui font entendre un ramage admirable. On en vante un particulièrement qui est fort petit, & de la couleur de l'Hyrondelle, avec une tache noire & ronde, de la grandeur d'un liard, au milieu de la poitrine: son chant est délicieux; mais s'il est renfermé dans une cage, il meurt en peu de tems.

TÉNÉRIFE produit les mêmes fruits que l'Ile de Canarie. Il s'y trouve aussi, comme dans les autres Isles, une sorte d'Arbrisseau nommé Taybayba, dont on exprime un jus laiteux, qui s'épaissit en peu de momens & qui forme une excellente glue. Mais l'Arbre qui se nomme *Dragon* (e) est propre à l'Ile de Ténérife. Il croît sur les terres hautes & pierreuses; & par les incisions qu'on fait au pied il en sort une liqueur qui ressemble au sang, & dont les Apoticaire font une drogue médicinale. On fait, du bois de cet Arbre, des Targettes ou de petits Boucliers qui sont fort en estime, parce qu'ils ont cette propriété

(a) La partie la plus Méridionale est presqu'à 28 degrés. La partie du Nord à 28 degrés 40 minutes.

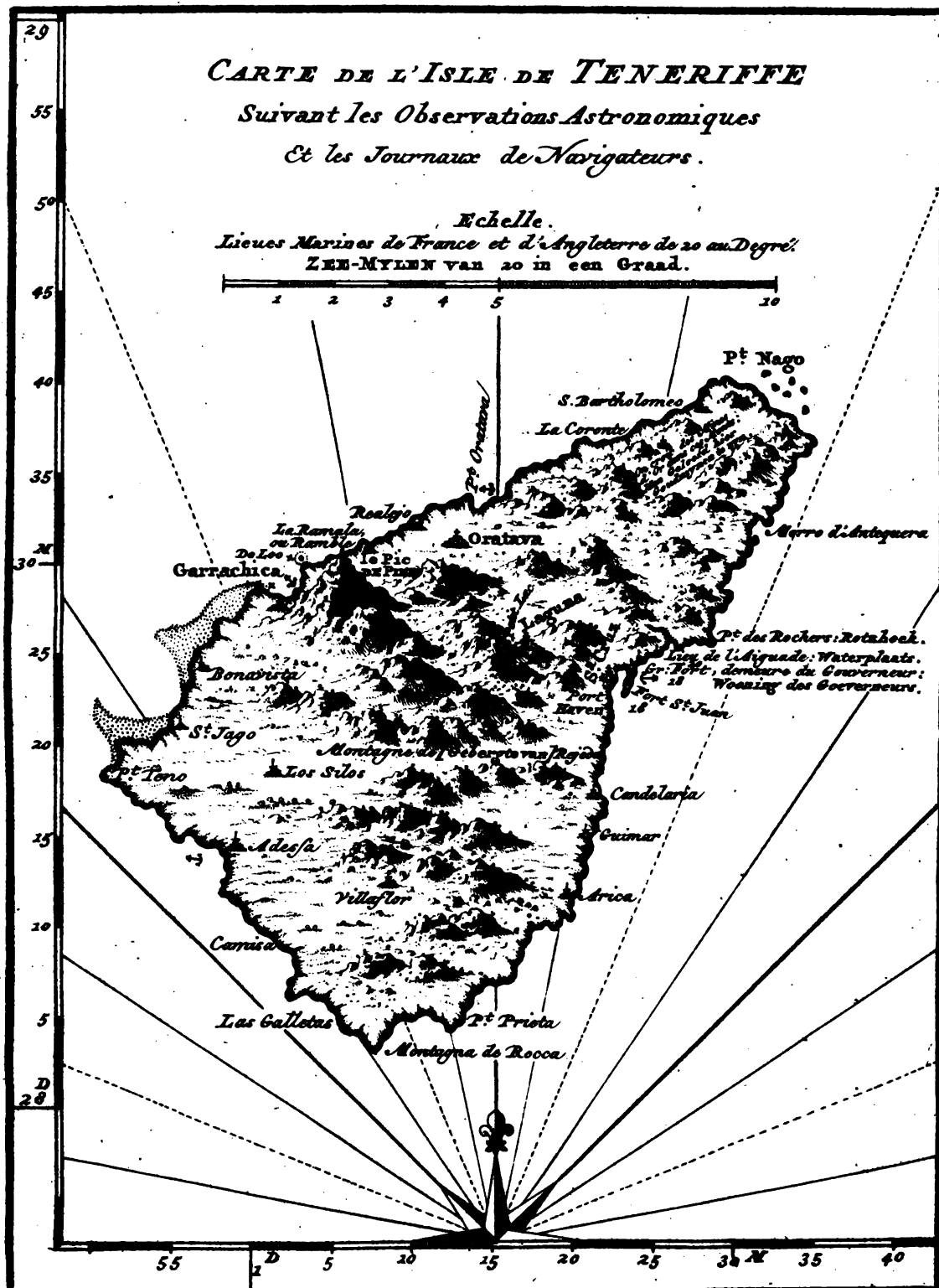
(b) Plûtôt à l'Ouest qu'au Nord-Ouest.

(c) La longueur de Ténérife est contestée. Les uns lui donnent 22 lieuës, d'autres plus ou moins. Sa largeur est fort irrégulière, depuis trois lieuës jusqu'à quinze, & son circuit d'environ soixante lieuës. *Beckman*, Voyage à Borneo, pag. 4. & suiv. *Dellon* assure qu'elle

a dix-huit lieuës de long & dix de large.

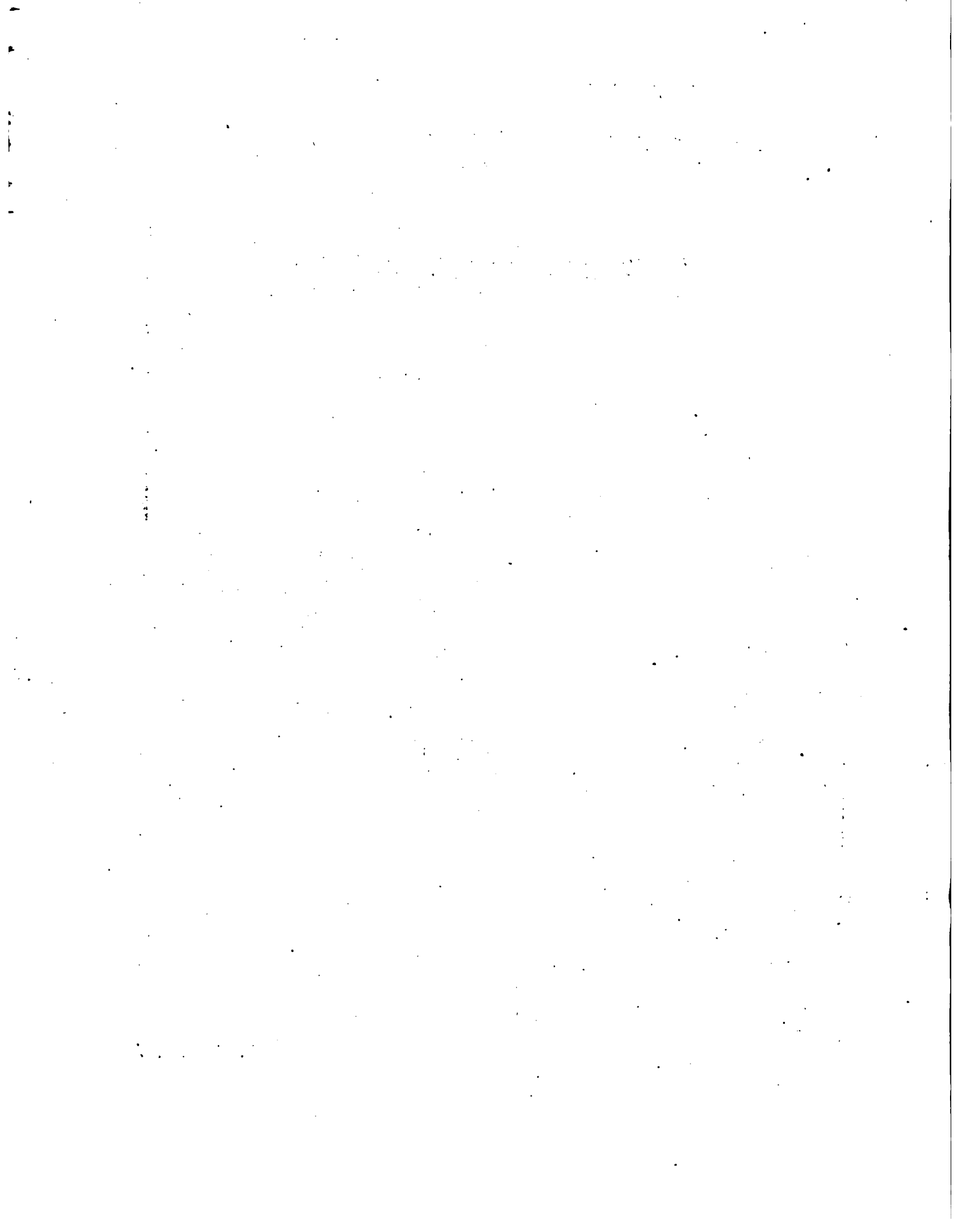
(d) Ou de *Tayda*, c'est ainsi que le nomment *Varene* & *Beckman*. Ils ajoutent que les Habitans le nomment *Pico de Terraria*. *Dapper* dit la même chose dans sa Description de l'Afrique.

(e) *Durret* confirme cet endroit, pag. 7. Ce jus du Dragon, s'appelle gomme Adragant, ou sang de Dragon.



J. V. Schuyt del.

KAART van 't EILAND TENERIFFE,
Volgens Sterrekundige-Waarnemingen, en Dagregisters van ZEE-LIJDEN.



priété qu'une épée dont on les frappe s'y enfonce, & tient si fort au bois qu'on ne l'en retire pas sans peine.

NICOLS.
1560.

CETTE Île porte plus de bled que toutes les autres; ce qui lui a fait donner le nom de Nourrice & de Grenier dans les tems de disette & de cherté. Il croît sur les Rochers de Ténérife une sorte de mouffe, nommée *Orchel*, qui s'achete par les Teinturiers. L'Île a douze Inganios ou Manufactures de sucre; mais on y admire particulièrement un petit Canton, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence, auquel on prétend qu'il n'y a rien de comparable dans l'Univers. Il est situé entre deux Villes, dont l'une se nomme Larotava, & l'autre Rialejo. Ce petit espace produit tout-à-la-fois de l'eau excellente, qui s'y rassemble des Rocs & des montagnes; des grains de toutes espèces; toutes sortes de fruits; de la soye, du lin, du chanvre, de la cire & du miel; d'excellens vins en abondance, une grande quantité de sucre; & beaucoup de bois à brûler. En général l'Île de Ténérife fournit beaucoup de vin aux Indes Occidentales & aux autres Pays; le meilleur croît sur le revers d'une Colline, qui s'appelle Ramble. La Ville Capitale, nommée (f) *Lagane*, est située sur le bord d'un Lac, à trois lieues de la Mer. Elle est bien bâtie, & l'on y compte deux belles Paroisses. C'est la résidence du Gouverneur; les Echevins y obtiennent leurs emplois de la Cour d'Espagne. Il y a quatre autres Villes dans l'Île de Ténérife, *Santa-Cruz*, *Larotava*, *Rialejo*, & *Garachico*. Avant la conquête, cette Île avoit sept Rois, qui vivoient dans des cavernes, comme leurs Sujets, qui se nourrissoient des mêmes alimens, & qui n'avoient pour habits que des peaux de Boucs, comme les Habitans de Canarie. On a déjà remarqué que la sépulture que les Barbares donnoient aux corps de leurs Princes consistoit à les placer debout dans une grande caverne; & s'ils avoient joui de l'autorité souveraine, ils leur mettoient à la main un bâton en forme de sceptre, avec un vase plein de lait à leur côté. L'Auteur vit trois cens de ces corps dans une même caverne, & leur trouva la peau si sèche qu'il la compare au parchemin; mais il n'ajoute rien ici qui puisse expliquer comment ils étoient si bien conservés. Chaque Île avoit sa langue particulière, outre celle qui étoit commune à toutes les Canaries.

Mouffe pour
les teintures.

Prodigieuse
fécondité d'un
petit Canton.

Ville Cap-
itale de Téné-
rife.

Sépulture
des Princes
Canariens.

LES Îles de Canarie, de Ténérife & de Palme (g) appartiennent au Roi d'Espagne, qui en tire annuellement cinquante mille ducats. Elles sont aussi sous la Jurisdiction d'un seul Evêque, dont le revenu annuel est de douze mille ducats.

SUPPLEMENT. Ténérife, quoique la seconde des Îles Canaries en dignité, est la plus considérable par l'étendue, les richesses & le commerce.

SIR Edmund Scory, homme de sçavoir, prétend que cette Île fut nommée *Nivaria*, de la neige qui environne le Pic de Teithe comme un collier; & le nom de Ténérife ne lui a été donné que par les Habitans de l'Île de Palme, dans la langue desquels *Tener* signifie de la neige, & *Iffe* une montagne (h).

Ténérife
nommé Niva-
ria.

LE Capitaine Dampierre a publié de fort bonnes remarques sur l'Île de Ténérife.

(f) Plus proprement S. Christoval de la leur situation est au milieu des autres.
Laguna, ou S. Christophe du Lac.

(h) Voy. le Pilgrimage de Purchas. pag. 715.

(g) Ces trois Îles sont les principales, &

NICOLS.
1560.
Ses principaux Ports & leurs propriétés.

Ses Fortifications.

Ténérife. Il observe que son étendue étant Nord & Sud, ses principaux Ports sont du côté de l'Est & de l'Ouest. Il nomme pour les plus considérables (i) Oratava à l'Ouest, & Santa-Cruz à l'Est. C'est Oratava qui est le plus célèbre par le Commerce. Les Anglois y ont un Consul & plusieurs Marchands. Il est plus dangereux dans les vents de l'Ouest, que Santa-Cruz dans ceux de l'Est. La meilleure eau se trouve aussi à Santa-Cruz; de sorte que les Bâtimens y envoient leurs Chaloupes d'Oratava même. Ce Port est éloigné de la Rade environ d'un mille, & n'en est séparé que par une petite langue de sable où l'abordage est extrêmement doux & commode. C'est le plus sûr des deux Ports en Hiver; mais les deux Rades sont tellement ouvertes, l'une à l'Est, & l'autre à l'Ouest, que les Vaisseaux se voyent souvent forcés de mettre en mer, & de laisser même couler leurs ancres pour faire plus de diligence; après quoi ils reviennent tranquillement au même lieu. A Santa-Cruz, le meilleur ancrage n'est pas à plus d'un demi (k) mille du rivage, sur trente, quarante & cinquante brasses d'un fond limoneux. S'il s'y trouve beaucoup de Vaisseaux, ils sont fort resserrés l'un (l) près de l'autre. Le Rivage est généralement fort élevé, & même escarpé dans la plupart des lieux d'où les Bâtimens peuvent s'approcher. Entre ce Port & l'endroit où l'on trouve de l'eau fraîche, il y a deux petits Forts qui commandent la Rade, & quelques batteries de canon répandues au long de la Côte: la Ville, qui est sans murs & fort petite, est défendue aussi par deux autres Forts (m).

Les maisons de Santa-Cruz ne surpassent pas le nombre de deux cens; mais elles sont toutes de pierre, à trois étages [& couvertes de tuiles:] les meilleurs Edifices sont l'Eglise Paroissiale & deux Couvens (n).

[Les Forts dont on vient de parler ne purent pas garantir les Galions d'Espagne contre l'Amiral Blake, quoiqu'ils se retirassent aussi près qu'il leur fut possible sous le plus considérable. Les Anglois endommagèrent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs boulets de canon dans les murailles de ce Fort. Les débris de ces Galions ne sont qu'à 15 brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y est restée.]

A trois milles de Santa-Cruz, on découvre (o) Laguna sur une petite éminence

(i) Dampierre rapporte sur la foi d'autrui, qu'Oratava est plus grande que Laguna, qu'elle a plusieurs Couvens, mais une seule Paroisse. Nicols appelle cette Ville Larotava, d'autres la nomment Lauratava. Le P. Feüllée a fait en 1724, le 26 d'Août, plusieurs observations sur la longitude de cette Isle. Il a trouvé la distance méridienne entre Oratava & Toulon, de 22 degrés 23 minutes, & par conséquent entre Paris 18 degrés 48 minutes; [& entre Ferro, qui est à l'Ouest, un degré 12 minutes. Le même Auteur place cette Ville 5 minutes à l'Est de Laguna.]

(k) Durret dit, un mille.

(l) Vis-à-vis de Santa-Cruz est un autre Port nommé la Rota. Le reste de l'Isle est environné de rochers inaccessibles, *Supplément au Voyage des Indes Orientales par Dellon*, pag. 6.

(m) Dellon dit au même endroit que le Fort principal a quatre bastions, & commande la Ville de Santa-Cruz, qui est le lieu le plus sûr de l'Isle pour l'abordage; que sur la Côte du Nord il y a trois autres petits Forts; & au Sud, un Château avec des tours rondes, & deux petits Forts devant la Ville qui la défendent de ce côté-là. Durret s'accorde avec ce récit, excepté qu'aux trois Forts, il en joint un quatrième en forme de Tour.

(n) On y voit trois Monastères d'hommes & trois de filles. Il s'y trouve aussi un Hermitage le plus agréable du monde, [& à travers lequel coule l'eau d'une Source qui se rend à la Ville, & qui sort des montagnes.] *Durret*, pag. 74.

(o) Le P. Feüllée, par l'observation des Satellites, aux mois de Juillet & de Septembre

éminence: la terre des deux côtés de la Rade, est parsemée de rocs; mais on y voit par intervalles quelques petits cantons cultivés. Aulong des Montagnes, tout est rempli de Vignobles, entremêlés néanmoins de quantité de Rochers, qui ne produisent que [des buissons qu'on nomme Dildos, & qui ressemblent à] cette espèce de Cannes venimeuses, dont Nicols a fait mention.

LA Ville de Laguna forme une Perspective fort agréable du côté qu'elle s'étend sur le penchant de la Colline; de l'autre elle s'avance dans la Plaine. Elle n'est ni petite, ni mal-bâtie; ses Maisons sans être uniformes, lui donnent l'air d'une Ville considérable, [elles sont bâties comme celles de Santa-Cruz] On en distingue plusieurs, qui s'élèvent comme autant de Palais: elle a deux Couvens de Filles, & quatre d'Hommes; un Hôpital, quelques Chapelles & deux Eglises Paroissiales, avec de fort beaux Clochers. [Les Couvens d'hommes sont ceux de S. Augustin, de S. Dominique, de S. François, & de S. Diégo ou S. Jaques.] Les rues sont spacieuses & fort belles: elles s'ouvrent au milieu de la Ville par une grande Place, qui est entourée de fort beaux bâtimens. La plupart des maisons sont ornées de jardins, & de parterres ou de terrasses, sur lesquelles on voit régner de belles allées d'Orangers & de Limoniers. La situation de Laguna peut recevoir quantité d'embellissemens. Comme elle domine sur la mer, & qu'elle est ouverte du côté de l'Est, elle a l'avantage du vent de commerce, qui est ordinairement fort doux; de sorte que pendant tout le jour elle n'est guères sans quelque souf-
 fle rafraîchissant, dont la Plaine voisine tire tant d'avantage, que l'herbe y est d'une verdure charmante. Cette Plaine est terminée à l'Ouest par des Montagnes, qui lui fournissent une autre source d'agrémens par la fraîcheur de leurs eaux: la principale fontaine (p) est conduite jusqu'à la Ville par des tuyaux de pierre, élevés sur des piliers. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'Est; la nature a placé un Lac, ou un Etang (q) d'eau fraîche, d'un demi-mille de tour: on voit dans toutes les saisons sur ses bords une multitude de Bestiaux; mais en Hiver il est couvert de toutes sortes d'Oiseaux de mer, qui donnent aux Habitans le plaisir de la chasse; c'est de ce Lac que la Ville a tiré le nom de Laguna. Enfin si l'on considère dans la Capitale de Ténérife, la situation, l'étendue de sa vûe à l'Est; (car la vûe s'étend jusqu'à la grande Canarie) ses Jardins, ses Allées d'arbres & ses Bosquets, sa Plaine, son Lac, son Aqueduc, & la douceur des vents dont elle est rafraîchie; elle doit passer pour une habitation délicieuse. On ne fait pas la même peinture du reste de l'Isle, qui est rempli de Rochers & de Monts escarpés, dont
 les

NICOLS
 1560.
 Laguna, Ca-
 pitale de Té-
 nérife.

Sa Descrip-
 tion par Dam-
 pierre.

1724, trouva que cette Ville est située à 22 degrés 28 minutes Ouest de Toulon, & par conséquent 5 minutes Ouest d'Oratava, & un degré 7 minutes Est de Ferro.

(p) C'est la Fontaine dont Durret parle. Mais Dellon ajoute que la fraîcheur de l'eau y est entretenue par de grands arbres qui sont autour de la Source, & que toutes les Collines voisines sont couvertes d'oranges, de citrons & de grenades; qu'il y a au pied de la montagne un Canton charmant, à côté duquel l'eau

tombe des rochers avec un doux murmure, & se rassemblant dans un canal, arrose la Plaine l'espace de quatre milles & demi; après quoi elle entre dans un Aqueduc, qui la conduit l'espace d'une demi-lieue jusqu'à deux cens pas de la Ville, où elle est reçue dans deux citernes. *Dellon, ubi sup.*

(q) Il y a aussi, près de la Ville, sur une petite Colline, un Lac environné d'autres Collines, qui abreuve les bestiaux des Habitans. *Dellon, ubi sup.*

NICOLS.
1560.

les Voyageurs ne se dégagent qu'avec peine, avec des Anes & des Mulets pour montures. On s'en sert aussi pour les chariots & les autres voitures.

DE Laguna, on découvre au Sud-Ouest une pointe de Montagne qui surpasse toutes les autres ; mais qui paroît peu considérable dans ce point de vue, parce qu'elle est environnée de plusieurs autres Monts ; c'est le fameux (r) Pic, qui est regardé avec raison comme la partie du Globe Terrestre la plus éloignée du Centre.

Autre descrip-
tion par Scory.

LA terre, dit Sir Edmund Scory, s'élève insensiblement depuis le Port de Santa-Cruz jusqu'à Ciudad de Laguna. Cette Capitale est admirablement située au milieu d'une Plaine, dont la circonférence est d'environ dix milles, & qui est environnée de hautes montagnes, excepté vers le Nord-Ouest. Il y entre de ce côté-là un vent qui porte beaucoup de fraîcheur dans la Ville : c'est ordinairement à midi qu'il commence, pour durer jusqu'à minuit, quoiqu'en-même tems il souffle pleinement Sud-Est sur Mer. Pendant la nuit, sa fraîcheur est quelquefois excessive, à cause de la rosée qui tombe alors en abondance. Les Maisons de la Ville sont bâties de pierre brutes, presque toutes à deux ou trois étages : elles n'ont pas de cheminées, même dans la Cuisine ; mais seulement un fourneau contre le mur. Aussi les Habitans mangent-ils leur viande grillée plutôt que rôtie. La forme de la Ville est fort belle, & les rues assez droites : elle n'a point de murailles ; mais elle est bien fournie d'eau. Son nom lui vient d'un Lac qu'elle a du côté de l'Ouest, & sur lequel il se trouve quantité d'Oiseaux de mer & d'eau douce.

Faucons plus
gros que ceux
de Barbarie.

JE ne puis oublier, dit Sir Edmund, les belliqueux Faucons, qui paroissent tous les soirs aux environs du Lac. C'est un spectacle fort agréable que de voir les Nègres occupés à les chasser & même à les combattre ; ils sont beaucoup plus gros & plus forts que ceux de Barbarie. Le Viceroy (s) assistant un jour à cette chasse, & voyant le plaisir que l'Auteur y prenoit, l'assura qu'un Faucon qu'il avoit envoyé en Espagne au Duc de Lerme, étoit revenu d'Andalousie à Ténérife, c'est-à-dire, que, s'il ne s'étoit pas reposé sur quelque Vaisseau, il avoit fait d'un seul vol deux cens cinquante lieues d'Espagne ; aussi fut-il pris à demi-mort, avec les armes du Duc de Lerme au cou. Depuis le moment de son départ d'Espagne jusqu'à celui de sa prise, il ne s'étoit passé que seize heures (t).

Vol prodigieux d'un Faucon.

Observations
sur le Pic de
Ténérife.

LE fameux Pic de Ténérife est, suivant l'opinion commune, la plus haute Montagne de l'Univers. Linschoten assure qu'on le voit en Mer de soixante (v) milles ; qu'on ne peut y monter qu'aux mois de Juillet & d'Août, par-
ce

(r) Le P. Feuillee a trouvé que le Pic est à 22 degrés 29 minutes 30 secondes Ouest de Toulon. Par conséquent il doit être une minute 30 secondes Ouest de Laguna, & un degré 5 minutes Est de Ferro. La latitude est de 28 degrés 30 minutes d'après les mêmes observations.

(s) D'autres ne l'appellent que Gouverneur Général.

(t) Observations de Sir Edmund Scory,

dans le Pilgrimage de Purchas, pag. 785.

(v) Le Maire dit quarante lieues ; Beckman, cinquante ; Durret, soixante. Herbert prétend que dans un tems clair, on le voit de cent vingt & quelquefois de trois cens milles. Purchas raconte que Thomas Briam, un de ses amis, l'avoit vu de 48 lieues dans un tems serein. Il ajoute à la marge que d'autres prétendent l'avoir vu de cent cinquante milles. *Pilgrimage*, pag. 783.

ce que le reste de l'année il est couvert (x) de neige, quoiqu'il n'en paroisse point dans tous les lieux voisins; qu'on employe trois jours à gagner le sommet, d'où l'on découvre aussi-tôt toutes les autres Isles; & qu'il en sort beaucoup de soufre (y) qui est transporté en Espagne. Beckman dit, que cette merveilleuse Montagne est située au centre de l'Isle, & qu'elle s'élève comme une Pyramide, ou plutôt comme un pain de sucre; mais qu'il ne put en voir le sommet (z), parce qu'il étoit caché dans les nues. Atkins l'appelle un amas pyramidal de Rocs brutes (a), qui ont été comme incrustés ensemble par quelque embrasement souterrain qui dure encore.

On ne trouve pas moins de différence entre les Auteurs sur la véritable hauteur du Pic (b), que sur la distance d'où l'on peut l'apercevoir en mer. Cependant, par une observation sur le Barometre, on a reconnu que le vis-à-vis s'abaisse d'onze pouces au sommet de la Montagne, c'est-à-dire de vingt-neuf à dix-huit; ce qui répond, suivant les Tables (c) du Docteur Halley, à deux milles & un quart. Ce calcul s'accorde assez avec celui de Beckman, qui met la hauteur perpendiculaire du Pic à deux milles & demi; il observe aussi que les Hollandois y placent leur premier Méridien (d).

DAMPIERRE observe que l'Isle de Ténérife est abondante en froment, en orge & en maïs, qu'on transporte souvent dans les autres Pays; & qu'elle surpasse (e) en fertilité toutes les Isles voisines. Le Capitaine Robert rend témoignage qu'il y a vû un arbre de corail, le plus grand peut-être qui ait jamais été (f) connu dans le monde. Durret compte le Pin avec le Dragon & la plante d'Aloës pour une production naturelle de Ténérife. Le Pin y rend une certaine gomme, ou une espèce de poix, qu'on en tire par une méthode fort simple: on couche l'arbre coupé en pièces, sur une fosse qu'on ouvre dans la terre; & mettant le feu (g) à l'un des deux bouts, on force la poix de couler dans la fosse.

CETTE Isle produit trois sortes d'excellent vin, qui sont connus sous les noms de Canarie, de Malvoisie, & de Verdone; les Anglois les confondent tous trois sous le nom commun de Sack. Beckman observe que les Vignes qui produisent le Canarie, ont été transplantées du Rhin à Ténérife par les Espagnols, sous le règne de Charles-Quint: on prétend que dans une seule année, il en est venu jusqu'à quinze & seize mille muids (h) en Angleterre. Dampierre, le Maire & Durret donnent la préférence à la Malvoisie de Ténérife sur celle de tous les autres Pays (i) du Monde. Les deux derniers de ces trois Auteurs ajoutent qu'elle n'étoit pas connue à Ténérife avant que les

Espagnols

NICOLS.
1560.

Sa hauteur
mesurée à l'ai-
de du Baro-
metre.

Corail à Té-
nérife.

Poix de pin.

Trois sortes
d'excellent
vin.

(x) Le Maire dit qu'il est perpétuellement couvert de neige, qu'elle ne tombe jamais, & qu'elle ne diminue point.

(y) Voyage de Linfchoten, Chap. 90. pag. 177.

(z) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4. & suiv.

(a) Atkins, Voyage de Guinée, pag. 30.

(b) Herbert dit qu'on lui donne quinze milles de hauteur. Dallon & Durret 478 & 2 pieds, ce qui fait environ neuf milles; Varenius, quatre milles & demi.

(c) Voyez le Parfait Géographe, Part. I.

III. Part.

pag. 348.

(d) Voyez des détails plus curieux sur le Pic à la dernière Section de ce Chapitre.

(e) Voyez ses Voyages, Vol. III. pag. 3. & suiv.

(f) Son Voyage aux Isles du Cap-Verd, pag. 4.

(g) Voyage à Lima, pag. 71.

(h) Herbert dit que Ténérife surpasse Canarie en raisins, & qu'elle fournit tous les ans vingt-huit mille barrils de vin, pag. 4.

(i) Les Anglois l'appellent par corruption Malmsey.

NICOLS.
1560.
Origine du
vin de Cana-
rie.

Espagnols y eussent apporté quelques ceps de Candie, qui produisent aujourd'hui de meilleur vin & plus abondamment que dans l'île même de Candie; le transport & la navigation ne font qu'augmenter sa bonté. Dampierre parle aussi du Verdon, ou du vin verd. Il est plus fort & plus rude que le Canarie; mais il (k) s'adoucit aux Indes Occidentales, où il est fort estimé. Comme il croît à l'Est de l'île, il s'embarque à Santa-Cruz. Au contraire le Canarie, qui croît à l'Ouest, s'embarque à Oratava (l).

Prix de la
Malvoisie.

DELLON observe que le prix d'une pipe de Malvoisie ne surpasse pas communément vingt ducats. Les droits d'exportation montent à dix-sept réaux. Ainsi le tout ne revient pas à plus de quatre-vingt-neuf liv. de France, pour quatre cens quatre-vingt pintes dont la pipe est composée. Dellon ajoute que l'argent étant fort commun à Ténérife, les Marchands Etrangers commerceront avec beaucoup d'avantage. Il nous apprend encore que les marchandises dont la vente est la plus certaine aux Canaries, sont les épées, les pistolets, les couteaux, les peignes, les montres & les pendules, le beau drap noir & gris; les rubans, & toutes sortes de linge, fin & commun (m).

Marchandises
estimées à Té-
nérife.

Mine d'or.
Elle coûte la
vie à un Pau-
vre.

IL ne manque rien aux richesses de Ténérife, s'il est vrai, comme le Capitaine Robert nous l'assure, qu'il y ait une Mine d'or à la pointe de Negos. Il observe à cette occasion qu'un pauvre homme, plus avide de richesses que ses voisins, fut surpris sur une de ces montagnes avec des outils de fer & d'autres instrumens, qui firent connoître ses intentions. On trouva même déjà sur lui une certaine quantité d'or. Enfin le crime d'avoir voulu fouiller dans les Mines parut si avéré, qu'il fut pendu peu de jours avant (n) l'arrivée du Capitaine.

Observations
d'un homme
d'esprit, pu-
bliées par
Sprat.

UN homme d'esprit, qui a fait sur l'île de Ténérife des observations curieuses, dont on doit la publication au (o) Docteur Sprat, parle ainsi des productions de cette île. „ Les Vignes qui produisent l'excellent vin „ de Ténérife croissent toutes sur la Côte, à la distance d'un mille de la „ Mer. Celles qui sont plus loin dans les terres sont beaucoup moins esti- „ mées, & ne réussissent pas mieux quand on les transplante dans les au- „ tres îles.

Limon Pre-
gnada.

„ DANS quelques endroits de l'île de Ténérife, il croît une sorte d'arbrisseau, nommé *Legnan*, que les Anglois achètent pour du bois aromatique. „ On y trouve des abricotiers, des pêchers & des poiriers qui portent deux „ fois l'an, & des limons qui en contiennent un petit dans leur centre, ce „ qui leur a fait donner le nom de *Pregnada*. Ténérife produit du coton & „ de la coloquinte. Les rosiers y fleurissent à Noël. Il n'y manque rien aux „ roses, pour la vivacité du coloris, ni pour la grandeur; mais les tulipes „ n'y croissent point. Les rochers y sont couverts de crête-marine. Il croît „ sur les bords de la mer une autre herbe à feuilles larges, si forte & même „ si venimeuse qu'elle fait mourir les chevaux. Cependant elle n'est pas si „ pernicieuse aux autres animaux. On a vu jusqu'à quatre-vingt épis de fro- „ ment sortir d'une seule tige; il est aussi jaune & presque aussi transparent „ que

(k) Voyez les Voyages de Dampierre, Verd.
Vol. III. pag. 3. & suiv.

(l) Dellon, Supplément, pag. 6.

(m) Robert, Voyage aux îles du Cap-

(n) Histoire de la Société Royale, pag. 208.

(o) Ibid.

„ que l'ambre. Dans les bonnes années un boisseau de semence en a rendu jusqu'à cent.

„ Les Serins des Canaries qu'on apporte en Angleterre sont nés dans les „ *Barancos* ou les Sillons que l'eau forme en descendant des montagnes. L'Isle „ de Ténérife est aussi fort abondante en cailles & en perdrix, qui sont d'une „ grande beauté & beaucoup plus grosses qu'en Europe. Les pigeons ra- „ miers, les tourterelles, les corbeaux & les faucons y viennent des Côtes „ de Barbarie. Il y a peu de montagnes où l'on ne découvre des essains d'a- „ beilles. Les chèvres sauvages grimpent quelquefois jusqu'au sommet du „ Pic. Les porcs & les lapins ne sont pas moins communs dans l'Isle. A l'é- „ gard du poisson, il y est généralement de meilleur goût qu'en Angleterre.

✚ „ [On y trouve des Goulus de mer & des Dauphins.] Les écrevisses de mer „ n'y ont pas les pattes si grandes. Le *Clacas*, qui est sans contredit le meil- „ leur coquillage de l'Univers, croît dans les rocs, où il s'en trouve souvent „ cinq ou six sous une grande écaille. On estime aussi une sorte d'anguille, „ qui a six ou sept queue, longues d'une aune, jointes à un corps & à une „ tête de la même longueur. Les *Turtles* * & les *Cabridos* sont des poissons qui „ l'emportent sur nos truites.

„ Le Port de Santa-Cruz est au côté Nord-Est de l'Isle; mais elle a trois „ autres Villes qui le surpassent en beauté comme en grandeur, S. Christo- „ val de Laguna, Oratava & Garrachico.

SIR Edmund Scory (p), qu'on a déjà cité, étoit aux Canaries vers le com- „ mencement du dix-septième siècle. L'idée qu'il nous donne de Ténérife est „ plus exacte que tout ce qui se trouve dans les Relations qui ont suivi la sien- „ ne. Cette Isle est partagée, dit-il, par une chaîne de montagnes, qui ressem- „ ble beaucoup à la nef d'une Eglise, dont le Pic fait comme le clocher. Si on „ la divise en douze parties, il y en a dix qui ne sont composées que de mon- „ tagnes impraticables, de rochers, de bois & de vignobles. Mais le reste consis- „ te en terres labourables, d'où l'Auteur rend témoignage que, malgré la pe- „ titesse de l'espace, il a vu tirer dans une année cinq mille deux cents hannaks, „ de froment, outre une prodigieuse quantité d'orge & de ris. [Ce Terroir „ est si bon qu'il n'y a rien qu'il ne put produire, s'il étoit cultivé comme il „ faut.]

✚ Les principaux Vignobles sont ceux de Buena Vista, Dante, Oratava, Fi- „ gueste, & sur-tout celui de Ramble, qui produit le meilleur vin de l'Isle. Il „ y a deux sortes de vins fort estimés, la Malvoisie & le Verdone. Celui-ci vient „ d'un grain fort long & passe pour pesant. L'autre d'un grain rond, [qui for- „ me une liqueur divine,] & digne d'être transportée dans toutes les parties du „ Monde. Elle est à l'épreuve de la chaleur & du froid. Pour les fruits, il n'y „ a pas de Pays qui fournisse de meilleures espèces de melons, de grenades, „ de citrons, de figues, d'oranges, de limons, d'amandes & de dates. La „ foye, le miel, & par conséquent la cire, y sont de la même excellence; & „ si ces trois sources de richesses y étoient cultivées avec plus de soin, elles „ surpasseroient celles de Florence & de Naples.

Le côté du Nord est rempli de bois & d'excellente eau. On y voit croître le

NICOLS.

1560.

Où naissent „ les Serins à Té- „ nérife.

Poissons ex- „ cellens. Cla- „ cas, Anguilles „ monstrueuses.

Turtles & Ca- „ bridos.

Autre idée de „ Ténérife par „ Scory.

Les princi- „ paux Vigno- „ bles.

Ses Arbres.

(p) Observations de Scory dans le Pilgrimage, pag. 785.

* Les Turtles sont une espèce de Tortues.

NICOLS.
1560.

le cèdre, le cyprès, l'olivier sauvage, le mastix, le favinier, avec des palmiers & des pins d'une hauteur admirable. Entre Oratava & Garrachico, on trouve une forêt entière de pins, qui parfume l'air des plus délicieuses odeurs. L'Isle n'a pas de canton qui n'en produise; c'est le bois dont se font les tonneaux & tous les autres ustensiles. Outre le pin droit, on en voit un autre qui croît en s'élargissant comme le chêne. Les Habitans le nomment l'arbre immortel, parce qu'il ne se corrompt jamais ni dans l'eau, ni sous terre. Il est presque aussi rouge que le bois du Brésil, auquel il ne cède pas non plus en dureté; mais il n'est pas si onctueux que l'autre espèce. Il s'en trouve de si gros, que les Espagnols ne font pas difficulté d'assurer fort sérieusement, que toute la charpente de l'Eglise de los Remédios à Laguna, [qui a quatre-vingt pieds en longueur, sur quarante huit en largeur,] est composée d'un seul de ces arbres.

Eglise bâtie
d'un seul ar-
bre.

Arbre nommé
Dragon, & ses
propriétés.

MAIS l'arbre qu'on appelle Dragon, surpasse tous les autres par ses propriétés. Il a le tronc fort gros, il s'élève fort haut, son écorce ressemble aux écailles d'un dragon ou d'un serpent; & c'est de là sans doute qu'il tire son nom. Ses branches, qui sortent toutes du sommet, sont jointes deux à deux comme les mandragores. Elles sont rondes, douces & unies comme le bras d'un homme, & les feuilles [qui ont environ deux pieds de longueur,] forment comme entre les doigts. La substance du tronc sous l'écorce n'est pas un véritable bois; c'est une matière spongieuse, qui sert fort bien, quand elle est sèche, à faire des ruches d'abeilles. Vers la pleine Lune, il en sort une gomme claire & vermeille, qui s'appelle *sangre de draco* ou sang de dragon. Elle est beaucoup meilleure & plus astringente que celle de Goa & des Indes Orientales, que les Juifs (q) altèrent ordinairement de quatre à un.

Nombre des
Habitans de
Ténérife.

Paresse des
Espagnols.

DANS la proportion de sa grandeur, l'Isle de Ténérife contient plus d'Habitans qu'aucune autre Isle de l'Océan. Dampierre en fait monter le nombre à quinze mille hommes. Mais on est porté à croire qu'il l'a supposé plus grand, lorsqu'il ajoute (r) que l'Isle peut mettre douze mille hommes sous les armes. A l'égard des Habitans Espagnols, Dellon & Durret observent que les gens de qualité, & ceux dont la fortune est aisée, sont fort affables & fort polis; mais que le caractère des Pauvres est, comme en Espagne, l'orgueil & la paresse. Il n'y a pas de petit Bourgeois de Laguna qui ne porte une longue épée, à la Ville comme en voyage, & qui n'aime mieux languir de faim, ou du moins vivre de potage & de racines, que de se donner le moindre mouvement pour se rendre la vie plus douce; quoique le poisson, le gibier & les autres commodités se présentent en abondance. Dampierre (s) ajoute que les femmes, [aussi lâches que les hommes pour le travail,] se couvrent d'un grand voile, qui ne les empêche pas de regarder du coin de l'œil les objets qui peuvent leur plaire. On suppléera dans l'article suivant au Caractère des Habitans de Ténérife, par une relation curieuse qui regarde les Guanches.

(q) Dellon & Durret, *ubi sup.*
(r) *Angl.* le Maire en fait monter le nombre à quinze mille hommes; mais Dampierre le

suppose plus grand lorsqu'il dit &c. R. d. E.
(s) *Angl.* Dellon. R. d. E.

§. III.

NICOLS.
156Q.

*Isles de (a) Gomera , de Palma, d'Hiero ou Ferro , de Lancerota
& de Fuerte-Ventura.*

LA première de ces cinq Isles est située à l'Ouest de Ténérife, à six lieuës de distance. Elle n'a pas plus de huit lieuës de longueur. On lui donne le titre de Comté; mais, dans les différends civils, les Vassaux du Comte de Gomera ont le droit d'appel aux Juges Royaux, qui font leur résidence dans l'Isle de Canarie. La Capitale de l'Isle porte le même nom. C'est une fort bonne Ville (b) avec un excellent Port, où les Flottes des Indes s'arrêtent volontiers pour y prendre (c) des rafraîchissemens. L'Isle fournit à ses Habitans leur provision de grains & de fruits. Elle n'a qu'un Ingenio, c'est-à-dire, une Manufacture de sucre; mais elle produit des Vignes en abondance, [& de l'Orchel.] Sa latitude, 27 degrés du Nord (d).

Situation de
Gomera, &
ses propriétés.

Isle de Palma (e).

CETTE Isle est à douze lieuës de Gomera au (f) Nord-Ouest. Sa forme est ronde. Elle n'a pas moins de vingt-cinq lieuës de circuit. On vante beaucoup l'abondance de ses vins & de son sucre. Sa Capitale, qui se (g) nomme Palma, fait un grand commerce de vin aux Indes Occidentales & dans les autres Pays. Elle est ornée d'une très-belle Eglise. L'administration des affaires & de la Justice est entre les mains d'un Gouverneur & d'un Conseil d'Echevins. L'Isle n'a qu'une autre Ville, nommée S. André, assez jolie, mais fort petite. Elle a quatre Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre; deux qui se nomment *Zanzas*, & les deux autres *Tassacortes*. Le terroir produit peu de bled. Dans leurs besoins, les Habitans ont recours à l'Isle de Ténérife.

Situation de
Palma.

SUPPLEMENT. Les meilleurs vins de Palma croissent dans un Canton qui se nomme *Brenia*, & qui produit tous les ans environ douze mille barrils de Malvoisie. Il n'est pas moins fertile en fruits (h) & en bestiaux. Vers l'année 1652, il se forma dans cette Isle un Volcan, avec un tremblement de terre si violent, qu'il se fit sentir jusqu'à Ténérife, où la première éruption du soufre enflammé fut entendue comme un coup de tonnerre. On vit de la même Isle, pendant plus de six semaines, la flamme aussi brillante dans les ténèbres de la nuit, qu'une chandelle allumée dans une chambre, & l'on y vit tomber quantité de cendre & de sable, que le vent avoit la force de transporter (i) à cette distance.

Canton de
Brenia, le
meilleur pour
le vin.
Volcan, dans
l'Isle de Pal-
ma.

Isle

- (a) Ou la Gomera.
(b) Hawkins dit qu'elle est à l'Est.
(c) Il y a une belle rivière d'eau douce à trois lieuës au Sud de la Ville. *Hawkins*, Voyage à la Mer du Sud, p. 25.
(d) La Partie Nord de Gomera est 28 degrés dans nos Cartes.
(e) Ou la Palma.

- (f) Elle est absolument au Nord dans les Cartes.
(g) Hawkins la place à l'Est de l'Isle.
(h) Voyez le Parfait Géographe, Part. II. pag. 221.
(i) Voyez la Relation du Pic de Ténérife dans l'Histoire de Sprat.

NICOLS.
1560.

Isle de Ferro, d'Hiero (k) ou de Fer.

Vignoble
unique dans
l'Isle de Fer
ou Ferro.

Merveilleux
Arbre qui lui
fournit de
l'eau.

L'ISLE de Ferro n'est qu'à deux lieues à l'Ouest de Palma. Son circuit est d'environ six lieues. Elle appartient au Comte de Gomera. Sa situation (1) est à 27 degrés de latitude du Nord. Ses principales productions sont la chair de chèvre & l'orchel. On n'y a jamais vu qu'un seul Vignoble, planté par un Anglois de Taunton, qui se nommoit Jean Hill. Elle n'a pas non plus d'autre eau douce que celle qu'on y recueille de la playe, à la faveur d'un grand arbre (m) qui se trouve au milieu de l'Isle, [dont les feuilles ressemblent à celles de l'Olivier] & qui est sans cesse couvert de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes citernes qu'on a construites au pied de l'arbre, & suffit pour (n) les besoins des Habitans & des bestiaux.

SUPPLEMENT. La plupart des Voyageurs s'accordent dans le récit qu'ils font de cet Arbre, & quelques-uns y joignent des circonstances qui augmentent le prodige. Ils observent (o) que le tronc a deux brasses d'épaisseur, qu'il s'élève de quarante-huit pieds, & que le diamètre de ses (p) branches est de cent vingt pieds. Dapper raconte que les nuages qui couvrent l'arbre, excepté (q) dans la plus grande chaleur du jour, y répandent une rosée si abondante, qu'on en voit continuellement couler de l'eau, & qu'il en tombe chaque jour vingt tonneaux dans les citernes. Elles sont de pierre, profondes de seize pieds, & larges de vingt (r) pieds quarrés. Leur situation est au Nord de l'arbre. Dapper ajoûte que les Insulaires appellent cet arbre *Garoe*, & les Espagnols *Santo*; qu'il est d'une fort belle forme, & que les feuilles ont toujours la verdure du laurier, mais qu'elles ne sont pas plus grandes que celles du noyer; & que pour fruit, il porte (s) une sorte de noix ou d'aveline qui est fort douce & fort agréable. Pour conserver plus sûrement l'Arbre Santo, on a pris soin de l'entourer d'un mur de pierre. Le même Ecrivain raconte qu'au tems de la conquête, lorsque les Espagnols ne trouvant dans l'Isle ni fontaines, ni puits, ni rivière, en marquoient beaucoup d'étonnement, les Insulaires leur dirent qu'ils ramassoient l'eau de pluie dans des vases. Ils avoient couvert soigneusement leur arbre avec de la terre & des

(k) Les Espagnols l'appellent ordinairement *Hiero*, les Portugais *Fierro*, & les Italiens *Ferro*.

(1) Sa latitude a trente minutes de plus dans nos Cartes. Le P. Feuillée a déterminé sa longitude à 20 degrés Ouest de l'Observatoire de Paris. C'est la même que M. de L'Isle avoit marquée d'après les Journaux des Voyageurs. Les Géographes [Français] tracent leur premier Méridien par l'Isle de Fer. [en conséquence d'une ordonnance de Louis XIII. en 1534.]

(m) Pierre Martyr dit qu'il est sur la plus haute terre de l'Isle. Décad. I. pag. 12.

(n) Dapper dit qu'il a fourni leur provision d'eau à des Flottes entières.

(o) Beckman, pag. 7.

(p) Durret, Voyage de Lima, *ubi sup.*

(q) Linschoten dit qu'il est toujours couvert de petites nuées de la même forme, & qui ne grossissent ni ne diminuent. Voyez ses Voyages, pag. 177.

(r) Linschoten dit qu'il y a quantité de citernes sous l'arbre & à l'entour, & que l'eau est claire, légère & fort belle. *Ibid.* Le Commentateur du premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, en 1594, s'accorde exactement avec Linschoten, qu'il a peut-être copié; cependant au lieu de citernes pour recevoir l'eau, il dit que les Habitans la viennent recevoir dans des vases; ce qui est conforme à la Planche que de Bry nous a donnée de cet Arbre.

(s) Linschoten dit que les feuilles sont longues & étroites, & toujours vertes.

des cannes, dans l'espérance que leurs Vainqueurs se trouveroient forcés d'abandonner l'Isle. Mais le secret ne demeura pas long-tems caché. Une femme (t) le découvrit à son Galant Espagnol.

N I C O L S.

1560.

La plupart des Voyageurs ne parlent, comme M. Nicols, que d'un seul Arbre qui fournit à l'Isle sa provision d'eau ; mais le Chevalier Richard Hawkins en introduit un grand nombre dont les Insulaires tirent le même service. Il raconte que le grand Arbre est dans une Vallée, au milieu d'un bois épais de fort grands Pins, qui étant défendus une partie du jour contre l'ardeur du Soleil, par les hautes Montagnes dont ils sont environnés au Sud-Est, reçoivent sur leurs feuilles les vapeurs qui s'exhalent de la Vallée, & qui retombent après s'être épaissies en nuages. Du feuillage des Pins, dit-il, elles coulent sur l'Arbre qui est au milieu de la Vallée, & de cet Arbre dans les citernes ; mais ce secours de la nature n'empêche pas que les Habitans ne ramassent l'eau (v) de pluie avec beaucoup de diligence, & qu'ils ne la conservent dans d'autres citernes. Quoique le récit de Hawkins diffère ici des autres relations, on y reconnoît du moins le même Arbre dont les autres Voyageurs ont parlé. Il n'y en a qu'un seul qui nie hardiment le fait, & qui traite de fiction ce que tous les autres ont rapporté si sérieusement : c'est Le Maire, dans la Relation du voyage qu'il fit aux Isles Canaries en 1628. Comme il avoit entendu parler de cet Arbre merveilleux, il ne manqua point en arrivant de prendre des informations, & de raconter toutes les circonstances qu'on a rapportées jusqu'ici ; mais il nous assure que les ayant toujours regardées comme une fable (x) il fut confirmé dans cette opinion par le témoignage des Habitans. Ne pourroit-on pas objecter contre ce récit, que les informations de le Maire furent prises dans l'Isle de Ténérife, & non à Ferro même, d'autant plus qu'il confesse ensuite d'avoir trouvé quelques Insulaires qui lui tinrent un langage différent (y), & qui reconnoissant l'existence de plusieurs Arbres (z) de cette nature, se réduisirent à prétendre qu'ils ne rendoient point une aussi grande quantité d'eau qu'on l'a publié.

Diversité d'opinions sur cet Arbre.

Le Maire le traite de fable, & se dément.

Il faut remarquer que tous les Auteurs dont on a cité jusqu'ici les noms ne parlent que sur le témoignage d'autrui ; mais nous y joindrons le récit de Louis Jacks, qui passe pour un témoin oculaire. Il apprit lui-même à Purchas qu'étant à Ferro en 1618, il avoit vu l'Arbre de ses propres yeux ; qu'il lui avoit trouvé la grosseur d'un chene, l'écorce fort dure, & six ou sept aunes de hauteur ; les feuilles rudes, de la couleur des feuilles de Saule (a), mais blanches au côté inférieur ; qu'il ne porte ni fleurs, ni fruits ; qu'il est situé sur le revers d'une Colline ; que pendant le jour il paroît flétri, & qu'il ne rend de l'eau que pendant la nuit, lorsque la nue qui le couvre commence à s'épaissir, enfin qu'il en donne assez pour suffire à toute l'Isle, c'est-à-dire, suivant le récit de Jacks, à huit mille ames & à cent mille bestiaux (b). Il ajoute que l'eau

Rélation d'un témoin oculaire.

(t) Voyez Dapper, sur les Isles Canaries.

(v) Hawkins, Voyage à la Mer du Sud. pag. 25.

(x) Le Maire *ubi sub.* pag. 28.

(y) *Id Ibid.*

(z) Dans la Relation même de Le Maire, il n'est pas parlé de plusieurs de ces Arbres ; il y est dit simplement que quelques habitans a-

vouèrent à l'Auteur qu'il pouvoit y avoir eu un tel arbre, mais qu'il n'avoit jamais fourni cette prodigieuse quantité d'eau qu'on lui attribue R. d. E.

(a) *Angl.* les branches rudes, & les feuilles semblables à celles du laurier. R. d. E.

(b) Purchas remarque que le Chevalier Edmond Scory diminueoit beaucoup ce nombre.

NICOLS.
I 560.

Jugement
sur cette va-
riété d'opi-
nions.

Etat présent
de l'Isle de
Ferro.

Volcan ter-
rible.

Comté de
Lanzarota. A
qui il appa-
tient.

l'eau est conduite par des tuyaux de plomb, du pied de l'Arbre dans un grand réservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux, environné d'un mur de briques & pavé de pierres; que de-là on la transporte dans des barils à divers endroits de l'Isle, où l'on a pratiqué d'autres citernes; & que le grand bassin est rempli toutes les nuits (c).

APRÈS avoir comparé tous les témoignages, quoique nous ne foyons pas portés à rejeter celui d'un homme qui parle de ce qu'il a vu, sur-tout à l'égard d'un fait dont on ne sçauroit démontrer l'impossibilité, il nous semble néanmoins que le récit de Le Maire est le plus probable, parce qu'il est plus aisé de concevoir que plusieurs arbres puissent fournir de l'eau à l'Isle de Ferro qu'un seul: on pourroit demander aussi comment faisoient les Insulaires avant la naissance de cet Arbre, ou quelle seroit leur ressource s'il venoit à leur manquer. A la vérité Linschoten nous apprend qu'ils ont de l'eau dans quelques endroits voisins de la Côte; mais qu'il est si difficile d'en approcher qu'ils n'en peuvent tirer beaucoup d'utilité; & que le terrain de l'Isle est si sec, qu'il ne s'en (d) trouve point une goutte dans aucun autre endroit.

LE même Voyageur ajoute que l'Isle de Ferro est fort stérile; cependant d'autres Ecrivains nous apprennent depuis, qu'elle produit du bled, des cannes de sucre, & quantité de fruits & de plantes; sans parler d'un grand nombre de bestiaux, qui fournissent du lait & du fromage aux Habitans. N'oublions pas le Volcan qui s'y ouvre quelquefois avec un grand bruit & beaucoup de ravages. En 1677 il en parut un (e) qui ne dura que cinq jours; mais quinze ans après en 1692, l'Isle en essuya pendant six semaines un beaucoup plus terrible, qui fut accompagné de plusieurs tremblemens de terre (f).

Isle de Lancerota ou Lanzarota.

CETTE Isle est (g) au 26°. degré de latitude, à dix-huit lieues de la grande Canarie vers le Sud-Est; & sa longueur est de douze lieues. Ses seules richesses sont la chair de chèvre & l'*Orcbel*. Elle a le titre de Comté. Du tems de Nicols, elle appartenoit à Dom Augustin de Herrera, qui se qualifioit Comte de Fuerte-Ventura & de Lanzarota; mais ses Vassaux avoient le droit d'appel aux Juges Royaux de Canarie, comme on l'a déjà fait observer. Cette Isle envoie chaque semaine à Canarie, à Ténérife & à Palma, des Barques chargées de chair de chèvre séchée, qui s'appelle *Tuffinetta*, & dont on se sert dans ces Isles au lieu de lard.

SUPPLEMENT. Lancerota n'a pas moins de treize lieues, du Nord au Sud, sur neuf lieues de largeur (h). Son circuit est d'environ quarante lieues. Elle fut

(c) Purchas observe que le même arbre croît dans l'Isle S. Thomas, avec cette différence néanmoins, si l'on en croit Sanutus, que les nuées ne s'y rassemblent qu'après-midi, & se dissipent ensuite deux heures avant le jour, après quoi les feuilles & l'arbre entier distillent de l'eau & ne séchent que deux heures après le lever du Soleil. *Pilgrimage*, pag. 784.
(d) Linschoten, *ubi sup.* Barbot prétend que cet arbre est connu aujourd'hui pour une

fiction. Voyez la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 525.

(e) Ce fut la même année que Port-Royal à la Jamaïque fut englouti par un Tremblement de terre.

(f) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 30.

(g) C'est peut-être une faute d'impression, pour 29 degrés. Nos Cartes la placent 30 minutes plus au Nord.

(h) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.

fut prise en 1596. par les Anglois, sous la conduite de Léonidas (i) Comte de Cumberland; après quoi elle fut fortifiée avec (k) plus de soin. Marmol dans sa Description de l'Afrique place ici la Ville de Cayas, que les Algériens pillèrent avec le reste de l'Isle; & d'où ils enlevèrent quatre cens soixante-huit Prisonniers.

Nicots:
1560
Ville de Cayas.

L'ANCEROTA n'a proprement qu'une Ville; mais elle a deux Ports sur la Côte Orientale, l'un nommé *Puerto de Naos*, l'autre *Puerto de Cavallos*. Ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de la portée du canon: le premier qui est le plus profond, s'ouvre entre deux rangées de rocs, qui rendent le Canal fort dangereux. La dangereuse situation de ces deux Ports les rend si déserts qu'on n'y voit pas même une maison. Ils sont à trois lieues de la Ville, & le chemin de communication est entre des montagnes; cependant on a bâti une Eglise à Cavallos.

Deux Ports
dans l'Isle de
Lancerota.

Le Comte de Cumberland & le Docteur Layfield, son Chapelain, nous ont laissé deux Relations de la prise de Lancerota, où l'on trouve une Description (l) curieuse de la Ville & de ses anciens Habitans. Le 13 d'Avril 1596, ayant eu la vûe d'Alleganza, la plus septentrionale des Canaries, & presque immédiatement, celle de trois petites Isles nommées Granges, ils les laissèrent à l'Ouest, pour venir relâcher dans l'après-midi à celle de Lancerota. Le lendemain ils jettèrent l'ancre dans une Rade qui regarde l'Est-Sud-Est, proche (m) d'une dangereuse chaîne de rocs. Les Anglois étoient informés que le Seigneur de l'Isle & de Fuerte-Ventura possédoit plus de cent mille livres sterling. Le Chevalier Jean Berkeley fut détaché avec cinq ou six cens hommes pour attaquer la Ville, qui étoit à neuf ou dix milles de l'endroit où la Flotte avoit débarqué; le chemin qu'il prit lui parut le plus court, mais il étoit rempli de sable & de pierres qui le rendoient fort difficile. En arrivant à la Ville, il trouva que les Habitans avoient pris la fuite avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Cependant ils n'avoient pu emporter leurs vins & leur fromage; & les Anglois en firent d'abondantes provisions. Berkeley résolu de poursuivre les Fuyards, envoya sur leurs traces un détachement, qui fut arrêté à un demi mille de la Ville par un Château très-fort, situé au sommet d'une Colline. On se crut dans la nécessité de former un siège; mais une centaine d'Espagnols ou d'Insulaires qui gardoient la Place, cherchèrent leur sûreté dans la fuite. Les Anglois entrant sans résistance trouvèrent douze pièces d'artillerie démontées, & de grands amas de pierres. Le Château étoit bâti de quartiers de rocs, & fortifié avec beaucoup d'art. On avoit pratiqué la porte dans la partie supérieure du mur, à la hauteur d'une pique; de sorte qu'en retirant l'échelle, vingt hommes auroient pu la défendre contre cinq cens.

Expédition
du Comte de
Cumberland
dans cette Isle.

Ville & Châ-
teau abandon-
nés.

La Ville étoit composée de plus de cent maisons, dont la plus belle n'avoit que l'apparence d'une cabane. Elles étoient bâties de cannes & de paille, avec quelques chevrons, & couvertes de boue endurcie au Soleil; l'Eglise

Description
de la Ville.

(i) Comme c'est le même dont on a donné ici une autre Relation, il est certain que son nom étoit Georges, [& l'on ne conçoit pas pourquoi Purchas, de qui celle-ci est tirée, le nomme Leonidas.]

III. Part.

(k) Herbert, *ubi sup.* pag. 5.

(l) Purchas, Pilgrim. Vol. IV. pag. 1151 & 1155.

(m) C'est apparemment près de l'un des deux Ports qu'on a nommés.

NICOLS.
1560.

glisse même n'en étoit pas différente. Elle étoit sans fenêtres, & ne recevoit de lumière que par la porte: il n'y avoit aucune division pour le chœur; des deux côtés régnoit un banc de pierre qui alloit jusqu'à l'Autel. Les Anglois y trouvèrent différentes marques de la Religion Romaine, [telles que des bulles & des indulgences.] Il y avoit à peu de distance un Couvent qu'on commençoit à bâtir, avec un Jardin fort bien cultivé. Berkeley défendit que les Edifices fussent détruits ou brûlés.

Usages & qualités des Habitans.

QUOIQUE les Habitans fussent si agiles qu'il fut impossible aux Anglois d'en arrêter un seul, Layfield qui accompagnoit Berkeley, observa qu'ils sont fort bazanés (n) & d'une taille fort haute. Leurs armes sont des piques & des pierres. Lorsqu'on les couche en joue avec les armes à feu, ils se jettent par terre; mais aussi-tôt qu'ils ont entendu le bruit du coup, ils se relevent avec leurs piques & leurs pierres, & voltigeant autour d'un Bataillon ils l'incommodent beaucoup. Leur Isle s'étend Nord-Est & Sud-Ouest: elle est à vingt-huit degrés quelques minutes du Nord. [On la croit plus grande que l'Isle de Wight.] Une chaîne de Montagnes, qui la divise, sert d'azyles à quelques bêtes sauvages, qui n'empêchent pas les chèvres, les moutons [& les ânes] d'y paître tranquillement; mais il y a peu de bêtes à cornes, [& de chameaux] & moins encore de chevaux [qui y sont petits.] Les Vallées sont sèches & sabloneuses; elle ne laissent pas de produire de l'orge & du froment médiocre. La moisson devoit se faire cette année au mois d'Avril, & les Habitans en attendoient une seconde vers le mois de Septembre.

Propriétés de l'Isle.

Isle de Fuerte Ventura (o).

Situation & étendue.

CETTE Isle est à 27 degrés (p) de latitude: on ne la compte éloignée que de cinquante lieuës du Promontoire de Guer en Afrique, & de vingt-quatre à l'Est de la grande Canarie. On lui donne quinze lieuës de long sur dix de large; elle appartient au Seigneur de Lancerota. Ses productions sont le froment, l'orge, les chèvres & l'orchel; elle ne produit pas plus de vin que Lancerota. Du côté du Nord, à la distance d'une lieuë, elle a une autre petite Isle, qui se nomme *Gratiosa*. Les plus grands Vaisseaux passent sans danger dans l'intervalle.

Villes de Fuerte-Ventura.

SUPPLEMENT. Sa longueur du Sud-Ouest au Nord-Est n'est pas moins de vingt-cinq lieuës: mais elle est fort irrégulière dans sa largeur; car elle est composée de deux Péninsules, jointes par un Isthme qui n'est large que de quatre lieuës. Son circuit est d'environ soixante-dix lieuës, à cause des deux Golphes (q) qui sont formés par l'Isthme; cette Description est conforme à celle de nos Cartes.

DAPPER dit que Fuerte-Ventura a trois Villes sur les Côtes; *Lanagla*; *Tarafalo* & *Ponzo-Negra*. Du côté du Nord elle a le Port de *Chabras*; & un autre à l'Ouest, dont on vante la bonté. Entre cette Isle & celle de Lancerota, les

(n) Ce récit s'accorde fort bien avec tout ce qu'on a rapporté jusqu'ici des Guanches. [Mais les Voyageurs modernes parlent si peu de cette Nation, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'elle s'est éteinte, ou qu'elle est fort

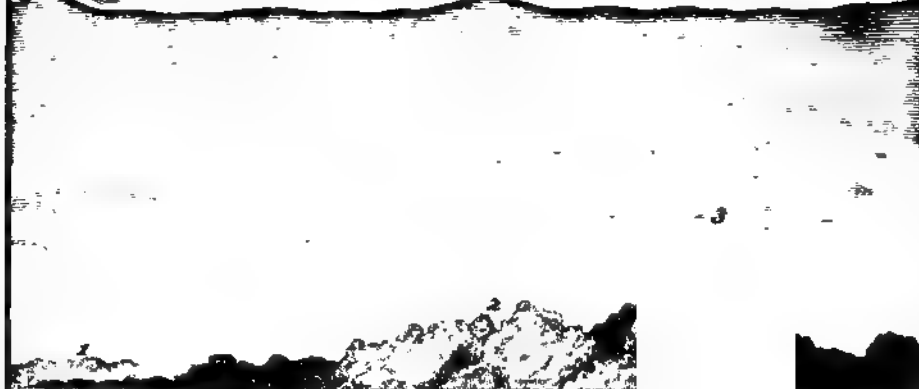
diminuée.]

(o) D'autres écrivent *Forto Ventura*.

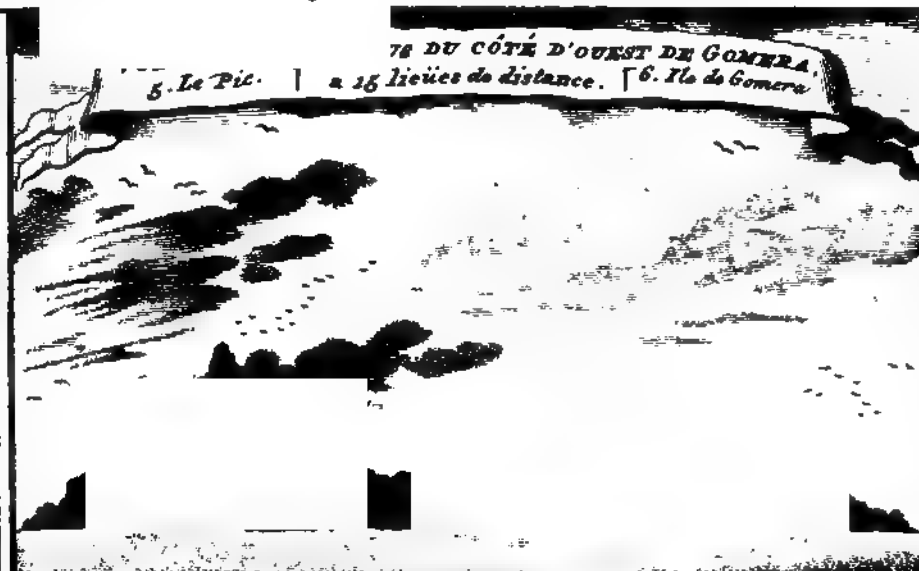
(p) La Partie du Sud est à 28, & la Partie du Nord à 29.

(q) Beckman, Voyage à Borneo, pag. 4.

VUE DU PIC DE TENERIFFE, A 45 LIEUES AU NORD OUEST.
1. Ile de Gomera, qui se presente
2. Tenerife. 3. Le Pic.
4. Partie de la grande Canarie.



GEZIGT van de PIEK van KANARIE, op XXXIV MYLEN ten NOORD WESTE.
1. t Eiland GOMERA, t geen zig op XLV MYLEN, als een KLYNE-WOLK vertoond.
2. TENERIFFA. 3. De PIEK. 4. Gedeelte van GROOT-KANARIE.



78 DU CÔTÉ D'OUEST DE GOMERA.
5. Le Pic. | a 15 lieues de distance. | 6. Ile de Gomera

GEZIGT van de PIEK, boven de
op XV MYLEN Aftand. 5. De PIEK. 6. t Eiland GOMERA.

les plus nombreuses Flottes peuvent trouver (r) une retraite sûre & commodé; mais la Côte est dangereuse au Nord-Est, & la mer y bat furieusement contre une multitude de rocs.

Sont.
1600.

(r) Hawkins, *ubi sup.* pag. 24.

§. I V.

Trois Voyages au sommet du Pic de Ténérife, avec des observations sur l'origine des Guanches, & sur les Caves des Morts.

IL manque tant de circonstances aux anciennes descriptions du Pic de Ténérife, qu'il doit être agréable au Lecteur de les trouver ici rassemblées dans un nouvel article, d'après les Relations des Voyageurs modernes. Nous en avons trois, qui sont l'ouvrage d'autant d'Anglois, témoins oculaires de ce qu'ils racontent, & les seuls à qui l'on ait l'obligation d'un Journal exact de ce voyage. La première est du Chevalier Scory, Homme de savoir, qui a fait sur l'Isle de Ténérife & sur le Pic, des observations; dont Purchas a publié l'Extrait (a). Mais cet Editeur en ayant négligé la date, on est réduit à supposer (b) qu'elles sont de l'année 1600. L'Extrait est composé 10. d'un voyage au Pic & des observations de l'Auteur. 20. de ses Remarques sur la nature du terroir de Ténérife, & sur ses productions. 30. d'un détail sur les anciens Habitans de l'Isle. 40. d'une Description de Laguna. Le second & le dernier de ces articles ont déjà trouvé place dans les Supplémens qu'on a joints à la description de Nicols. Les deux autres vont entrer ici; mais il faut observer que Purchas suivant sa méthode ordinaire, qui est de mutiler grossièrement ses meilleurs Auteurs, n'a pas donné l'extrait de l'Ouvrage entier; de sorte qu'on ignore à quoi le reste avoit rapport.

Remarques
préliminaires
sur les Auteurs
de ces Relations.

Le second voyage au Pic est inséré dans l'Histoire de la Société Royale de Londres (c) par le Docteur Sprat, ensuite Evêque de Rochester: elle y est sans nom d'Auteur & sans date; mais on croit pouvoir conclure de quelques circonstances qu'elle fut écrite en 1650 ou 52. Le troisième voyage est de M. Edens, qui le fit en 1715, & qui a consenti que sa Relation fut insérée (d) dans les Transactions de la Société Royale. Comme ces trois pièces sont extrêmement curieuses, & que chacune renferme quantité de Remarques différentes, elles méritent de trouver place ici séparément; & pour n'y laisser rien à désirer, on y joindra plusieurs observations sur l'Histoire naturelle de Ténérife, communiquées par l'Auteur de la seconde Relation.

Description du Pic de Ténérife, & Recherches sur les Guanches.

LA fameuse montagne de Teyde ou Teythe, qu'on nomme communément le Pic de Ténérife, cause une égale admiration de près ou dans l'éloignement. Elle étend

(a) Voyez *Pilgrim*, pag. 785.

(b) Il est certain par un endroit de la Relation que l'Auteur étoit aux Canaries en 1582, mais il paroît ensuite qu'il n'écrivit point dans la même année.

(c) Publié pour la première fois en 1667, in 40. 200. pages.

(d) Nombre 345, pag. 317; & dans l'Abrégé des *Jones*, Vol. V. Part. II. pag. 147.

SCORY.
1600.

Manière de
monter au Pic
de Ténérife.

On ne peut
s'arrêter long-
tems au som-
met.

Le Soleil pa-
roît tourner
sur son centre.

Ruisseaux de
souffre.

étend sa base jusqu'à (e) Garrachico, d'où l'on compte deux journées & demies de chemin jusqu'au sommet. Quoiqu'elle paroisse se terminer en pointe fort aigue, comme un pain de sucre, avec lequel elle a d'ailleurs beaucoup de ressemblance; elle est plate néanmoins, à l'extrémité, dans l'étendue de plus d'un arpent. Le centre de cet espace est un gouffre d'où il s'élance de grosses pierres, avec de la flamme & de la fumée, accompagnées d'un bruit prodigieux. On y peut monter pendant sept lieues sur des Mules ou sur des Anes; mais il faut continuer le voyage à pied, avec de grandes difficultés. Chacun est obligé de porter ses provisions de vivres.

Le dos de la montagne, pendant les dix premiers milles, est orné des meilleurs arbres de toutes les espèces; & le terrain est même arrosé de petits ruisseaux sortant de leurs sources, qui venant à se joindre, descendent jusqu'à la mer en larges torrens, surtout lorsqu'il arrive quelque pluie violente qui les grossit. Quand on est au milieu du chemin, le froid devient insupportable; & l'on est forcé de ne marcher que du côté du Sud, & pendant le jour seulement. Cette Région froide ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins (f) extrême qu'au fond de la Vallée; ainsi par une raison toute opposée, on est obligé de marcher du côté du Nord, & seulement pendant la nuit. Le tems le plus commode de l'année pour ce voyage est le cœur de l'Été, parce qu'on évite les torrens qui viennent de la fonte des neiges. Si l'on arrive au sommet vers la fin de la nuit, on peut y passer quelques heures; mais il est impossible de s'y arrêter après le lever du Soleil. On y reçoit bientôt, du côté de l'Est, des vapeurs si ardentes qu'on les croiroit sorties d'un four enflammé.

Il est remarquable que du sommet, le Soleil paroît beaucoup plus petit lorsqu'il est monté sur l'horison, que lorsqu'on le voit au-dessous de soi, & qu'il semble tourner sur son centre. Le Ciel y est fort clair & fort serein. Il n'y tombe jamais de pluie, & le vent ne s'y fait jamais sentir (g); on rapporte la même chose du Mont Olympe. Quoique l'île soit si remplie de Rochers qu'on en compte jusqu'à vingt mille, elle paroît de l'extrémité du Mont comme une belle Plaine, divisée en portions par des bordures de neiges; mais ce qu'on prend pour la terre n'est au fond que les nuées, qu'on a plusieurs milles (h) au-dessous de soi.

Toute la partie d'en haut est ouverte & stérile, sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Il en sort du côté du Sud plusieurs ruisseaux de soufre qui descendent dans la région de la neige: aussi paroît-elle entremêlée dans plusieurs endroits de veines de soufre. La flamme du Volcan dont on a parlé s'élance avec plus de force en Été. Si l'on jette une pierre dans le gouffre, elle y retentit, comme un vaisseau creux de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau d'une prodigieuse grosseur; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*, [dans lequel on fait bouillir toutes les Provisions

(e.) Ville Maritime, au côté Nord-Ouest de l'île, & au Sud d'Oratava.

(f.) Elle pouvoit venir alors de quelque effervescence extraordinaire du Volcan, car les autres Voyageurs ne parlent point de cette chaleur excessive.

(g.) D'autres ont trouvé au sommet, du

vent & du froid. Scory est le seul qui parle de ce tournoyement du Soleil, [& de ces vapeurs ardentes, qui viennent du côté de l'Est].

(h.) Dans l'Anglois il y a plusieurs *furlongs*, ce sont des mesures de chemin, dont huit font un mille. R. d. E.

Provisions de l'Enfer.] Mais les Naturels de l'Isle étoient persuadés sérieusement que c'est l'Enfer, & que les ames des méchans y faisoient leur séjour, pour être tourmentées sans cesse, tandis que celles des bons habitoient l'agréable Vallée, où l'on a bâti la Ville de Laguna: en effet le monde entier n'a pas de canton où la température de l'air soit plus douce, ni de perspective plus riante que celle qu'on a du centre de cette Plaine, [qui est arrosée par quantité de ruisseaux formés par la réunion de divers filets d'eau, qui descendent des montagnes.]

ON connoît peu l'origine des Guanches. Ils étoient barbares à l'arrivée des Espagnols; ils le sont encore. Leur ancien langage, qui n'a pas cessé de subsister dans la Ville de Candelaria, ressemble beaucoup à celui des Mores de Barbarie. Betancour, [Gentilhomme François,] qui découvrit le premier leurs Isles, les représente (i) comme des Payens qui n'avoient pas la moindre idée de Dieu; mais au contraire le Chevalier Scory assure qu'ils reconnoissoient un pouvoir suprême, auquel ils donnoient divers noms, tels que ceux d'Achuhurahan, Achuhuchumar, Achguaya-xerax, qui signifient le plus grand, le plus sublime, le conservateur de tout ce qui existe. Lorsqu'ils manquoient de pluie, ou qu'ils étoient incommodés par le dérangement des Saisons & par quelqu'autre disgrâce, ils conduisoient leurs moutons & leurs chèvres dans un lieu destiné aux exercices de Religion; & sevrant ce jour-là les petits du lait de leurs mères, ils tiroient du sang à tous leurs Troupeaux, dans l'opinion, que c'étoit le moyen d'appaîser la colère divine, & d'obtenir du Ciel ce qui leur manquoit. Ils avoient quelque notion de l'Immortalité & d'une punition future du crime, puisqu'ils regardoient le Volcan du Pic comme l'Enfer des méchans. Ils l'appelloient Echeyde, & le Diable Guayotta; mais l'Auteur ne remarque point qu'ils eussent de commerce avec cet ennemi de Dieu.

DANS les affaires civiles, ils avoient quelque apparence d'ordre. Ils avoient des Rois, dont ils se reconnoissoient les Vassaux; & le serment de leur soumission se renouvelloit à leur mariage. Le droit de succession étoit établi parmi eux, sans y admettre les Bâtards: ils avoient un certain nombre de Loix, auxquelles ils faisoient profession d'obéir. Leurs Rois n'habitoient point d'autres Palais que des cavernes taillées dans les rocs, ou formées par la nature: on en voit encore un très-grand nombre, [entre lesquelles on croit distinguer celles qui appartenoient aux Princes de la Nation.] L'Isle de Ténérife fut gouvernée long-tems par un seul Roi, qui portoit le nom d'Adexo: ensuite les enfans d'un de ces Monarques ayant conspiré contre leur Père, divisèrent le Royaume en neuf parties, parce qu'ils étoient autant de Frères. Ils s'éleva, entr'eux & leurs Successeurs, des guerres qui affoiblirent insensiblement la Nation; cependant l'ambition y avoit moins de part que le vol. Les injustices mutuelles consistoient à se dérober des bestiaux, particulièrement des Chèvres mouchetées, dont ils faisoient beaucoup d'estime, [& qu'ils regardoient

Scory.
1600.
Idée des anciens Habitans.

Origine des Guanches.

Sacrifice fort singulier.

Leur Gouvernement civil.

Cause de leurs guerres.

(i) Ce n'est pas le seul exemple d'un Peuple que les premiers Voyageurs ont représenté comme Athée, & qu'on a trouvé dans la suite plus rempli de l'idée d'un premier Etre que ceux qui leur avoient fait cette injustice. [Peut-

être n'y a-t-il aucune Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne croie pas en un Etre suprême. Cette croyance se répand par-tout où il y a la moindre lucur de raison.]

SCORY. doivent comme des animaux sacrés:] il y a beaucoup de ressemblance, pour la
1600. taille & la couleur, entre leurs Chèvres & les Daims d'Angleterre.

Leurs Mariages:

ILs avoient une forme établie pour les Mariages: elle consistoit à demander le consentement des Pères avec quelques cérémonies; mais après l'avoir obtenu, il y avoit peu de formalités pour la consommation: aussi des liens si faciles se rompoient-ils de même. Il étoit libre de quitter une femme pour laquelle on prenoit du dégoût, & de s'en procurer successivement plusieurs autres, avec cette restriction néanmoins que tous les enfans nés après le premier divorce passaient pour illégitimes: le Roi seul étoit exempt de cette loi, en faveur de la succession; il avoit droit sous le même prétexte d'épouser sa Sœur. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office lui versoit de l'eau sur la tête; & dès ce moment elle contractoit avec la famille une forte d'affinité, qui ne lui permettoit plus d'épouser un homme de la même race.

Exercices de leurs jeunes-fes.

LES Jeunes-gens s'exerçoient à sauter, à courir, à lancer des dards & des pierres; mais sur-tout à la danse, dont ils font encore aujourd'hui leur plaisir & leur gloire. La vertu & l'honnête simplicité étoient en si haute recommandation parmi eux, que, par une loi inviolable, ceux qui faisoient quelque violence à une femme, étoient punis de mort.

Géans.

LA plupart des Guanches étoient bienfaits dans leur taille, & d'une bonne complexion. Il s'y trouvoit quelquefois des Géans d'une hauteur incroyable. On a découvert dans une de leurs cavernes la tête d'un Guanche, qui avoit quatre-vingt dents; & son corps, qui fut trouvé dans la caverne sépulchrable des Rois de Guymur, de la race desquels on prétend qu'il étoit, n'avoit pas moins de quinze pieds. Au Sud de l'île, les Guanches étoient couleur d'olive; mais du côté du Nord ils étoient blancs, sur-tout les Femmes, qui avoient aussi la chevelure fort longue & fort belle. Leur habit commun étoit une casaque courte de peau d'agneau, sans manches & sans col, liée par devant avec des courroies de cuir. Les Femmes étoient vêtues comme les Hommes, & cette casaque se nommoit *Tomarce*; mais la modestie leur y faisoient joindre une autre robe de peau, qui descendoit par dessous, jusqu'à leurs talons; car elles regardoient comme une indécence pour leur sexe d'avoir la poitrine & les pieds découverts. On les ensevelissoit dans le dernier habit qu'elles avoient porté pendant leur vie (k).

Leurs Alimens.

POUR Alimens, les Guanches semoient de l'orge & des fèves; le froment leur étoit inconnu. Ils faisoient cuire l'orge au feu, & le broyant dans des moulins à bras, tels qu'on en use en Espagne, ils en tiroient la farine, pour en composer une sorte de pain avec de l'eau, du lait & du beurre; c'est ce qu'ils appelloient *Giffio*, dont ils faisoient leur principale nourriture. Cependant ils mangeoient quelquefois de la chair de Mouton, de Chèvre & de Porc; mais c'étoit dans certains jours réglés, qui étoient comme leurs jours de Fête. Il s'assembloient alors, pour joindre d'autres réjouissances à la bonne chère. Leur Roi, qui présidoit à ces assemblées, distribuoit de sa propre main trois Chèvres à chaque bande, composée de vingt Guanches, & du

Giffio.

(k) L'article qui regarde la sépulture des Morts, & toutes les cérémonies des cavernes sépulchrables est renvoyé à la fin de la troisième

me Relation. [Ce qui regarde ici le Géant de quinze pieds paroît une exagération.]

Giffio à proportion : après quoi toutes les bandes venoient successivement devant le Monarque, & montroient leur habileté [à sauter, à courir, à luter, à lancer le javelot, à danser, &] dans tous les exercices dont l'usage étoit établi. Pendant ces Fêtes, l'on publioit un armistice, qui donnoit aux hommes la liberté de traverser le Pays de leurs ennemis ; & souvent malgré la guerre, ils s'invitoient à des festins mutuels avec un parfait oubli de toutes sortes de ressentimens. Dans la saison d'ensemencer les terres, le Roi faisoit des lots de chaque canton, & les distribuoit entre les Hommes. On se servoit de cornes d'animaux pour les cultiver, & l'on prononçoit des paroles mystérieuses en y jettant la semence ; tous les ouvrages domestiques étoient le partage des Femmes.

ILs ont une sorte de fruit qu'ils nomment Mozan, de la grosseur d'un pois : il est d'abord très-vert ; ensuite rougissant à mesure qu'il meurt, il devient enfin très-noir. On le compareroit à nos groseilles noires, s'il n'étoit d'un goût beaucoup plus agréable. Les Guanches n'en sucent que le jus [qu'ils nomment Joya :] Ils en font une espèce de miel, qu'il appellent Chacerguen. Le Mozan se cueille fort meur : on le laisse sécher au soleil pendant sept ou huit jours ; ensuite le broyant avec des pierres, on le fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'il s'épaississe en syrop. C'est la médecine des Guanches pour le flux de ventre, & pour quantité de maux. Ils ont aussi l'usage de la saignée aux bras, aux temples & au front ; mais leur lancette n'est qu'un cizeau (1) fort aigu.

SCORR.
1600.
Leurs Fêtes.

Fruit qu'ils
nomment Mo-
zan, & son u-
sage.

Second Voyage au Pic de Ténérife.

QUOIQUE le Docteur Sprat n'ait pas fait connoître l'Auteur particulier de cette Relation, il assure que les Marchands du voyage étoient une compagnie d'honnêtes-gens, dont le témoignage ne souffre aucune exception. Après s'être pourvus d'un Guide, de Chevaux & de Domestiques, ils partirent d'Oratava, Port de mer au Nord de Ténérife. Leur marche ayant commencé à minuit, ils arrivèrent à huit heures du matin au pied de la Montagne (m), où ils s'arrêtèrent sous un grand Pin, pour s'y rafraîchir jusqu'à deux heures après-midi ; ensuite continuant leur chemin au travers de plusieurs montagnes sabloneuses & stériles, sans y trouver un seul arbre, ils eurent beaucoup à souffrir de la chaleur jusqu'au pied du Pic, où ils ne trouvèrent pour abri que de gros Rochers, qui sembloient y être tombés de quelque partie de la montagne.

A six heures du soir ils commencèrent à monter le (n) Pic ; mais après avoir marché l'espace d'un mille, ils trouvèrent le chemin si difficile pour les chevaux, qu'ils prirent le parti de les laisser derrière eux avec leurs Domestiques. Pendant ce premier mille, quelques-uns des Voyageurs ressentirent des faiblesses & des maux de cœur. D'autres furent tourmentés par des vomissemens

ANONYME.
1652.
Départ d'Oratava.

Les Voya-
geurs ressent-
ent des fai-
blesses & des
tranchées.

(1) *Angl.* qu'un caillou. R. d. E.

(m) *Angl.* au sommet de la première montagne qui est vers le Pic. R. d. E.

(n) On l'appelle proprement *Taitbe, Teyde & Terraira*. [C'est par excellence qu'on le

nomme simplement le Pic de Ténérife. Il ne faut pas manquer ici de faire attention que ce Voyage se fait d'un côté du Pic différent de l'autre.]

ANONYME.
1652.

vomissements & des tranchées; mais ce qui parut encore plus surprenant, le crin des chevaux se dressa. Les Malades ayant demandé du vin, qu'on portoit dans de petits barrils, ils le trouvèrent si froid qu'ils n'en purent boire sans l'avoir fait chauffer: cependant l'air étoit calme & modéré; mais vers le coucher du Soleil, le vent devint si violent & si froid, qu'étant forcés de s'arrêter sous les rocs, ils y allumèrent de grands feux pendant toute la nuit.

Ils recommencèrent à monter vers quatre heures du matin. Après avoir fait l'espace d'un mille, un des Voyageurs se trouva si mal qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. Là commencent les Rochers noirs. Le reste de la Compagnie continua sa marche jusqu'au pain de sucre, [c'est-à-dire à l'endroit où le Pic commence à prendre cette forme.] La plus grande difficulté qu'ils y eurent à combattre fut le sable blanc, contre lequel néanmoins ils s'étoient munis, en prenant avec eux des souliers, dont la semelle étoit plus large d'un doigt que le cuir supérieur: ils gagnèrent avec beaucoup de peine le dessus des Rochers noirs, qui est plat comme un pavé. Comme il ne leur restoit plus qu'un mille jusqu'au sommet, ils sentirent redoubler leur courage; & sans être tentés de se reposer, ils gagnèrent enfin le sommet. Leur crainte avoit été d'y trouver la fumée aussi épaisse qu'elle leur avoit paru d'en bas; mais ils n'y sentirent que des exhalaisons assez chaudes, dont l'odeur étoit celle du soufre, [& qui les incommodoient fort au visage.]

DANS la dernière partie de leur marche, ils ne s'étoient aperçus d'aucune altération dans l'air, & le vent n'avoit pas été fort impétueux; mais ils le trouvèrent si violent au sommet, qu'ayant voulu commencer par boire la santé du Roi, & faire une décharge de leurs fusils, à peine pouvoient-ils se soutenir. Ils avoient besoin de réparer leurs forces, que la fatigue avoit épuisées. Leur surprise augmenta beaucoup, lorsqu'ayant voulu goûter de l'eau-de-vie, ils la trouvèrent sans force; le vin au contraire leur parut plus vif & plus spiritueux qu'auparavant.

Le sommet du Pic, sur lequel ils étoient, sert comme de bord au fameux gouffre que les Espagnols appellent *Caldera*: Ils jugèrent que l'ouverture peut avoir une portée de mousquet de diamètre; & qu'elle s'étend vers le fond l'espace d'environ quatre-vingt verges. Sa Forme est celle d'un entonnoir; ses bords sont couverts de petites pierres tendres (o), mêlées de soufre & de sable, entre lesquelles il s'exhale de la fumée & des vapeurs chaudes, qui sont si dangereuses, que l'un des Voyageurs ayant tenté de remuer une pierre assez grosse, faillit d'être suffoqué. Les Pierres mêmes sont si chaudes qu'on ne peut y toucher sans précaution. Personne n'osa descendre plus de quatre ou cinq verges, parce que le terrain s'enfonçant sous les pieds, on fut arrêté par la crainte de ne pouvoir remonter facilement; mais on prétend que des Voyageurs plus hardis en ont couru les risques, & qu'étant parvenus jusqu'au fond, ils n'y ont rien trouvé de plus remarquable qu'une espèce de soufre clair, qui paroît comme du sel sur les pierres.

Du haut de cette célèbre montagne, les Marchands Anglois découvrirent la grande Canarie, qui en est à quatorze lieues; l'Isle de Palma qui en est éloignée de dix-huit, celle de Goméra qui n'en est qu'à sept lieues, & celle de

Souliers pour
marcher dans
le sable.

Sommet du
Pic, & ce
qu'on y trou-
ve.

Forme & qua-
lités de la
Chaudière.

Ce qu'on dé-
couvre du
sommet du
Pic.

(o) *Angl.* de petites pierres détachées. R. d. E.

de Ferro à plus de vingt; mais leur vûe s'étendoit à l'infini sur la surface de l'Océan, & l'on en doit juger par une simple remarque: c'est que la distance de Ténérife à Gomera, qui est de sept lieues, ne paroïssoit pas plus grande que la largeur de la Tamise.

ANONYME.
1652.

Aussi-tôt que le Soleil parut à l'Horison, l'ombre du Pic parut couvrir non-seulement l'Isle de Ténérife & celle de Gomera, mais toute la Mer, aussi loin que les yeux pouvoient s'étendre; & la pointe du Mont sembloit tourner distinctement (p), & se peindre en noir dans les airs. Lorsque le Soleil eût acquis un peu d'élévation, les nuées se formèrent si vite qu'elles firent perdre tout-d'un-coup aux Marchands la vûe de la mer, & celle même de l'Isle de Ténérife, à la réserve de quelques pointes des montagnes voisines qui sembloient percer au travers. Nos observateurs ne pûrent sçavoir si ces nuées s'élevaient quelquefois au-dessus du Pic même; mais quand on est au-dessous, on s'imagineroit qu'elles sont suspendues sur la pointe, ou plutôt qu'elles l'enveloppent; & cette apparence est constante pendant les vents de Nord-Ouest: c'est ce que les Habitans appellent le Cap. Ils le regardent comme le prognostic certain de quelque tempête.

Effets du Soleil dans ce lieu.

UN des mêmes Marchands, qui recommença le voyage deux ans après, arriva au sommet du Pic avant le jour. S'étant mis à couvert sous un roc, pour se garantir de la fraîcheur de l'air, il s'aperçut bientôt que ses habits étoient fort humides; il jeta les yeux autour de lui, & sa surprise fut extrême de voir quantité de gouttes d'eau couler au long des rocs. Il remarqua aussi que du sommet des autres montagnes, il s'écoule continuellement de petites veines d'eau, qui se rassemblent ou qui se dispersent suivant la facilité qu'elles trouvent à leur passage.

Humidité au sommet du Pic.

Après avoir passé quelque tems au sommet du Pic, les Anglois descendirent par une route sablonneuse jusqu'au bas de ce qu'on appelle le Pain de sucre; & comme elle est si roide qu'on la croiroit perpendiculaire, ils en furent bientôt dégagés. En jettant les yeux dans cet endroit, ils découvrirent une cave qui leur causa de l'admiration: sa forme est celle d'un four, dont l'ouverture seroit au sommet. Ils eurent la curiosité d'y descendre avec des cordes, dont ils firent tenir le bout par leurs Domestiques. La profondeur de cette cave est de dix verges, & sa largeur de quinze. En descendant, ils furent obligés de s'arrêter sur un tas de neige fort dure, pour éviter un trou rempli d'eau qui a l'apparence d'un puits, & qui est directement au-dessous de l'ouverture de la cave. Il a six brasses de profondeur, sans que les Anglois pussent juger si c'est une source d'eau vive; ou l'assemblage de la neige fondue, ou la distillation des Rochers. De tous les côtés de la grotte on voit des glaçons suspendus, qui descendent jusqu'au tas de neige, dont le fond est rempli; mais nos Voyageurs bientôt incommodés de l'excès du froid quittèrent ce lieu pour continuer de descendre. Ils arrivèrent à Oratava, vers cinq heures du soir, le visage si rouge & si cuisant, que pour se rafraîchir, ils furent obligés de se faire laver long-tems la tête avec des blancs d'œufs.

Cave ou Grotte singulière.

LA

(p) *Angl.* & vers le bord de l'horizon, ment. R. d. E.
la pointe du mont sembloit se relever distincte-

ANONYME.

1652.

Hauteur du
Pic, sa fertilité.

Espèce d'Euphorbium.

LA hauteur perpendiculaire du Pic est d'environ deux milles & demi. Les Marchands Anglois n'apperçurent point d'autre arbre dans leur route que des pins. Ils ne virent nulle trace d'herbe, de buissons [ni d'arbres, excepté de Pins,] mais au milieu du sable blanc, ils remarquèrent une plante qui a quelque ressemblance avec le Jonc (q). Près du lieu où ils avoient passé la nuit, ils découvrirent aussi plusieurs de ces Canes quarrées, dont on a parlé dans la Relation de Nicols: leur racine a presque un demi-pied de largeur, & les scions sont hauts de sept à huit pieds. Ils portent au sommet un petit fruit rouge, qui rend, en le pressant, une sorte de lait si venimeux, que si l'on en distille sur la peau d'un cheval ou de quelqu'autre bête, il fait tomber aussi-tôt le poil. Il s'en trouva de secs, dont les Anglois se servirent pour allumer du feu. Mais cette plante n'est pas propre au Pic de Ténérife. Elle croît dans toutes les parties de l'Isle, & quelques Naturalistes la prennent pour une espèce d'Euphorbium.

Troisième Voyage au Pic de Ténérife, par M. Edens.

EDENS.

1715.

Départ d'Oratava.

Détail de la route.

LE MARDI 13 d'Août 1715, à dix heures & demie du soir, l'Auteur accompagné de quatre Anglois & d'un Hollandois, avec des Domestiques & des chevaux pour le transport de leurs provisions, partit du Port d'Oratava: leur Guide étoit le même qui en avoit servi depuis plusieurs années à tous les Etrangers qui avoient fait ce voyage.

Ils arrivèrent avant minuit à la Ville d'Oratava (r), qui est à deux milles du Port; & suivant les instructions du Guide, ils y prirent des bâtons d'une forme commode, pour faciliter leur marche.

Le jour suivant, à une heure du matin, ils s'avancèrent jusqu'au pied d'une montagne fort roide, à un mille & demi de la Ville; & commençant à voir autour d'eux à la faveur de la Lune, qui étoit fort claire, ils découvrirent le Pic, environné d'une nuée blanche qui le couvroit comme un chapeau. De là, suivant le pied de la montagne, ils gagnèrent une plaine que les Espagnols ont nommée *Dornajito en el monte verde*, c'est-à-dire, petit trou dans la montagne verte: ce nom lui vient, comme l'Auteur le suppose, d'un trou très-profond qu'on trouve un peu plus loin sur la droite, dans lequel tombe une eau pure & fraîche qui descend des montagnes. Après avoir marché par des chemins tantôt rudes & tantôt fort aisés, ils arrivèrent à trois heures près d'une petite croix de bois, que les Espagnols appellent *la Cruz de la Solera*, [& qui est faite d'une pièce de Solera, c'est-à-dire d'une longue perche, qui a un trou à chacun de ses bouts. Les Espagnols s'en servent pour trainer du bois qu'ils attachent à une extrémité, tandis que des bœufs sont attelés à l'autre. On dit que cette croix a été mise dans cet endroit, parce que quelqu'un y a été tué.] De là nos Voyageurs apperçurent le Pic devant eux; mais quoique depuis la Ville ils eussent monté presque continuellement par divers détours, il ne leur parut pas moins élevé, & les nuées blanches en couvroient encore la pointe.

UN

(q) *Angl.* ils remarquèrent une sorte de Genets fort touffus. R. d. E.

(r) La Ville & le Port sont sur la Côte du Nord.

UN demi-mille plus loin, ils se trouvèrent sur le dos d'une montagne fort rude & fort escarpée, qui se nomme *Caravalla*; nom qui lui vient d'un grand Pin que leur Guide les pria d'observer: Cet arbre jette en effet une grande branche, qui par la manière dont elle s'avance au-delà des autres, a l'air d'un mât, tandis que les autres forment une touffe qui ressemble à la partie d'avant d'une Caravelle (s), on trouve d'ailleurs, des deux côtés, un grand nombre d'autres Pins. Entre ces arbres, ils virent plusieurs ruisseaux de soufre enflammé, qui descendoient de la montagne en serpentant (t), & de petits tourbillons de fumée qui s'élevoient des lieux où le soufre avoit commencé à s'enflamer. Ils eurent le même spectacle la nuit suivante, lorsqu'ils se retirèrent sous les rocs pour s'y reposer; mais ils ne purent découvrir d'où venoit l'inflammation, ni ce que devenoient ensuite ces ruisseaux ardents (v).

EDENS.
1715.
Quantité de
pins sur les
montagnes.

Ruisseaux de
soufre enfla-
mé.

VERS cinq heures du soir ils arrivèrent au sommet de la Montagne, où ils trouvèrent un fort gros arbre, que les Espagnols appellent *el Pino de la Merienda*, c'est-à-dire, l'arbre de la Colation. Le feu que différens Voyageurs ont fait au pied, en a découvert le tronc & fait couler beaucoup de térébentine. Nos Anglois en allumèrent un grand, à peu de distance, & s'arrêtèrent pour se rafraîchir. Ils apperçurent quantité de lapins, qui ont peuplé ces lieux déserts & sablonneux. Depuis cet endroit jusqu'à assez près du Pain de sucre, on est fort incommodé par l'abondance du sable.

Lapins qui
habitent ces
lieux.

ILS se remirent en marche vers six heures; & trois quarts d'heure après ils arrivèrent à *Portillo*, c'est-à-dire, à l'ouverture de plusieurs grands rocs, d'où ils recommencèrent à découvrir le Pic, qui ne leur paroissoit plus qu'à deux lieues & demie d'eux. Leur Guide les assura qu'ils étoient à la même distance du Port. Mais le Pic ne cessoit pas de leur paroître enveloppé de nuées blanches. A sept heures & demie, ils arrivèrent à *las Faldas*, c'est-à-dire, aux avenues du Pic; d'où, jusqu'à la *Stancha*, qui n'est qu'à un quart de mille du pain de sucre, ils eurent à marcher sur de petites pierres si mobiles, que les chevaux y enfonçoient jusqu'au-dessus du pied. La couche en devoit être fort épaisse, puisque l'Auteur y fit un grand trou sans en pouvoir trouver le fond.

Pierres fort
mobiles.

A mesure qu'on s'approche du Pain de sucre, on voit quantité de grands rocs dispersés, qui, suivant le récit du Guide, ont été précipités du sommet par d'anciens Volcans. Il s'en trouve aussi des tas, qui ont plus de soixante toises (x) de longueur; & l'Auteur observe que plus ils sont loin du pied du Pic, plus ils ressemblent à la pierre commune des rocs. Mais ceux qui sont moins éloignés paroissent plus noirs & plus solides. Il y en a même qui ont la couleur du cailloux, avec une sorte de brillant, qui fait juger qu'ils n'ont point été altérés par le feu: au lieu que la plupart des autres tirent beaucoup sur le charbon de forge; ce qui ne laisse pas douter que de quelque lieu qu'ils viennent,

Effets des Vol-
cans.

(s) L'Auteur remarque qu'une Caravelle est un Bâtiment de structure antique, & qui étoit fort en usage autrefois en Espagne. Elle est mal façonnée de tous côtés; sa proue est aigüe; ses mâts panchent en avant; ses voiles sont triangulaires; & reçoivent mieux le vent que les autres, mais elles ne sont pas si commodes à manier.

(t) *Angl.* Ils virent à une hauteur peu considérable dans l'Air, du soufre enflammé comme une fusée, qui retomba en forme de rayons de feu. R. d. E.

(v) *Angl.* mais ils ne purent remarquer si ces Feux produisoient quelque bruit. R. d. E.

(x) *Angl.* soixante verges. R. d. E.

EDENS.
1715.

La Stancha,
où les Voya-
geurs passent
la nuit.

Les Voya-
geurs ne peu-
vent dormir.

Ils sont sur-
pris de trou-
ver beaucoup
de mouches.

ment, ils n'ayent souffert les impressions d'une ardente chaleur. [Il y en a quel-
ques-uns qui sont poussés hors de la Caldera, ou du Goufre, qui est au haut
du Pic, & d'autres sortent d'une Cave ou Citerne qu'on voit en y allant, &
(y) que quelques Voyageurs ont cru n'avoir point de fond.]

A neuf heures, les Voyageurs arrivèrent à la Stancha, un quart de mille
au-dessus du pied du Pic, au côté de l'Est. Ils y trouvèrent trois ou quatre
grands rocs, durs & noirs, qui s'avancent assez pour mettre plusieurs person-
nes à couvert. Ils placèrent leurs chevaux dans ce lieu, & cherchant pour eux-
mêmes une retraite commode, ils commencèrent par se livrer tranquillement
au sommeil. Ensuite leurs gens préparèrent diverses sortes de viandes qu'ils
avoient apportées. Comme leur dessein étoit de se reposer pendant tout le
jour, Edens profita du tems pour observer mille objets qui le frappoient d'ad-
miration. A l'Est du Pic, on voit à quatre ou cinq milles de distance plusieurs
montagnes, qui s'appellent *Malpesses*; & plus loin au Sud, celle qui porte le
nom de *Montagne de Rejada*. Tous ces monts étoient autrefois des Volcans,
comme l'Auteur ne croit pas qu'on en puisse douter, à la vûe des rocs noirs &
des pierres brûlées qui s'y trouvent, & qui ressemblent à tout ce qu'on ren-
contre aux environs du Pic. Si l'on s'en rapporte aux réflexions d'Edens, rien
n'est comparable à cet amas confus de débris entassés les uns sur les autres,
qui peuvent passer pour une des plus grandes merveilles de l'Univers. Après
avoir dîné avec beaucoup d'appétit, les Voyageurs voulurent recommencer
à dormir; mais étant reposés de la fatigue qui les avoit forcés d'abord au
sommeil, ils ne purent fermer les yeux dans un endroit si peu commode; &
leur unique ressource fut de jouer aux cartes pendant le reste de l'après-midi;
[tandis que Edens s'amusoit plus agréablement à contempler les différens ob-
jets qui s'offroient à sa vûe.] Vers six heures du soir, ils découvrirent la gran-
de Canarie, qu'ils avoient à l'Est quart au Nord.

La faim redevint si pressante, qu'on fit un second repas avant neuf heures.
Chacun se promit ensuite de pouvoir dormir sous le rocher. On se fit des lis
avec les habits, & l'on choisit des pierres pour oreillers. Mais il fut impossi-
ble de goûter un moment de repos. Le froid tourmentoit ceux qui s'étoient
éloignés du feu. La fumée n'étoit pas moins incommode à ceux qui s'en ap-
prochoient. D'autres étoient persécutés par les mouches, avec un extrême
étonnement d'en trouver un si grand nombre dans un lieu où l'air est si rude &
si perçant pendant la nuit. L'Auteur s'imagine qu'elles y sont attirées par les
chèvres, qui grimpent quelquefois sur ces rocs; d'autant plus que dans une ca-
verne fort proche du sommet de la montagne, il trouva une chèvre morte.
Elle n'avoit pu monter si haut sans beaucoup de peine; & s'étant sans doute é-
chauffée dans sa marche, le froid l'avoit saisie jusqu'à lui causer la mort. A
moins qu'on ne veuille supposer qu'elle étoit morte de [faim, ou peut-être] de
quelque vapeur sulphureuse qui l'avoit étouffée; ce qui paroît le plus pro-
bable, parce que l'Auteur ajoûte qu'elle s'étoit séchée jusqu'à tomber presqu'en
poudre. Enfin le Guide ayant averti qu'il étoit tems de partir, on se remit
en marche à une heure après minuit. Comme le chemin ne permettoit
plus

(y) C'est la Cave qui est située au pied du Journal précédent.
Pain de sucre, & dont il est parlé dans le

plus de mener les chevaux, on laissa dans le même lieu quelques hommes pour les garder.

ENTRE la Stancha & le sommet du Pic, on rencontre deux montagnes fort hautes, chacune d'un demi mille de marche. La première est parsemée de petits cailloux, sur lesquels il est aisé de glisser. L'autre n'est qu'un amas monstrueux de grosses pierres, qui ne tiennent à la terre que par leur poids, & qui sont mêlées avec beaucoup de confusion. Après s'être reposés plusieurs fois, les Voyageurs arrivèrent au sommet de la première montagne, où ils prirent quelques rafraîchissemens. Ensuite ils commencèrent à monter la seconde, qui est plus haute que la première, mais plus sûre pour la marche, parce que la grosseur des pierres les rend plus fermes. Ils n'en essuyèrent pas moins de fatigue pendant une grosse demi-heure, après laquelle ils découvrirent le Pain de sucre, qui leur avoit été caché par l'interposition des deux montagnes.

Au sommet de la seconde, ils trouvèrent le chemin assez uni, dans l'espace d'un quart de mille, jusqu'au pied du Pain de sucre, où regardant leurs montres, ils furent surpris qu'il fût déjà trois heures. La nuit étoit fort claire, & la Lune se faisoit voir avec beaucoup d'éclat. Mais ils voyoient sur la mer des tas de nuées, qui paroissoient au-dessous d'eux comme une Vallée extrêmement profonde. Ils avoient le vent assez frais au Sud-Est quart au Sud où il demeura presque continuellement pendant tout le voyage. Pendant une demi-heure qu'ils furent assis au pied du Pain de sucre, ils virent fortir en plusieurs endroits une vapeur semblable à la fumée, qui s'élevant en petits nuages disparoissoit bientôt & faisoit place à d'autres petits tourbillons qui suivoient les premiers. A trois heures & demie, ils se remirent à monter dans la plus pénible partie du voyage. Edens & quelqu'autres ne ménageant pas leur marche, parvinrent au sommet dans l'espace d'un quart d'heure; tandis que le Guide & le reste de la Compagnie n'y arrivèrent qu'à quatre heures.

Le sommet du Pic est un Ovale, dont le plus long diamètre s'étend du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Autant qu'Edens en put juger, il n'a pas moins de cent quarante toises (2) de longueur, sur environ cent dix de largeur. Il renferme dans ce circuit un grand goufre, qu'on a nommé *Caldera*, c'est-à-dire la Chaudière, dont la partie la plus profonde est au Sud. Il est assez escarpé sur tous ses bords; & dans quelques endroits il ne l'est pas moins que la descente du Pain de sucre. Toute la Compagnie descendit jusqu'au fond, où elle trouva vers quarante toises (a) de profondeur, des pierres si grosses que plusieurs surpassoient la hauteur d'un homme. La terre, dans l'intérieur de la Chaudière, peut se paîtrir comme une sorte de pâte; & si on l'allonge dans la forme d'une chandelle, on est surpris de la voir brûler comme du soufre. Au dedans & au dehors on trouve quantité d'endroits brûlans, & lorsqu'on y levé une pierre on y voit du soufre attaché. Au-dessus des trous d'où l'on voit sortir de la fumée, la chaleur est si ardente qu'il est impossible d'y tenir long-tems la main. La cave, où Edens trouva une chèvre morte, est au Nord-Est quart à l'Est, dans l'enceinte du sommet. Le Guide l'assura qu'il s'y distilloit souvent du véritable esprit de soufre; mais ce Phénomène ne parut point dans le peu de tems que les Anglois y passèrent.

EDENS.

1715.

Deux montagnes entre la Stancha & le Pic.

Ce qu'on découvre du pied du Pain de sucre.

Forme & étendue du sommet du Pic.

Goufre nommé *Caldera*.

Diverses observations sur le Pic.

EDENS

(2) *Angl.* cent-quarante Verges. R. d. E. (a) *Angl.* quarante Verges. R. d. E.

EDENS.
1715.

EDENS observe que c'est une erreur de s'imaginer, avec les Auteurs de quelques Relations, que la respiration soit difficile au sommet du Pic : il rend témoignage qu'il n'y respira pas moins facilement qu'au pied. Il n'y mangea pas non plus avec moins d'appétit. Avant le lever du Soleil, il trouva l'air aussi froid qu'il l'eut jamais ressenti en Angleterre dans les plus rudes Hivers. A peine put-il demeurer sans ses gants. Il tomba une rosée si abondante que tout le monde eut ses habits mouillés. Cependant le Ciel ne cessa point d'être fort serein. Un peu après que le Soleil fut levé, ils virent sur la mer l'ombre du Pic, qui s'étendoit jusqu'à l'Isle de Gomera ; & celle du sommet leur paroissoit imprimée dans le Ciel comme un autre Pain de sucre. Mais les nuées étant assez épaisses autour d'eux, ils ne découvrirent pas d'autres Isles que la grande Canarie & Gomera.

Cave ou Citerne qu'Edens trouve à son retour.

A six heures du matin, ils pensèrent à partir pour retourner sur leurs traces. A sept heures, ils arrivèrent près d'une citerne d'eau, qu'ils n'avoient pas remarquée en montant, & qui passe pour être sans fond. Leur Guide les assûra que c'étoit une erreur, & que sept ou huit ans auparavant, il l'avoit vûe à sec pendant les agitations d'un furieux Volcan. Edens jugea que cette citerne peut avoir trente-cinq brasses de long sur douze de large, & que sa profondeur ordinaire est d'environ quatorze brasses. Elle a sur ses bords une matière blanche, que les Anglois, sur la foi de leur Guide, prirent pour du salpêtre. Il s'y trouvoit aussi dans plusieurs endroits de la glace & de la neige, l'une & l'autre fort dure, quoique couverte d'eau. Edens fit prendre de cette eau dans une bouteille, & ne fit pas difficulté d'en boire avec un peu de sucre. Mais il n'en avoit jamais bû de si froide. [A l'entrée de la Caverne, la glace étoit rompue, & faisoit voir les pierres qui étoient au fond.] Du côté droit, il y avoit un grand amas de glaçons qui s'élevoit en pointe, & d'où les Anglois s'imaginèrent que l'eau couloit dans la citerne.

Caverne sépulchrale.

TROIS ou quatre milles plus bas, ils découvrirent une autre cave, qui étoit remplie de squelettes & d'os humains. Ils en virent quelques-uns d'une grandeur si extraordinaire qu'ils les prirent pour des os de Géans. Mais ils ne purent apprendre d'où venoient tant de cadavres, ni quelle étoit l'étendue de la caverne (b).

LE 15 d'Août, ils rentrèrent à six heures du soir dans le Port d'Oratava, d'où ils étoient partis.

Conjecture sur l'origine du Pic, avec la Description de la Cave des Morts, & des Momies de l'Isle Ténérife.

ANONYME.
1652.
A qui l'on doit ces observations.

L'AUTEUR de la seconde Relation du Pic, y joint un détail curieux sur l'Isle de Ténérife, & sur les Habitans. Elle n'est pas son ouvrage ; mais il la tenoit d'un homme fort judicieux, qui avoit vécu vingt ans dans cette Isle, avec le double titre de Médecin & de Marchand. Après en avoir extrait diverses remarques pour éclaircir la Relation de Nicols, on a réservé ce qui concerne l'Histoire naturelle de l'Isle, & les Momies qu'on y a trouvées,

(b) C'est apparemment une de ces Caves ou Grottes qu'on a déjà vûes dans l'article précédent, [& où les Guanches mettoient leurs morts.]

vées, pour former ici un article qui ne mérite pas moins de curiosité que le Pic même.

L'OPINION du Médecin, ou du Marchand, est que tout le terroir de Ténérife étant imprégné de soufre, a pris feu dans (c) les anciens tems; & que l'Isle entière, ou la plus grande partie, a sauté tout-à-la-fois. Alors sont sortis des entrailles de la terre quantité de montagnes & de vastes rocs, qui paroissent aujourd'hui dans tous les cantons de l'Isle; mais particulièrement dans la partie du Sud-Ouest: & suivant les mêmes idées, la plus grande partie du soufre s'étant trouvée au centre de l'Isle a soulevé le Pic à cette hauteur prodigieuse qui fait (d) l'admiration des Voyageurs. L'Auteur est persuadé que ceux qui observeront attentivement, sur les lieux, la situation & la forme de tous ces rochers calcinés, entreront tout-d'un-coup dans son opinion; car ces grandes masses sont couchées autour du Pic, à trois ou quatre milles de distance, l'une sur l'autre, & dans un ordre à faire juger que la terre s'étant enflée par la force du soufre, a crevé tout-d'un-coup, pour vomir des montagnes & des torrens de rochers, qui ont roulé pêle-mêle les uns par dessus les autres, sur-tout vers le Sud-Ouest; car dans cette partie de l'Isle, depuis le sommet du Pic jusqu'à la Côte, on voit non-seulement de vastes amas de ces rocs brûlés, mais jusqu'aux traces d'une infinité de fleuves de soufre, dont les ravages ont tellement ruiné le terroir, que la stérilité paroît son partage éternel. Du côté du Nord on ne voit presque aucun rocher.

ANONYME.

I 652.

Explication
physique des
apparences du
Pic & des en-
viron.

L'AUTEUR conçoit que dans le tems de la grande éruption, il sortit du fourneau plusieurs mines de métaux différens. On en remarque encore des traces sur un grand nombre de rocs, qui ont la couleur, les uns de l'or, les autres de l'argent ou du cuivre; particulièrement dans les *Azulcios*, qui sont de hautes montagnes de cette partie Sud-Ouest, où peu de personnes ont pénétré. Mais l'Auteur, qui se vante d'avoir eu le tems & la curiosité de les visiter, rend témoignage qu'il y a vu, dans plusieurs endroits, de la terre blanchâtre (e), mêlée de pierres bleues, qui sont couvertes d'une rouille jaune, semblable à celle du cuivre ou du vitriol. Il y a remarqué aussi de petites sources d'eau vitriolique, qui ne peuvent être éloignées de quelques mines de cuivre. Un Fondeur de cloches, au Port d'Oratava, assûroit qu'ayant apporté sur deux chevaux leur charge de cette terre, il en avoit tiré assez d'or pour en faire deux grosses bagues. Un Portugais qui avoit voyagé dans les Indes Occidentales, répétoit souvent qu'il ne doutoit pas que l'Isle de Ténérife n'eût d'aussi bonnes Mines que celles du Mexique & du Pérou. Enfin, un ami de l'Auteur avoit tiré de quoi faire deux cuillères d'argent, de quelques charges de terre qu'il avoit apportées du même côté des montagnes. On y trouve encore des eaux nitreuses, & des pierres couvertes d'une rouille couleur de safran, qui a le goût du fer.

Mines & Mi-
néraux.

Faits qui ser-
vent de preu-
ves.

Le même Ecrivain nous apprend que l'Isle est remplie de sources d'eau fraîche, qui ont le goût du lait (f); & qu'à Laguna, où l'eau est rare, on l'épure

(c) Voyez l'Histoire de la Société Royale par le Docteur Sprat, pag. 204.

(d) On prétend que le Pic de St. Philippe ou de Fuégo, une des Isles du Cap-Verd, s'est formé de même. Voyez le Voyage de Roberts

dans ces Isles, pag. 416.

(e) *Angl.* de la terre blanchâtre. R. d. E.

(f) L'eau qui a ce goût n'est pas estimée des Mariniers; ils la croient mêlée d'eau de Mer.

ANONYME.
1652.

Caves des
morts. A quel
titre l'Auteur
les visite.

Ce qu'il y
trouve.

Découverte
d'une cave &
d'un corps.

Art d'embaumer
pratiqué
par les Guan-
ches.

pure en la filtrant au travers de certaines pierres. Il confirme d'ailleurs la plupart des observations de Nicols.

A l'égard des enterrements, il raconte que sa qualité de Médecin lui ayant fait rendre des services considérables aux Insulaires, il obtint d'eux la liberté de visiter leurs Cavernes sépulchrales ; spectacle qu'ils n'accordent à personne, & qu'on ne peut se procurer malgré eux, sans exposer sa vie au dernier danger. ils ont une extrême vénération pour les corps de leurs Ancêtres ; & la curiosité des Etrangers passe chez eux pour une profanation. Dans leur petit nombre & leur pauvreté, ils sont si fiers & si jaloux de leurs usages, que le plus vil de leur nation dédaigneroit de prendre une Espagnole en mariage. L'Auteur se trouvant donc à *Guimar*, Ville peuplée presque uniquement par les descendants des anciens Guanches, eut le crédit de se faire conduire à leurs Caves. Ce sont des lieux anciennement creusés dans les rochers, ou formés par la nature, qui ont plus ou moins de grandeur suivant la disposition du terrain. Les corps y sont coulés dans des peaux de chèvres, avec des courroies de la même matière, & les coutures si égales & si unies qu'on n'en peut trop admirer l'art. Chaque enveloppe est exactement proportionnée à la grandeur du corps. Mais ce qui cause beaucoup d'admiration, c'est que tous les corps y sont presque entiers ; [mais ils ont perdu leur couleur & sont un peu ridés.] On trouve également dans ceux des deux sexes les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les lèvres, & la barbe ; & jusqu'aux parties naturelles. L'Auteur en compta trois ou quatre dans différentes caves, les uns debout, d'autres couchés sur des lits de bois, que les Guanches ont l'art de rendre si dur, qu'il n'y a pas de fer qui puisse le percer.

Un jour que l'Auteur étoit à prendre des lapins au Furet, chasse fort exercée dans l'Isle de Ténérife ; ce petit animal, qui avoit un grelot au cou le perdit dans un terrier, & disparut lui-même sans qu'on pût reconnoître ses traces. Un des Chasseurs, à qui il appartenoit, s'étant mis à le chercher au milieu des rocs & des brossailles, découvrit l'entrée d'une cave des Guanches. Il y entra ; mais sa frayeur se fit connoître aussi-tôt par ses cris. Il y avoit aperçu un cadavre d'une grandeur extraordinaire, dont la tête reposoit sur une pierre, les pieds sur une autre ; & le corps sur un lit de bois. Le Chasseur devenu plus hardi en se rappelant les idées qu'il avoit sur la sépulture des Guanches, coupa une grande pièce de la peau que le Mort avoit sur l'estomac. L'Ecrivain de cette Relation rend témoignage qu'elle étoit plus douce & plus souple que celle de nos meilleurs gants, & si éloignée de toute sorte de corruption, que le même Chasseur l'employa pendant plusieurs années à d'autres usages. Ces cadavres sont aussi légers que la paille. L'Auteur, qui en avoit vu quelques-uns de brisés, proteste qu'on y distingue les nerfs, les tendons, & même les veines & les artères, qui paroissent comme autant de petites cordes.

Si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres, une Tribu particulière qui avoit l'art d'embaumer les corps, & qui le conservoit comme un mystère sacré qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même Tribu composoit le Sacerdoce, & les Prêtres ne se mêloient point avec les autres Tribus par des mariages. Mais après la conquête de l'Isle, la plupart furent détruits par les Espagnols, & leur

Leur secret périt avec eux, La tradition n'a conservé qu'un petit nombre d'ingrédients qui entroient dans cette opération. C'étoit du beurre mélé de graisse d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chèvre. Ils faisoient bouillir cet onguent avec certaines herbes, telles qu'une espèce de lavande qui croît en abondance entre les rocs, & une autre herbe nommée *Lava*, d'une substance gommeuse & glutineuse, qui se trouve sur le sommet des montagnes; une autre plante, qui étoit une sorte de *Cyclamen* ou de Truffe, la sauge sauvage, qui croît par-tout dans les montagnes; enfin plusieurs autres simples qui faisoient dans ce mélange un des meilleurs baumes du monde. Après cette préparation, on commençoit par vider le corps de ses intestins, & le laver avec une lessive faite d'écorce de Pins, séchée au Soleil pendant l'Été, ou dans une étuve en Hyver. Cette purification étoit répétée plusieurs fois. Ensuite on faisoit l'onction au dedans & au dehors, avec un grand soin de la laisser sécher à chaque reprise. On la continuoît jusqu'à ce que le baume eût entièrement pénétré les cadavres, & que la chair se retirant, on vît paroître tous les muscles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération lorsque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couloit dans des peaux de chèvres, comme on l'a déjà fait observer. Il est remarquable que pour éviter la dépense, lorsqu'il étoit question des pauvres, on leur ôtoit le crâne. Ils étoient cousus aussi dans des peaux, mais auxquelles on laissoit le poil. Au lieu que celles des riches étoient si fines, & passées si (g) proprement; qu'elles se conservent fort douces & fort souples jusqu'aujourd'hui.

Les Guanches racontent qu'ils ont plus de vingt caves de leurs Rois & de leurs grands hommes, inconnues même parmi eux, excepté à quelques vieillards qui sont les dépositaires d'un si respectable secret, & qui ne doivent jamais le révéler. Enfin l'Auteur observe que la grande Canarie a ses caves comme Ténérife, & que les Morts y étoient ensevelis dans des sacs; mais que loin de se conserver si bien, les corps y sont entièrement consumés.

Caves des Rois toujours inconnues.

Les Guanches ont dans ces lieux funébres des vases d'une terre si dure qu'on ne peut venir à bout de les casser. Les Espagnols en ont trouvé dans plusieurs caves, & [les pauvres gens] s'en servent au feu pour les usages de la cuisine.

Il ne reste pour la perfection d'un article si curieux, qu'à joindre ici quelques remarques du Chevalier Scory. Il nous apprend que les (h) anciens Guanches avoient un Officier public pour chaque sexe, avec le titre d'Embaumeur, dont le principal office étoit de composer une certaine préparation de poudres différentes [faites de genêt, d'une sorte de pierres, d'écorce de pins,] & de plusieurs herbes mêlées ensemble, & liées avec du beurre de chèvre, qu'après avoir lavé soigneusement les corps morts, ils les frottoient pendant quinze jours avec ce baume, en les exposant au Soleil & les tournant sans cesse jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement secs & roides: (le tems de cet-

Supplément de Scory.

(g) Histoire de la Société Royale par Sprat, pag. 209. & suiv. On ne trouve rien qui puisse faire juger d'où cet art venoit aux Guanches. [Ceux qui les font venir d'Afrique pour-

roient rapporter leur secret à la même origine, & le faire remonter même jusqu'à l'Égypte.]

(h) Pilgrimage de Purchass, pag. 783.

ANONYME.
1652.

te cérémonie régloit pour les Parens la durée du deuil) qu'ensuite on enveloppoit les corps dans des peaux de chèvres, cousues ensemble avec une adresse & une propreté merveilleuse; qu'on les portoit dans des caves profondes, dont l'accès n'étoit permis qu'aux Ministres des funérailles, & qu'on les y plaçoit couchés ou debout. Le Chevalier Scory étant à Ténérife avoit vu plusieurs de ces corps, qui étoient ensevelis depuis plus de mille ans. [Cependant il n'ajoute point à quelles marques on pouvoit leur reconnoître tant d'antiquité.] Purchas rend témoignage lui-même qu'il avoit vu deux de ces Mômes à Londres (i).

(i) Pilgrim. de Purchas pag. 783.

J. V I.

Description de l'Isle de Madère.

NICOLAS.
1560.
Sa découverte, son nom & sa situation.

L ISLE de Madère est située à 32 degrés de latitude du Nord, [au Sud-Ouest du Détroit de Gibraltar,] & à soixante-dix lieues de l'Isle Ténérife au Nord-Est (a). Elle fut découverte par un Anglois, nommé *Macham*; mais conquise ensuite & possédée par les Portugais. Son nom lui vient de la multitude d'arbres sauvages de toutes les espèces, [comme Cèdres, Cypress, Pins, &c.] dont elle étoit remplie. Cependant on fut persuadé assez long-tems qu'entre l'Isle de Palma & celle-ci, il y avoit une Isle, non encore découverte, & nommée depuis Saint Brandon, qui étoit la véritable Madère, [où *Macham* avoit abordé.]

Ses Villes, sa grandeur & ses productions.

MADÈRE produit un revenu considérable au Roi de Portugal. Sa Capitale, qui se nomme *Funchal*, est fortifiée par un Château. Le Port est commode & bien défendu. On admire dans la Ville, l'Eglise Cathédrale, où l'on n'a rien épargné pour la beauté de l'édifice, & pour l'établissement du Clergé, [qui est sous la dépendance d'un Evêque.] Le Gouvernement est formé sur celui de Portugal, où l'appel des causes se porte en dernière instance.

[Le circuit de l'Isle est d'environ trente lieues. Sa terre est haute. Les beaux arbres qu'elle produit en abondance, croissent sur des montagnes, au travers desquelles on a trouvé l'art de conduire l'eau par diverses machines.] Elle a une seconde Ville nommée *Machico*, dont la Rade est aussi fort avantageuse aux Vaisseaux; [Elle doit son nom à *Macham*, qui en a fait la découverte.] On compte dans l'Isle de Madère six (b) Ingenios, où l'on fait d'excellent sucre. Elle produit une abondance extrême de toutes sortes de fruits; poires, pommes, prunes, dates, pêches, melons, patates, oranges, limons, grenades, citrons, figues; & des légumes de toute espèce. L'arbre qui donne le sang de dragon y croît aussi. Mais rien ne lui fait tant d'honneur que ses excellens vins, qui se transportent dans tous les autres Pays du Monde.

Isle de Puerto-Santo.

Du côté du Nord, à douze lieues (c) de distance, on trouve une autre Isle, nommée *Port-Saint*, ou *Puerto-Santo*, dont les Habitans vivent de leur propre

(a) On plutôt suivant notre Carte dressée d'après des observations astronomiques, au Nord-Ouest ou au Nord quart à l'Ouest.]

(b) Angl. seize. R. d. E.

(c) L'Auteur s'est trompé en ne mettant que trois lieues

CARTE DES ISLES DE MADERE ET PORTO SANTO,

Dressée sur les Journaux des plus habiles Navigateurs.

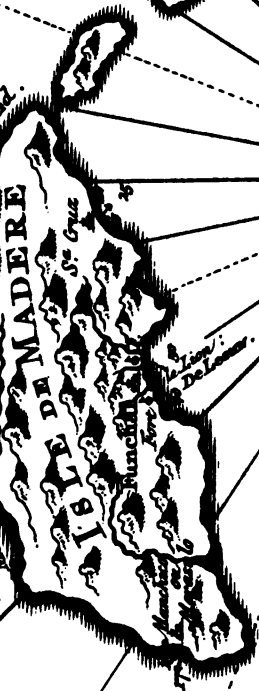
Echelle

Lieux Communes de France de 25 au Degré.
Scheel van 25 Graaden - Fransche Nijlen, uitmuntende om o. Groot.



ISLE de PORTO SANTO

point du Mouillage dans cette Partie.
par son large Lyde, son Ancre, son



Les Isles Desertes:
De Woeste Eilanden.

J. N. de la Haye.

KAART van de EILANDEN van MADERA en PORTO SANTO,
Geschildt volgens de Dagregisters der bequaamste ZEELIJDEN.

propre économie. L'Isle de Madère produisant (d) peu de bled, ils se font livrés à l'Agriculture, qui les rend indépendans du secours de leurs voisins. A six lieues de Madère, du côté de l'Est, on trouve encore quelques Isles, nommées (e) les Déserts, qui dans une fort petite étendue ne produisent que de l'orchel & des chèvres.

Nicolas
1560.
Les déserts:

ENTRE Ténérife & Madère, la nature a placé, presque à la même distance de ces deux Isles, celle qu'on nomme les (f) Sauvages, ou les *Selvages*. Elle n'a pas plus d'une lieue de tour, & l'on n'y a jamais vu d'arbre ni de fruit. Cependant les chèvres y trouvent de quoi se nourrir entre les rochers & les pierres.

Les Sauvages.

SUPPLEMENT. Dapper & quelques autres Géographes, comptent Madère entre les Canaries. Mais quoique Nicols joigne sa Description à celle de ces Isles, il est fort éloigné de la comprendre sous le même nom, puisqu'il réduit nettement le nombre des Canaries à sept.

IL est remarquable que plusieurs Ecrivains mettent sous le nom de Madère (g) l'Isle de Puerto-Santo; & qu'en Angleterre comme en Espagne, on dise même assez communément, les *Madères*; [comme on n'en compte plus à présent qu'une, il faut que ce soit un ancien usage qui ait donné lieu à cette expression.] Nous n'avons aucune Relation particulière de ces deux Isles. La plupart des Voyageurs ne faisant que toucher à quelqu'un de leurs Ports, & souvent sans y descendre, nous ont laissé peu de lumières sur l'intérieur du Pays. Cependant on trouve, dans trois Auteurs, diverses Remarques qui méritent de n'être pas négligées. Le premier est (b) *Aluise de Cada Mosto*, qui étoit à Madère en 1455. Son voyage aux Isles du Cap-Verd est inséré dans la (i) Collection Italienne de Ramusio, & trouvera place dans celle-ci. Jean Ovington, Chapelain (k) du Roi Guillaume, nous a donné dans son voyage de Surate en 1689 un Chapitre entier sur les propriétés de Madère. Enfin Jean Atkins, Chirurgien de Vaisseau, qui a publié son voyage de Guinée, du Brésil,

Remarques
de divers E-
crivains.

Deux Isles
sous le nom
des Madères.

Trois Au-
teurs qui ont
parlé de Ma-
dère.

(d) Elle en tire ordinairement sa provision de France & de l'Isle de Ténérife. Cependant il y a des années où elle peut se passer de ce secours. On assure qu'en 1455, elle produisit trente mille *florins* Vénitiens, qui font dix-huit cens soixante-quinze quartiers d'Angleterre.

(e) Le Chevalier Jean Narborough dit que les *Déserts* sont des Isles nues & stériles, remplies de rocs d'une bonne hauteur, qui ne sont éloignées que d'un mille de la pointe Sud-Est de Madère; qu'il y a de l'eau suffisamment dans l'intervalle, sans aucun danger pour les Vaisseaux. Voyez son Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3. Ces Isles sont appelées aussi les *Sertors* ou les *Serters*, par corruption apparemment du nom *Déserts*. [On en compte trois.]

(f) Elle est au Nord de la Pointe Nord-Est de Ténérife, dont elle est éloignée de trente lieues & soixante de Madère.

(g) Le Chevalier Richard Hawkins dit ex-

pressément que les Isles Madères sont au nombre de deux, l'une nommée la grande Madère, l'autre Porto-Santo. Voyez son Voyage à la Mer du Sud, pag. 24.

(b) Son nom a déjà paru dans les Sections précédentes.

(i) Volume I. pag. 97.

(k) Il servoit d'Aumônier sur le *Benjamin*. Le Capitaine Hamilton l'a censuré sans fondement dans sa Relation des Indes Orientales, imprimée en 1727 à Edimbourg, [comme n'ayant composé la plus grande partie de son ouvrage que sur les Relations d'autrui. En supposant la vérité de cette accusation, on est toujours obligé de reconnoître qu'il y a dans son Livre plusieurs remarques très curieuses. Et loin que nous lui fassions un crime des informations qu'il a prises de différentes personnes, nous croyons au contraire qu'il faut blâmer la plupart des Voyageurs de ce qu'ils ne font pas la même chose.]

NICOLS.

1560.

Situation de
cette Isle.

Brésil, & des Indes Occidentales, entre 1720 & 1723, n'a pas crû devoir supprimer ce qu'il avoit observé dans cette Isle.

MADÈRE, qui a tiré son nom de la quantité d'arbres dont elle étoit remplie, est située entre 32 degrés douze minutes, & 32 degrés cinquante minutes de latitude, & entre un degré quinze minutes de longitude. Funnel (1) prétend que par de bonnes observations, il a trouvé que cette Isle est à 32 degrés vingt minutes de latitude du Nord. La longitude, suivant son calcul, est 18 degrés quinze minutes, de Londres. Mais il est certain que la latitude est ici trop générale; à moins qu'il n'ait voulu la réduire à Funchal, que les observations du Chevalier Narborough (m) placent 10 degrés plus au Sud. Dans nos Cartes, Madère est vers 32 degrés quarante minutes de latitude, & quarante minutes Est de Ferro. Elle a soixante-quinze milles de longueur, sur trente de largeur.

Sa grandeur
contestée.

Le Docteur Fryer, dans sa Relation (n) de l'Inde Orientale, assure que c'est la plus grande Isle de l'Océan Atlantique. Mais Ténérife peut lui disputer l'étendue. Quelques Ecrivains modernes donnent à l'Isle de Madère cent quarante lieues de circuit, & d'autres cent soixante; tandis que Cada Mosto, qui paroît approcher beaucoup plus de la vérité, ne lui donne que cent quarante milles. Le même Auteur observe (o) qu'elle a de fort bonnes Rades; mais sans aucun Port. Puerto-Santo n'en est qu'à douze lieues, & se découvre aisément dans un tems serein (p).

Différentes
opinions sur sa
découverte.

OVINGTON, dans son voyage de Surate, observe que malgré les Relations des Portugais, qui attribuent la première découverte de Madère à Jean Gonsalve & Tristan, sous la protection de Henri Infant de Portugal, les Habitans de l'Isle font un récit fort différent. Ils racontent qu'en 1342, un Gentilhomme Anglois (q) qui avoit épousé une femme fort riche, s'étant embarqué avec elle pour passer de Bristol en France, fut poussé par des vents impétueux jusques dans cette Isle. Il y prit terre; mais la trouvant sans Habitans & sans culture, il tomba dans une mélancolie si profonde qu'elle le mit au tombeau. Cependant les Matelots remirent à la voile & gagnèrent heureusement la Côte de Barbarie. Ils y trouvèrent quelques Portugais, auxquels ils firent le récit de leur voyage & de l'Isle qu'ils avoient quittée, en promettant de la retrouver, si on leur fournissoit des Vaisseaux & des hommes. Cette offre parut si avantageuse aux Portugais, que l'ayant proposée à la Cour de Lisbonne, ils obtinrent les secours qu'ils desiroient, avec lesquels ils trouvèrent effectivement l'Isle de Madère; & dans peu d'années, ils firent de ce Pays sauvage, un jardin de plaisir (r).

Première co-
lonie envoyée
à Madère.

SUIVANT Cada Mosto, le Prince Dom Henri envoya la première Colonie à Madère, vers l'année 1431, sous la conduite de Tristan Tessora & de Jean (s) Gonzales Zarco, qu'il en nomma Gouverneur. Ils firent entr'eux le

(1) Voyez son Voyage, pag. 3.

(m) Voyage aux Détroits de Magellan, pag. 3.

(n) Voyages de Fryer, pag. 3.

(o) Navigation de Cada Mosto, dans Ramusio.

(p) Voyez ci-dessus Tome I. aux premières

pages.

(q) C'est Machan, dont on a déjà parlé. Son histoire est racontée différemment au Tome I. & plus au long à la suite de cet article.

(r) Voyez son Voyage à Surate, pag. 4. & suiv.

(s) D'autres le nomment Gonzalve.

Vue de la Ville et de la Rade de Funchal Capitale de l'Ile de Madère .
GEZIGT van de STAD en de RÉE van FUNCHAL, HOOFDSTAD van 't Eiland MADÉRA.

le partage de l'Isle. Le canton de Machico échut au premier, & celui de Funchal à l'autre. Les nouveaux Habitans pensèrent aussi-tôt à nettoyer la terre. Mais ayant employé le feu pour détruire les forêts, il leur devint si impossible de l'arrêter, que plusieurs personnes, entre lesquelles Gonzales (t) étoit lui-même, ne purent échapper aux flammes qu'en se retirant dans la mer, où pendant deux jours ils demeurèrent dans l'eau jusqu'au cou, sans aucune nourriture. Madère étoit alors habitée dans (v) quatre parties; Man-chico, Santa-Cruz, Funchal, & Camera de Lobos. C'étoient du moins les principales habitations; car il y en avoit de moins considérables; & la totalité des Habitans (x) montoit à huit cens hommes, en y comprenant une Compagnie de cent chevaux. Il n'est pas surprenant que depuis tant d'années ils se soient multipliés jusqu'à se trouver en état, suivant le récit d'Atkins, de mettre aujourd'hui dix-huit mille hommes sous les armes (y); [ce qu'ils ont déjà pu faire depuis la Révolution arrivée en Portugal, lorsqu'en 1640 les Portugais secouèrent le joug des Espagnols.]

En 1601, lorsque Moquet se trouvoit (z) dans cette Isle, elle avoit deux Villes, dont la principale étoit défendue par deux Châteaux. La Garnison de l'un étoit composée d'Espagnols, & l'autre de Portugais. La Ville que Moquet appelle Madère, & qu'il devoit nommer Funchal, est située dans une Vallée, au pied d'une montagne, d'où il sort, dit-il, une si prodigieuse abondance de sources, qu'elles causent quelquefois des inondations terribles jusqu'à ruiner les Ponts, les Maisons, les Eglises, & les autres Edifices. Cette Ville étoit alors de la grandeur de Saint-Denis en France, mais fort peuplée, à cause du grand nombre d'Esclaves qui l'habitent, & qui vont travailler hors de la Ville dans les Manufactures de sucre. Jean de Cloux qui avoit épousé la Nièce de Dom Cristoval de More, Viceroi de Portugal, étoit alors Consul de France; & diverses Nations de l'Europe avoient des (a) Facteurs dans l'Isle. [De tous côtés on y voit d'agréables maisons de Campagne.]

LE Chevalier Narborough, qui s'y trouvoit en 1669, observe que Funchal, ou Fonchiale, c'est ainsi qu'il l'écrivit, est situé dans une Baye au Sud de l'Isle, & fort près de la mer. Elle est défendue par un mur & par d'autres Fortifications du côté du rivage (b). Plusieurs ruisseaux d'eau fraîche, dont elle est arrosée, viennent se jeter dans la Baye par une arche qui passe sous le mur. Le rivage est couvert, dans quelques endroits, de cailloux de mer; & dans d'autres, d'un grand nombre de rocs. Le fond est fort mauvais dans la partie Orientale de la Rade; cependant les Vaisseaux peuvent jeter l'ancre à la portée du canon. On donnoit alors un mille de longueur à la Ville, & trois quarts de large. La Baye est à 32 degrés (c) dix minutes de latitude du Nord; [& à dix degrés & une minute Ouest du Léopard.] Barbot qui étoit à Madère en 1681, représente Funchal au pied d'une montagne, & fort étroite dans sa longueur. Il ajoute qu'elle est munie de trois Forts ou de

NICOLS.
1560.
Forêts brû-
lées, & danger
des Habitans.

Situation de
Funchal.

Description
de Funchal &
de sa Baye.

(t) Ovington raconte à peu près la même chose, *ubi sup.* pag. 6.

(v) Là-dessus quelques-uns ont prétendu que les Chefs avoient divisé l'Isle en quatre Parties.

(x) Cada Mosto, *ubi sup.*

(y) Atkins, Voyage de Guinée, &c. pag. 28.

(z) Voyages de Moquet en 1601, pag. 17. & suiv.

(a) *Angl.* & par une bonne artillerie. R. d. E.

(b) Voyages de Moquet en 1601. pag. 19.

(c) Voyez Voyage de Norborough au Détroit de Magellan en 1669, pag. 3.

NICOLS.

1560.

Elle se nom-
me propre-
ment Tonchal.

de trois Châteaux, & que l'Adelantade, ou le Gouverneur du Roi de Portugal, y fait ordinairement (d) sa résidence.

OVINGTON observe que le nom de cette Ville est *Tonchal* ou *Tonzal*, mais qu'on la nomme communément *Funchal* (e) à cause du Fenouil qui y croît en abondance. En 1689, qui est l'année de son voyage, elle lui parut d'une grandeur fort médiocre. Cependant elle n'avoit pas moins de vingt Eglises, [ou Chapelles.] C'est le centre, ou plutôt l'unique lieu du commerce, qui consiste principalement en vin & en sucre. Le sucre de Madère passe pour le meilleur de l'Univers.

LES Campagnes de l'Isle sont fort montagneuses, mais elles n'en sont pas moins fécondes & moins délicieuses. La Ville est rafraîchie par sept ou huit rivières, & par quantité de petits ruisseaux qui descendent des montagnes. On ne sauroit voir sans admiration la fertilité des lieux les plus hauts. Ils sont aussi cultivés que les Plaines d'Angleterre, & le bled n'y croît pas moins facilement. Mais la multitude des nuées qui s'y forment est pernicieuse (f) au raisin.

Autre idée de
la même Ville.

LE Capitaine Uring étoit à *Funchal* en 1717. Il raconte qu'elle est défendue par deux grands Forts, & que sur un roc à quelque distance du rivage elle en a un troisième (g) qui est capable d'une bonne défense par sa situation. Derrière la Ville, continue-t-il, le terrain s'élève par degrés jusqu'aux montagnes, & s'étend en forme de cercle dans l'espace de plusieurs milles. Cette campagne est remplie de jardins, de vignobles, & de maisons agréables; ce qui rend la perspective charmante. Il tombe des montagnes une abondance de belles eaux, qui sont conduites assez loin par des Aqueducs, & qui servent aux Habitans pour arroser & pour embellir leurs jardins (h).

FUNCHAL, dit Atkins qui y étoit en 1720, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque, & forme une Ville (i) grande & bien peuplée. Elle a six Paroisses, plusieurs Chapelles, trois (k) Monastères d'Hommes & trois de l'autre sexe. Les Religieuses sont moins resserrées à *Funchal* qu'à *Lisbone*. Elles ont la liberté de recevoir les Etrangers, & d'acheter d'eux toutes sortes de bagatelles. Le Collège des Jésuites est un fort bel Edifice. [Ici de même que dans les autres pays Catholiques, ces Religieux sont attentifs à bien vivre, & ils sont fort respectés tant pour leur érudition que pour leurs richesses.] A l'égard des Habitans, c'est un mélange de Portugais, de Nègres & de (l) Mulâtres, que le commerce rend égaux, & qui ne font pas difficulté de s'allier par des mariages.

Mauvais Port
à Funchal.

LE Port est incommode & dangereux, sur-tout pendant les vents d'Ouest & de Sud-Ouest, qui régnent librement dans la Rade. L'ancrage n'est sûr qu'à plus d'un mille du rivage, sur un fond de quarante brasses, & seulement du côté de l'Ouest. Encore est-on forcé, lorsque le gonflement des eaux annonce quelque vent impétueux, de tirer les (m) cables & de gagner promptement

(d) Voyez la Relation de Barbot dans la Collection de Churchill, Vol. V. pag. 524.

(e) La plupart des Ecrivains la nomment *Funchal*, & ne varient qu'entre *Fonchal* & *Fonchiale*.

(f) Voyage d'Ovington à Surate, pag. 7.

(g) On l'appelle *Loo*.

(h) Uring, Hist. de ses Voyages, pag. 334.

(i) Angl. & par les punaises.

(k) Il est Suffragant du Patriarche de *Lisbonne*. Autrefois l'Archevêque des Indes Orientales faisoit sa résidence à *Funchal*. [Voyez les Voyages de Wybants van Warwick. Vol. II. part. II. pag. 500.]

(l) Voyez *Cada Mosto*.

(m) Voyage d'Atkins en Guinée, pag. 26.

la mer. Les bords du rivage sont si rudes, que les cargaisons demandent des précautions extrêmes; & les vents augmentant la difficulté, on est obligé de choisir des tems commodes. A la vérité les petits Bâtimens peuvent demeurer à l'ancre sous le Rocher du Fort de Loo, qui les garantit du vent d'Ouest. Mais si la moindre partie d'un orage leur fait tourner la proue vers la mer, alors les Matelots n'ont rien à faire de mieux que de gagner promptement le rivage, & d'abandonner leur Vaisseau à tous les hazards. Si les logemens sont plus sûrs à terre, ils ne sont guères plus commodes; car on y est (n) sans cesse tourmenté par les mouches & par d'autres insectes (o)

BARBOT nous apprend qu'outre Funchal, l'Isle a deux autres Villes, *Moncerico & Santa-Cruz*; qu'elle a trente-six Paroisses, un Collège, [un Couvent de Jésuites] cinq autres Monastères, quatre Hôpitaux, quatre-vingt-deux Hermitages, & quantité de Châteaux & de Maisons de Campagne (p).

Les Cartes particulières mettent trois Villes dans Madère, toutes dans la partie méridionale de l'Isle. *Marafylo*, petite Place, avec une Baye & un Port à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle. L'ancre y est excellent, sur douze, quinze, dix-sept & vingt brasses: *Funchal*, vers le milieu d'une grande Baye: *Santa-Cruz*, dans une autre Baye fort ouverte, vers la pointe Orientale de l'Isle. C'est entre cette pointe & *Santa-Cruz*, que *Machico* doit être située. Quoique son nom ne paroisse pas sur les Cartes, on apprend des Géographes qu'elle a une fort belle Eglise, avec un Couvent de Bernardines. On convient généralement que l'air de Madère est excellent. *Ovington* (q) assure qu'il est fort tempéré, & que le Ciel y est presque toujours clair & serein. Il observe à cette occasion que les climats, qui sont, comme Madère, entre le 30°. & le 40°. degré de latitude, étant exempts des excès de froid & de chaud, sont non-seulement les plus délicieux, mais encore les plus convenables à la constitution humaine, & par conséquent les plus favorables à la santé.

MOQUET (r) parle de Madère comme du plus charmant séjour de l'Univers. L'air, dit-il, y est d'une douceur admirable, & l'on ne doit pas être surpris que les Anciens y aient placé (s) les Champs Elysées. Ainsi Moquet semble entrer dans l'opinion de ceux qui comptent Madère entre les Canaries (t).

SUIVANT la Description d'Atkins (v), l'Isle est un amas de Montagnes, entremêlées de Vallées fertiles. Les parties hautes sont couvertes de bois, qui servent de retraite aux chèvres sauvages. Le milieu contient des jardins, & le bas des vignobles. Les chemins y sont fort mauvais; ce qui oblige d'y transporter le vin dans des barrils (x), sur le dos des ânes.

LA Description que Cada Mosto nous a donnée de Madère, semble préférable

NICOLS.
1560.

Autres Villes
de Madère.

Leur situa-
tion.

Agrémens de
cette Isle.

Mauvais che-
mins.

(n) Barbot (dans la Collection de Churchill, pag. 524. Vol. V.) confirme ce récit. Il ajoute que la raison qui force les Vaisseaux de gagner la mer, est pour éviter les Isles Désertes ou Déserts.

(o) Barbot, *ibid.* pag. 27.

(p) *Idem*, *ibid.* pag. 524.

(q) Ovington, Voyage de Surate, pag. 7.

(r) Moquet, *ubi sup.* pag. 17. & suiv.

(s) Narborough dit que le terrain est for-

mé de Collines irrégulières, qui sont couvertes de bois charmans.

(t) Quelques Anciens ont mis leur Elysium aux Isles Fortunées, qui étoient les Canaries.

(v) Voyage d'Atkins en Guinée, &c. pag. 23 de suiv.

(x) L'Anglois dit qu'on les transporte dans des Outres, faits de peau, & qui leur communiquent quelque goût. R. d. E.

Nicols.
1560.
Diminution
de fertilité à
Madère.

ble à toutes celles qui sont venues (y) après lui. Il observe que le terrain quoique montagneux, est d'une rare fertilité; qu'il produisoit autrefois jusqu'à trente mille stares (z) Vénitiens de bled, & qu'il rendoit soixante-dix pour un. Mais que faute d'habileté dans la culture, (a) il ne rend plus que trente ou quarante; qu'il est rempli de sources excellentes, outre sept ou huit rivières; que ce fut cette abondance d'eau qui fit naître au Prince Henri de Portugal, la pensée d'y envoyer des cannes de Sicile; que cette transplantation dans un climat plus chaud, leur donna tant de fécondité, qu'elles (b) surpassèrent toutes les espérances [& qu'on a tiré d'une seule récolte, de quoi faire quatre-cens Cantaros de sucre, à cent douze livres, poids de Venise, le Cantaros:] que le vin y étoit fort bon de son temps, quoiqu'alors extrêmement près de son origine; & l'abondance si grande, que les transports étoient déjà considérables. Entre les vignes qui furent portées à Madère, le Prince Henri fit choisir à Candie quelques ceps de Malvoisie, qui réussirent parfaitement. En général le terroir de Madère est si favorable aux vignobles, qu'on y voit plus de grappes que de feuilles, & qu'elles y sont (c) d'une grosseur extraordinaire, [puisqu'on en voit qui ont depuis deux jusqu'à quatre palmes en longueur.] On y trouve aussi, dans sa perfection, le raisin noir qui se nomme *Pergola*. Cada Mosto ajoute que les Habitans (d) commençoient alors la vendange à Pâques.

Vins de Madère.

L'ISLE ne produit rien avec tant d'abondance que du vin. On en distingue trois ou quatre espèces, qui viennent des ceps de Candie: Celui qui a la couleur du Champagne a peu de réputation. Le pâle est beaucoup plus fort. La troisième espèce, qu'on nomme Malvoisie, est véritablement délicieuse. La quatrième est le *Tinto*, qui n'est pas moins coloré que la Malvoisie (e) mais qui lui est fort inférieur par le goût. On le mêle avec d'autres vins, autant pour les conserver que pour leur donner de la couleur. Cada Mosto remarque qu'en se faisant cuver, on y jette une sorte de pâte, composée de la pierre de *Jess* qu'on pile avec beaucoup de soin, & dont on met neuf ou dix livres dans chaque pipe. Le vin de Madère a cette propriété, qu'il se perfectionne, ou, s'il a souffert quelque altération, qu'il se répare à la chaleur du Soleil. Mais il faut pour cette opération, que la bonde soit ouverte, & qu'il puisse recevoir l'air (f).

LE

(y) Vers 1455, c'est-à-dire, 35 ans après la découverte.

(z) Le *Stare* est une mesure de grains, qui pèse trois livres. *Ogilby*; pag. 744.

(a) Ovington confirme cette diminution de fertilité, & prétend qu'après avoir donné dans l'origine soixante pour un, la terre ne rapporte plus qu'environ vingt-cinq. Il observe ensuite qu'il y a des années où le bled manque à Madère, jusqu'à mettre l'Isle dans le danger de la famine. [Pour prévenir cet inconvénient, on oblige quelquefois les Vaisseaux qui abordent là, de fournir une quantité suffisante de grains, avant qu'on leur permette de trafiquer aux Açores. C'est ce qu'il a vu faire en 1689, lorsqu'il étoit dans cette

Isle] *Voyage à Surate*, pag. 10. Le Capitaine Uring assure que l'Isle ne produit guères que sa provision pour trois mois, & qu'il le tire le reste des autres Pays. *Voyages d'Uring*, pag. 334.

(b) *Atkins*, *ubi sup.*

(c) Ovington observe qu'après l'Incendie des Bois dont on a parlé, les cendres causèrent cette extrême fertilité, [qui a fait donner à cette Isle, le nom d'Isle de la Reine.]

(d) Cada Mosto, dans *Ramusio*, Vol. I. pag. 98.

(e) *Angl.* que le *Tinto* d'Alicante. R. d. E.

(f) *Voyage d'Ovington à Surate*, pag. 8. & suiv.

Le produit d'un vignoble se partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui cueillent & qui pressent le raisin. Cependant on voit la plupart des Marchands s'enrichir, tandis que les Vignerons & les Vandangeurs languissent dans la pauvreté, Les Jésuites étant en possession du meilleur vignoble de Malvoisie en tirent un profit considérable, [& ont le monopole de cette espèce de vin.]

On compte qu'années communes, l'Isle de Madère donne vingt mille pipes de vin. Il s'en consume huit mille entre les Habitans, [on en employe trois ou quatre à remplir ce qui se perd dans les tonneaux,] & le reste se transporte aux Indes Occidentales & dans d'autres Pays, mais particulièrement à la Barbade où les Anglois le préfèrent à toutes sortes (g) de vins de l'Europe.

ATKINS prétend, comme Ovington, que les cendres des bois brûlés, aux premiers tems de la découverte, donnèrent beaucoup de fécondité aux Canes (h) de sucre, mais qu'un ver, qui commença bientôt à s'y introduire, ayant ruiné les Plantations, elles furent changées en Vignobles qui dédommèrent les Habitans par l'excellence de leurs vins. Celui qu'on appelle Malvoisie est un cordial admirable, & le meilleur appartient aux Jésuites de Funchal. La vendange se fait aujourd'hui dans le cours des mois de Septembre & d'Octobre, & le produit annuel monte à vingt-cinq mille pipes. Suivant le même Auteur, Madère n'a proprement que deux sortes de vins; l'un brunâtre; l'autre rouge, qu'on nomme *Tinto*, & qui, suivant l'opinion commune, tire ce nom, de ce qu'en effet il est teint; quoique les Habitans s'obstinent à (i) le désavouer. [On mêle de la chaux dans ces Vins, pour les préserver contre les chaleurs des Indes Occidentales, auxquelles les autres espèces de vins ne résistent pas si bien.]

MADÈRE produit une singulière abondance de pêches, d'abricots, de prunes, de cerises, de figues & de noix. Les Négocians Anglois à qui l'on a permis de résider dans cette Isle, y ont transporté d'Angleterre des groseilles, des framboises, des noisettes, & d'autres fruits, qui ont mieux réussi dans un climat chaud, que la plupart des fruits de Madère ne font sous un Ciel aussi froid que le nôtre. La *Banane* est estimée (k) des Habitans avec une sorte de vénération, comme le plus délicieux de tous les fruits; jusqu'à se persuader que c'est le fruit défendu, source de tous les maux du genre humain. Pour confirmer cette opinion, ils allèguent la grandeur de ses feuilles, qui ont assez de largeur pour avoir servi à couvrir la nudité de nos premiers Pères. C'est comme un crime à Madère de couper une banane avec un couteau, parce qu'on voit ensuite dans la substance du fruit quelque ressemblance avec l'image du Sauveur crucifié. [Les oranges & les limons, y sont en si grande quantité, que quand on mange à l'ombre des arbres qui les porte, on a le plaisir de voir ces fruits tomber d'eux-mêmes dans les plats.]

NICOLS.
1560.
Partage du
profit.
Malvoisie des
Jésuites.

Causes de
fertilité.

Fruits de l'Is-
le.

Banane pris
pour le fruit
défendu.

LES

(g) *Ibid.* pag. 9. Le Capitaine Uring dit qu'il s'en fait entre vingt & trente mille pipes, dont la plus grande partie est achetée par les Anglois pour leurs Colonies d'Amérique. Voyez son Voyage, pag. 334.

(h) Dapper qui écrivoit long-tems avant

III. Part.

l'altération dont parle Atkins, dit que l'herbe étoit alors si haute, qu'on étoit obligé de la brûler, ce qui rendoit la terre fort féconde.

(i) Atkins, Voyage en Guinée, &c. pag. 24.

(k) Ou *Banana*.

NICOLS.
1560.
Sucket, con-
fiture.

Cèdre & Na-
fo.

Peu d'ani-
maux sauva-
ges.

Provisions de
l'Isle.

LES Habitans font de leurs citrons (1) une sorte de confiture fort délicate, qu'ils appellent *Sucket*, dont ils font partir tous les ans pour la France la charge de deux ou trois petits Vaisseaux. Le sucre qu'ils y font entrer se transporte rarement, parce qu'il est lui-même (m) fort rare. On en prescrit l'usage avec succès pour la maladie Angloise, qu'on appelle *Consumption*.

ENTRE les arbres, Cada Mosto vante beaucoup le Cèdre & le *Naffo* (n) de Madère. Le premier est fort haut, fort gros & fort droit. Son odeur est d'un agrément singulier. On en fait de belles planches, qui servent particulièrement pour les lambris. Le *Naffo* est couleur de rose. Outre les planches, on en fait des bois de fusil, & des arcs d'un excellent ressort. On envoie les arcs aux Indes Occidentales, & les planches en Portugal (o).

ATKINS découvrit dans les jardins de Madère une curiosité qui lui parut fort extraordinaire. C'est la fleur immortelle (p), qui étant cueillie dure plusieurs années sans se faner. Elle croît comme la sauge, & la fleur ressemble à celle de la camomille. L'Auteur en prit plusieurs, qui se trouvèrent aussi blanches & aussi fraîches à la fin de l'année, qu'au moment qu'il les avoit cueillies.

CADA Mosto rapporte que de son tems l'Isle étoit abondante en toutes sortes de bestiaux & que les montagnes renfermoient beaucoup de sangliers. Les Perdrix & les Phaisans sont communs dans l'Isle. On y voit des Phaisans blancs. Mais il n'y a point d'autres animaux sauvages, excepté des cailles. Quelques Habitans racontèrent à l'Auteur, que dans l'origine de l'Etablissement, on y trouva un nombre incroyable de pigeons, qui se laissoient prendre avec un lacet qu'on leur jettoit au cou, & qui ne se défiant d'aucune trahison regardoient stupidement l'Oïseleur tandis (q) qu'il concertoit sa perte. Il ajoute que ce récit lui parut d'autant plus vrai-semblable qu'on voyoit encore la même chose dans quelques Isles nouvellement découvertes (r).

LES principales provisions de l'Isle sont le chevreau, le porc, le veau, qui est communément assez maigre, les légumes (s), les oranges, les noix, les figues, les yams, les bananes, &c. Comme il n'y a point de (t) Marchés fixes, la Campagne envoie dans les Villes ce qu'elle juge nécessaire à la consommation. Uring se plaint qu'ordinairement les alimens y (v) sont fort chers. Le Commerce se fait par des échanges. Atkins observe que les provisions qu'on reçoit le plus volontiers à Madère sont la farine, le bœuf, le pilchard & le harang, le fromage, le beurre, le sel & l'huile. Ce qu'on recherche après ces alimens, ce sont des chapeaux, des perruques, des chemises, des bas, toutes sortes de grosses étoffes, & de (x) draps fins, sur-tout les noirs, qui sont la couleur ordinaire des Portugais. On demande aussi des meubles & des ustenciles, com-
me

(1) Moquet vante quantité d'autres confitures, qui se transportent aussi, pag. 19. Cada Mosto rend le même témoignage de son tems, pag. 98.

(m) Ovington, *ubi sup.* pag. 10.

(n) D'autres nomment par préférence le Dragon & le Gayac, qui est pourtant médiocre à Madère. Voyez le Parf. Géog.

(o) Cada Mosto, *ubi sup.*

(p) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 27.

(q) Alcaforado s'est fort étendu sur la familiarité des oiseaux.

(r) Cada Mosto, dans Ramusio, pag. 97.

(s) *Angl.* les Choux. R. d. E.

(t) Voyage de Guinée par Atkins, pag. 20.

(v) Voyez ses Voyages, pag. 335.

(x) Uring dit que les Habitans tirent leur parure d'Angleterre, & leur linge de Hollande, par les Vaisseaux Anglois.

me de la vaisselle d'étain, des chaises, des écritoirs, du papier, des livres de compte, &c. Les Habitans donnent du vin en échange (y); le vin commun sur le pied de trente Milreys la pipe; la Malvoisie sur le pied de soixante. Chaque Milrey monte à douze schellings & demi, dont six & demi se payent en marchandises de la même valeur, & six en billets. Mais lorsqu'il est question d'un envoi considérable, ils accordent pour cent, quarante ou cinquante. Comme ils transportent ensuite ces (z) marchandises au Brésil, elles sont quelquefois d'une grande cherté à Madère.

NICOLÉ.
1560.

✂ [POUR la satisfaction du Lecteur, Atkins a inséré dans sa Relation un petit détail des marchandises de peu de valeur qui sont de débit à Madère. Le voici. On peut y vendre deux habits, à moitié usés, pour une Pipe de Vin. Trois perliques déjà portées, pour le même prix.

	fol.	deni.
UN pain de sucre.	1.	8.
LA livre de fromage.	0.	8.
CELLE du Biscuit.	0.	2.
UNE pièce de bœuf.	0.	10.
ON y achete 100 Citrons.	1.	3.
----- 100 Limons.	1.	8.]

Les Marchands Anglois qui résidoient à Madère pendant le séjour qu'Ovington fit dans cette Ile en 1689, n'étoient qu'au nombre de douze. Ils vivoient suivant les usages de leur Patrie, se traitant fort bien dans leurs Maisons de Campagne & n'épargnant rien pour se rendre la vie agréable. Là, ils s'assembloient entr'eux sous des berceaux d'orangers, & de limoniers, rafraîchis continuellement par des ruisseaux d'eau vive. Rien n'approche de la scène qu'ils avoient devant les yeux. Les Collines étoient couvertes de vignobles, & les Vallées remplies de fruits qui parfumoient l'air. Les bosquets & les allées d'arbres jettoient de la variété dans cette perspective, & la rendoient encore plus riante. L'air étoit ferein. Le chant des oiseaux y faisoit entendre une mélodie continuelle. La mer & les Vaisseaux formoient un autre point de vue plus éloigné. Enfin, de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils trouvoient sans cesse de nouveaux charmes (a) dans cette admirable diversité d'objets dont ils étoient environnés.

Remarques
particulières
d'Ovington.
1689.

DANS le tems de la vendange, les pauvres n'ont guères d'autre nourriture, que le pain & le raisin. Sans cette sobriété, il leur seroit difficile d'éviter la fièvre dans une Saison si chaude; & les plaisirs des sens auxquels ils s'abandonnent sans réserve, joints à l'excès de la chaleur, ruineroient bientôt les plus vigoureux tempérammens. Aussi les Portugais mêmes les plus riches s'imposent-ils des régles de sobriété, dont ils ne s'écartent presque jamais. Ils ne pressent jamais leurs Convives de boire. Les domestiques qui servent dans un repas ont toujours

Délicieuse situation de
douze Anglois.

(y) Dapper y joint le sucre, le miel, la cire, les oranges, les citrons & les limons, les grenades & le cuir. Dampierre y ajoute le madder. Ce grand commerce avec quantité de Nations rend les Habitans de Madère, plus civils que ceux des Canaries. Cada Mosto ob-

serve qu'ils ont de la cire & du miel, mais en petite quantité, pag. 98.

(z) Atkins, *ubi sup.* pag. 25.

(a) Voyage à Surate d'Ovington, pag. 12, & suiv.

OVINGTON.
1689.
Sobriété des
Portugais.

Leur parure
à Madère.

Leurs Mai-
sons.

Nul animal
venimeux.

Cause de l'al-
tération du
terroir.

Singularité
de leur maria-
ges.

toûjours la bouteille à la main, mais ils attendent si exactement l'ordre des Maîtres pour leur offrir du vin, qu'un simple signe ne seroit pas entendu. Cette affectation de tempérance est portée si loin, qu'un Portugais n'oseroit uriner dans les rues, parce qu'il s'exposeroit (b) au reproche d'ivrognerie.

Les Habitans de Madère ont beaucoup de gravité dans leur parure, & portent communément le noir, par déférence, comme Ovington se l'imagine, pour le Clergé de l'Isle, qui s'y est mis en possession d'une extrême autorité. Mais ils ne peuvent être un moment sans l'épée & le poignard. Les Valets mêmes ne quittent point ces ornemens inséparables. On les voit servir à table, l'affiété à la main, & l'épée au côté, jusques dans les plus grandes chaleurs; & leurs épées sont d'une longueur extraordinaire.

Les Maisons n'ont rien néanmoins qui sente le faste. L'édifice & les meubles sont de la même simplicité. On voit peu de Bâtimens qui aient plus d'un étage. Les fenêtres sont sans vitres & demeurent ouvertes pendant tout le jour. Le soir, elles se ferment avec des volets de bois. Le Pays ne produit (c) aucun animal venimeux. Mais il s'y trouve un nombre infini de lézards, qui nuisent beaucoup aux fruits & aux raisins. Les serpens & les crapaux qui multiplient prodigieusement aux Indes, s'accoutument peu de l'air de Madère (d).

L'Isle a beaucoup perdu de sa fertilité depuis l'origine de ses Plantations. A force de fatiguer la terre, on a tellement diminué sa force, qu'on est obligé dans plusieurs endroits de la laisser reposer pendant trois ou quatre ans; & lorsqu'elle ne produit rien après ce terme, elle est regardée comme absolument stérile. Cependant on n'attribue pas moins cette altération à la moleste des Habitans qu'à l'affoiblissement du terrain. Tous les vices, & sur-tout celui de l'incontinence, régneront à Madère dans toutes les conditions. L'exemple des hommes a comme autorisé les femmes à satisfaire aussi leurs inclinations déréglées. Elles n'en perdent jamais l'occasion, particulièrement avec les Etrangers. Ovington rejette une partie de ce désordre sur l'usage établi de se marier sans se connoître. & souvent sans s'être vus. Il raconte que pendant son séjour à Madère, un jeune homme fort riche devant épouser une jeune personne qui l'étoit aussi, les deux Parties étoient arrivées à la veille de leur mariage, sans avoir jamais eu l'occasion de se voir. Cependant une curiosité peu conforme à l'usage, conduisit le jeune homme chez celle qui devoit être sa femme. Il y fut bien reçu; mais tandis qu'il y étoit, le hazard lui fit entendre la voix de deux jeunes filles, qui s'entretenoient dans une chambre voisine. Il y jeta aussi-tôt les yeux par le trou de la serrure, en priant qu'on lui fit distinguer sa femme. Demain, lui dit-on. Il fera assez tems demain. La principale précaution qu'ils apportent au mariage des filles regarde la famille de l'homme & son origine, pour se garantir de toute alliance avec les Juifs & les Mores, qui sont en grand nombre à Madère. Les hommes n'ont point la même délicatesse

(b) *Ibid.* pag. 14.

(c) Tous les poisons, dit l'Auteur, étant ou chauds, comme l'Euphorbium, ou froids, comme l'opium, ou secs, comme le vitriol, il semble que ces qualités ou leur mélange devroient plutôt se trouver à Madère qu'en Irlande, qui est un Pays humide & par conséquent moins propre à former toutes ces

causes, [& il n'y a ajoute-t-il, aucun poison qui soit simplement humide; car l'humidité est une qualité purement passive, & qui n'est pas nuisible par elle même]. [Cependant l'Irlande a des animaux venimeux & Madère n'en n'a point.]

(d) *Ibid.* pag. 15-18.

licateffe dans le choix de leurs femmes ; mais on regarde comme la dernière bassesse, de prendre pour une jeune fille, un mari qui n'est pas de la même Religion ; & cette rigueur s'étend jusqu'aux Anglois, avec la seule différence qu'ils deviennent propres à recevoir les Portugaises en se faisant Catholiques, au lieu que la tache des Juifs ou des Mores n'est pas même effacée par ce changement. Cependant il arrive quelquefois qu'on passe sur l'objection en faveur des richesses ; mais on a vu rompre aussi des mariages qui n'avoient pas eu d'autre défaut, & la décision des Casuistes s'accorder là-dessus avec l'inclination des Parties. Ovington déclare plaisamment qu'il n'auroit jamais regardé la sobriété & la continence comme un obstacle au mariage. Cependant une Dame de Madère, qui se proposoit de donner sa fille à un jeune homme de la Ville, ayant appris qu'il avoit toujours joui d'une santé parfaite, sans s'être amusé avec les femmes de mauvaise vie, & sans avoir jamais gagné de maladie honteuse, conclut que tant de sagesse ne pouvoit venir que d'une constitution foible, & ne le crut pas propre à devenir son (e) gendre.

Le meurtre est dans une sorte d'estime à Madère. Il y est devenu comme une marque de distinction ; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ses mains dans le sang d'autrui. La source de ce détestable usage, est la protection que l'Eglise accorde aux Meurtriers. Ils trouvent un azile inviolable dans les moindres Chapelles, qui sont en grand nombre. Funchal en est rempli, & les Campagnes mêmes en ont plusieurs. L'indulgence qu'on a pour un crime de cette nature est la honte de [la religion & de] l'humanité. C'est assez qu'un Criminel puisse toucher le coin de l'Autel, pour braver toutes les rigueurs de la Justice. Le plus rude châtiment qu'il ait à craindre est le bannissement ou la prison, dont il peut même se racheter par des présents.

Le Clergé y est très nombreux [& comme dans tous les autres pays catholiques il augmente tous les jours, & cela pour opprimer les Laïques, avec lesquels ils semble vouloir disputer qui l'emportera par le nombre.] Il paroît surprenant que tant de riches Ecclésiastiques puissent être entretenus dans ce degré d'opulence par le travail d'un si petit nombre d'Habitans (f). Pour diminuer l'étonnement, les Portugais répondent qu'on n'admet personne au Sacerdoce, s'il ne jouit déjà de quelque bien qui l'empêche d'être à charge à l'Eglise. On se garde bien d'y recevoir ceux qui sont descendus de race Juive ou More. Cependant il y a une Eglise, nommée Saint-Jacques, où l'on permet aux Prêtres Africains d'officier. Les Jésuites tiennent le premier rang entre les Ordres Religieux. [Ils se sont acquis la réputation dont ils jouissent, par la facilité avec laquelle ils accordent l'absolution à leurs pénitens, & par leur affectation à vouloir passer pour plus saints que les autres. Pour cela, ils dérobent soigneusement à la connoissance du Public, toutes les énormités & les irrégularités, de même que les plus petits défauts dans la conduite des membres de leur Société. Il n'y a que leur ignorance qu'ils ne puissent pas déguiser.]

Ovington.

1689.

Différence
que les Portu-
gais mettent
entre les Juifs
& les Anglois.

Raisons bi-
sarres d'un
refus.

Le meurtre
trop libre à
Madère.

Richesse du
Clergé.

(e) Ibid. pag. 18. & suiv.

(f) On a déjà remarqué qu'Ovington étoit Roi nommé le *Benjamin* ; [ainsi il doit être Chapelain du Roi Guillaume, & qu'il servoit en qualité d'Aumônier, sur un Vaisseau de Roi nommé le *Benjamin* ;] [ainsi il doit être cru sur l'article du Clergé.]

OVINGTON.
1689.

déguiser. Entre ceux à qui Ovington parla, de trois à peine y en avoit-il un qui entendit le latin. S'ils chassent quelqu'un de leur Couvent, ils cachent scrupuleusement la faute qu'il a commise, de peur que si le bruit s'en répandoit dans le public, cela ne diminuât le respect qu'ils exigent du peuple. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se font ainsi défaits d'un de leurs membres, ils répondent simplement, c'est parce qu'il étoit indigne de notre Société.] [On n'est pas surpris qu'Ovington, qui étoit Prêtre de l'Eglise Anglicane, les maltraite un peu; mais c'est pousser trop la haine que de vouloir faire passer, sans preuves, la réputation d'honnêteté dont ils jouissent, pour un voile dont ils ont l'adresse de couvrir leurs désordres; & les Auteurs de ce Recueil sont encore plus coupables, lorsqu'ils avertissent ici malignement qu'Ovington doit être crû sur l'article du Clergé, parce qu'il étoit lui-même Ecclésiastique (g).]

Eglise des Jésuites.

L'EGLISE des Jésuites surpasse toutes les autres en richesse & en beauté. L'Auteur eut l'occasion de la voir dans tout son lustre, le jour où l'on célébroit la Fête de S. Ignace. La musique étoit des plus belles, les ornemens extraordinaires, & les illuminations composoient un spectacle magnifique. [La veille de tous leurs Saints, de même que celle de St. Jean Baptiste, se célébroit à la clarté d'un prodigieux nombre de lampes, qu'on plaçoit au haut des Clochers après le coucher du Soleil, mais toutes ces Illuminations n'étoient rien en comparaison de celle que les Jésuites firent cette nuit-là; de loin elles éblouissoient les yeux des Spectateurs. Quelques-unes de leurs Chapelles sont bâties sur la descente de montagnes si escarpées, qu'il ne faut pas moins que la protection des Saints à qui elles sont dédiées, pour garantir d'une chute très dangereuse ceux qui en sortent.] Près de cette Eglise est un fameux Hôpital pour les maux vénériens. L'Auteur vit plusieurs Malades qui lui parurent des objets fort dégoûtans. Mais si l'on a la liberté de les voir, il ne faut laisser rien échapper qui les offense; car dans la plus humiliante situation, ils conservent toute leur fierté. Ovington ne vit qu'une femme qui donnoit quelques marques de confusion & de repentir (h).

Hôpital pour les maux vénériens.

La Sépulture refusée aux Hérétiques.

Les Eglises sont les lieux où l'on ensevelit les Morts. On orne avec beaucoup de soin le cadavre; mais on l'enterre sans cercueil, & l'on ne manque pas de mêler de la chaux avec la terre, pour le consumer plus promptement; de sorte qu'en moins de quinze jours sa place peut être remplie par un autre corps. Comme l'Eglise Romaine a décidé [peu charitablement,] sur le sort des Hérétiques, elle ne traite pas leurs cadavres avec beaucoup de ménagement. Les Anglois qui meurent à Madère sont moins considérés que les carcasses mêmes des bêtes; car on leur refuse toutes sortes de sépultures, & leur partage est d'être précipités dans la Mer. Ovington rapporte un exemple de cet usage, qu'il traite de barbarie, dans un Marchand Anglois qui mourut sous ses yeux. Tous les Marchands de la même Nation voulant l'enterrer avec décence, & le sauver du moins de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le transporter entre les rochers, dans l'espérance qu'il y feroit à couvert des recherches ecclésiastiques. Mais ils furent trahis dans leur marche.

(g) Voyez le Voyage d'Ovington; pag. 23. & suiv.

(h) Ibid. pag. 25, 26.

che. Les Portugais se rendirent en foule au lieu de la sépulture, exhumerent le corps, & l'exposèrent aux insultes publiques; après quoi ils le jetèrent dans l'Océan. On en use de même aux Indes Orientales, dans tous les Pays de la domination Portugaise. Il n'y pas de lieu qui paroisse assez vil pour y enterrer un Hérétique; [& lui rendre les derniers devoirs de l'humanité, c'est commettre un péché mortel.] On appréhende que les vapeurs de son cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton Catholique. Cependant la haine des Prêtres se laisse quelquefois adoucir par une somme d'argent. L'Auteur rapporte l'exemple d'un enfant qui avoit été secrètement enterré, & pour lequel on obtint grâce, [à des conditions, qui devoient paroître fort étranges, si le récit d'Ovington avoit ici plus de vrai-semblance. Mais comme il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, on peut supposer qu'il a prêté trop facilement l'oreille à des fables.] Il raconte donc que le Clergé Portugais exigea que l'enfant fût exhumé, pour recevoir le Baptême des Catholiques; & qu'après cette cérémonie (i), il consentit qu'on lui rendit la sépulture.

Les Chanoines de l'Eglise Cathédrale jouissent du plus heureux sort du monde, dans une condition également éloignée de la pauvreté & du travail. Leur règle les oblige à la vérité de se rendre à l'Eglise dès quatre heures du matin. Mais comme cette heure ne favorise point assez le goût qu'ils ont pour le repos, Ovington a remarqué qu'ils ont soin tous les jours de faire retarder l'horloge, afin qu'elle fasse entendre quatre heures, lorsqu'il en est réellement cinq; & par cet artifice, ils ménagent tout-à-la-fois leur sommeil & leur réputation.

[A u reste cette censure, dont on s'efforce ici d'adoucir les termes, doit paroître assez pardonnable à l'Auteur Anglois, après le chagrin que son Capitaine essuya de la part des Ecclésiastiques de Madère. Il en rejette la principale cause sur les Jésuites, en les accusant d'un excès de zèle pour leur Religion; mais il est surprenant qu'il prétende leur en faire une offense.] Quelques Matelots Anglois [qui sçavoient la langue Portugaise ayant été bien reçus au Collège des Jésuites, prirent du goût pour la Religion Romaine, & s'en firent expliquer les principes. Leur Vaisseau se disposoit à partir. Ils] se trouvèrent absens à la revue que leur Capitaine fit de l'Equipe. [On devina aisément qu'ayant pris la résolution de se faire Catholiques, ils avoient renoncé au voyage des Indes.] Le Capitaine s'adressa au Gouverneur, qui ordonna, pour satisfaire la Nation Angloise, qu'on fit quelques recherches dans la Ville. Mais son autorité n'alloit pas jusqu'à pouvoir forcer le Collège des Jésuites. Cependant le jour du départ étant fixé pour les Anglois, ils se rendirent à bord, d'où ils envoyèrent au rivage leur Pinasse bien armée; dans l'espérance d'y enlever quelques Pêcheurs & de les faire suppléer à la place de leurs Matelots. En croisant dès le premier jour, le hazard leur fit rencontrer deux Ecclésiastiques, qui se rendoient à Funchal dans une Barque. Les deux Révérends, [comme l'Auteur les appelle,] furent extrêmement surpris de se voir arrêtés par une troupe de Matelots; mais leur douleur surpassa beaucoup leur étonnement, lorsqu'on leur déclara

Ovington.

1689.

La même pratique s'exerce aux Indes.

Exception peu vrai-semblable.

Chanoines de Madère.

Embarras des Anglois à l'occasion de quelques-uns de leurs Matelots convertis par les Jésuites.

Ils arrêtent deux Prêtres par représailles.

(i) Ibid. pag. 27.

OVINGTON.
1689.

clara qu'il falloit dire adieu au délicieux séjour de Madère & se préparer au voyage des Indes [au cas que les Jésuites ne rendissent pas les Matelots Anglois , qu'ils avoient enlevé.] Ils demandèrent la liberté d'écrire au Gouverneur. Leur lettre, dont ils ne refusèrent pas la lecture aux Anglois, contenoit des prières & des instances passionnées, [ils demandoient pour l'amour de Dieu & de la Vierge Marie] d'être secourus à toutes sortes de prix. Le Capitaine écrivit en même-tems au Consul de sa Nation pour justifier sa conduite.

Ils sont obligés de les rendre.

A l'arrivée de ces deux lettres, l'alarme se répandit dans toute la Ville, & le Peuple aussi animé que le Clergé, déclara que si l'on ne se hâtoit de lui rendre ses Prêtres, toute la Nation Angloise en porteroit la vengeance à Madère. En effet les Marchands qui demeuroient dans l'Isle, commencèrent à trembler pour leur sûreté. Ils tentèrent inutilement toutes sortes de moyens pour appaiser la populace, qui couroit dans les rues en redemandant ses Prêtres & maudissant les Hérétiques. Enfin craignant que l'obstination du Capitaine ne les exposât bientôt aux dernières violences, ils demandèrent la permission de se rendre à bord, pour lui faire entendre raison; & dans le doute du succès, ils portèrent avec eux tout leur argent, résolus de ne pas retourner dans la Ville, s'ils ne tiroient aucun fruit de leur négociation. Mais le Capitaine, après les avoir entendus, comprit qu'il ne pouvoit retenir les Prisonniers sans causer un tort considérable à l'Angleterre. [La différence étoit extrême entre des Matelots fugitifs, qui prenoient volontairement le parti de l'abandonner, & deux Ecclésiastiques qu'il prétendoit arracher malgré eux à leur Patrie.] Enfin s'étant déterminé à satisfaire les Portugais, [il renvoya les deux Prêtres, qui, suivant la remarque de l'Auteur, lui auroient été aussi inutiles sur mer, qu'ils le sont sur la terre; &] [il abandonna sa vengeance à l'Ecrivain de cette Relation, qui (k) a crû bien l'exercer en parlant fort injurieusement de l'Eglise Romaine & de ses Ministres.]

Leur vengeance.

Isles de Puerto-Santo & de Saint Brandon.

Découverte
& propriétés
de Puerto-Santo.

CADA Mosto, qui est entré le premier dans quelque détail sur ces deux Isles, nous apprend que celle de Puerto-Santo fut découverte par les Portugais, vers l'an (l) 1418, le jour de la Toussaints; & que c'est de cette Fête qu'elle a tiré (m) son nom. Le Prince Henri de Portugal y forma une Colonie, sous la conduite de (n) Barthélemi Perestrella, qu'il revêtit de la (o) qualité de Gouverneur. On donne à l'Isle environ (p) quinze milles de tour.

Le même Auteur ajoûte qu'elle produit assez de bled & d'avoine pour sa provision; qu'elle nourrit beaucoup de Bœufs & de Porcs (q), mais sur-tout une prodigieuse quantité de lapins. Entre plusieurs espèces d'arbres, elle a le

(k) Ovington, *ubi sup.* pag. 31. & suiv.

(l) L'Auteur se trompe. C'est en 1413.

(m) Faria en donne une autre raison. Voy. le Chap. I. du Vol. I.

(n) Dans Ramusio, c'est Pollastrello.

(o) Lorsque Breston se saisit de Puerto-Santo, en 1595, l'Isle abondoit en vin, en bled, en huile, & ne manquoit ni de bestiaux,

ni de fruits, d'oiseaux & de poisson. Voyez Hakluyt, troisième Vol. de sa Collection, pag. 378.

(p) Barbot dit huit lieues. D'autres plus ou moins. Elle est à douze lieues au Nord-Est de Madère.

(q) On a parlé au Tome I. de la multiplication des Lapins.

Le dragon, dont la sève ou le jus se tire dans certaines Saïsons; [il découle par des incisions qu'on a faites au bas du tronc l'année auparavant,] & forme une gomme qui par diverses épurations (r) devient ce que les Apoticaïres nomment sang de dragon. Cet arbre donne un fruit dont on estime le goût, & qui est jaune, avec la forme d'une cerise. On trouve dans Puerto-Santo le meilleur miel & la plus belle cire du monde, mais en petite quantité. Le poisson est abondant sur les Côtes, sur-tout la Dorade (s) & le Dentali. L'Isle n'a pas de Port; mais la Rade est commode & couverte de toutes parts, excepté entre le Sud & l'Est; ce qui la rend dangereuse lorsque le vent souffle de ce côté-là. Cada Mosto (t) borne ici ses éclaircissemens.

Au mois d'Avril 1595, le Capitaine Amias Preston s'empara de la Ville de Puerto-Santo avec soixante hommes. Elle étoit alors assez grande & fort bien bâtie. Les Habitans se retirèrent avec ce qu'ils avoient de plus précieux sur une montagne voisine, où les Anglois n'osèrent les attaquer. Ils proposèrent une rançon pour la Ville; mais Preston se ressentant de quelques insultes qu'il y avoit reçues, la fit brûler jusqu'aux fondemens. Il fit le même traitement à tous les Villages de l'Isle, qui étoient habités par de vieux Soldats Portugais à qui l'on accordoit cette retraite (v) comme une récompense de leurs services. En 1681, Barbot ayant relâché dans cette Isle, y trouva (x) quelques Villages & plusieurs Hameaux.

Nicols parle de Saint Brandon (y), sans expliquer la grandeur ni les propriétés (z) de cette Isle. Linschoten s'étend davantage; mais avec autant d'incertitude. A droite des Canaries, dit-il, (a) environ cent lieues de Ferro, le hazard a fait souvent rencontrer une Isle nommée par les gens de mer, *San-Borandon*, ou *Boranora*. Ceux qui l'ont vûe la représentent comme un lieu délicieux, où la verdure, les arbres & toutes sortes de provisions sont en abondance. On prétend qu'elle est habitée par des Chrétiens; mais personne n'a pu rendre compte de leur Pays ni de leur langage. Les Espagnols, qui sont partis plusieurs fois des Canaries pour la chercher, n'ont point encore réussi à la découvrir; ce qui a fait supposer à quelques-uns de leurs Ecrivains que c'est une Isle enchantée, qui ne se montre jamais à ceux qui la cherchent. D'autres racontent qu'elle a ses jours & ses tems pour se faire voir & pour disparaître, ou que c'est la force des Courans qui en éloigne les Vaisseaux. Enfin d'autres conjecturent plus raisonnablement que l'Isle étant fort petite & presque toujours enveloppée de nuages, les Courans ne permettent guères en effet qu'on puisse en approcher assez pour la voir. Quoiqu'il en soit,

OVINGTON.
1689.

Elle est prise
& brûlée par
les Anglois.

Opinions di-
verses sur l'Isle
de S. Bran-
don.

(r) Quelques-uns la mettent au rang des épiceries. C'est-là une Remarque du Traducteur, qui sans doute n'aura pas fait attention à ce que disent les Auteurs Anglois: ceux-ci observent simplement qu'il paroît par cette Relation, que le sang de Dragon est un jus épais.

(s) Orate Vecchio.

(t) Voyez la Collection de Ramusio, Volume I. pag. 96.

(v) Collection de Hackluyt, Volum. III. pag. 578.

(x) Barbot, dans la Collection de Chur-

chill, Volum. V. pag. 524.

(y) Elle est ainsi nommée dans la Traduction Françoisse des Voyages Hollandois aux Indes Orientales; mais les Anglois l'appellent *Boranora*; & de Brie, *Boradon*. Les uns la mettent à cent lieues, d'autres à cent milles des Canaries. Par la droite de Ferro, il faut entendre ici le côté de l'Ouest.

(z) Nicols la place entre Madère & Palma. Pour accorder cette situation avec Linschoten, il faut entendre le Nord, par la droite des Canaries.

(a) Voyages de Linschoten, pag. 177.

OVINGTON. on est persuadé, suivant Linschoten, que l'Isle de Saint Brandon existe, à la distance des Canaries qu'on vient de marquer; & l'on ne peut douter, ajoûte-t'il, d'un fait qui est attesté par divers témoins oculaires. Malgré l'air de persuasion avec lequel il s'explique, les Auteurs de ce Recueil sont portés à croire que c'est une Isle chimérique, comme celle d'O-Brisil, qui semble se jouer aussi de la curiosité des Marelots.

§. VII.

Histoire de la Découverte de l'Isle de Madère.

ALCAFORADO.
1421.
Remarques
préliminaires.

ON trouve, dans plusieurs Auteurs, différentes Relations de la même Découverte. Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, en parle avec peu d'étendue dans la première Décade de son *Asie*. Le Docteur Manuel Clement en a publié l'Histoire en Latin, avec une Epître dédicatoire au Pape Clément V. Manuel Tome a composé sur le même sujet un Poème Latin sous le titre d'*Insulana*. Antoine Galvano s'étend sur cette découverte dans le Traité des Entreprises des Espagnols & des Portugais (a) jusqu'à l'année 1550. Manuel de Faria y Sousa, illustre Commentateur du *Camoens* (b), cite Galvano à la première Stance du cinquième Chant de la *Lusiade*. Mais nous n'avons pas de Relation si complète que celle de François Alcaforado, Ecuyer du Prince Henri de Portugal, premier Auteur des Navigations qui nous ont ouvert de nouveaux Mondes. D'ailleurs elle a précédé celles de tous les autres Ecrivains, elle fut composée pour le Prince, [dans un tems où l'attention du Public auroit exposé les moindres faussetés au démenti;] & personne n'étoit plus capable qu'Alforado de donner un détail exact de cet événement, puisqu'il étoit au nombre de ceux qui assistèrent à la seconde découverte.

Son Ouvrage fut publié d'abord en Portugais, par Dom Francisco Manuel. Ensuite ayant été traduit en François, il parut à Paris (c) en 1671. On ne s'attache ici qu'à cette Traduction, parce qu'on n'a pu se procurer l'Original. [on ne sçait pas même où il a été imprimé. Le Traducteur dit que le Manuscrit Original est gardé avec soin par Dom Francisco: cela semble insinuer que l'Edition Portugaise n'a pas précédé de beaucoup la Française.] L'Auteur François déclare qu'ayant trouvé le style chargé de comparaisons, de digressions, d'étimologies, & de réflexions ennuyeuses, il n'a pas fait difficulté de le réformer; mais qu'il a conservé scrupuleusement les moindres circonstances historiques.

Doutes sur la
vérité de cette
Histoire.

Il est fort remarquable qu'il ne paroît aucune trace de Machin, Machan, Marcham, ou Marchan dans les Historiens Anglois; & que Hackluyt, qui en a parlé le premier, est obligé à Galvano de tout ce qu'il (d) rapporte après lui. [Mais, par l'Extrait que nous allons donner, nous nous approprierons en quelque

(a) Imprimé en 1560, traduit en Anglois & publié in 40. par Hakluyt. Purchas en a mis l'extrait dans son *Pilgrimage*, Vol. II. pag. 1671.

(b) Faria parle aussi de cette découverte de Madère dans son *Asie Portugaise*.

(c) Sous le titre de Relation historique de la

découverte de l'Isle de Madère. [C'est un petit format, de cent-huit pages, sans la préface qui en contient douze, & d'où nous en avons tiré les particularités qu'on lit ici. L'Ouvrage est imprimé en assez grands caractères].

(d) Collection de Hackluyt, Vol. II. Part. II. pag. 1.

quelque façon cette Histoire, & les Anglois ne seront plus étrangers dans un événement qui a rendu un de leurs Compatriotes fameux pendant plusieurs siècles, parmi les autres Nations.] On ne peut dissimuler qu'il y a quelques objections à faire contre la vérité de cette Histoire, dans certains endroits où les circonstances s'accordent mal avec le tems de l'Auteur. Si l'on ne regarde point ces erreurs comme une raison de rejeter l'ouvrage, il faut supposer qu'elles y ont été mêlées par les Editeurs. Mais il est vrai du moins que ce qui regarde la personne de Machan se trouve confirmé par Ovington, qui écrivait sur le témoignage des Habitans même de Madère.

ALCAFORADO.
I 4 2 I.

Cause des aventures de Machan.

Sous le règne d'Edouard III, Roi d'Angleterre, un homme d'esprit & de courage, nommée Robert (e) Machin, ayant conçu une passion fort vive pour une jeune personne d'une naissance supérieure à la sienne, obtint la préférence sur tous ses Rivaux. Mais les parens de sa Maîtresse, qui se nommoit Anne d'Arfet, s'aperçurent des sentimens de leur fille; & dans la résolution de ne pas souffrir un mariage qui blessait leur fierté, ils se procurèrent un ordre du Roi pour faire arrêter Machin, jusqu'à ce que le sort d'Anne fût fixé par une autre alliance. Ils lui firent épouser un Homme de qualité, dont Machin refusa de déclarer le nom après sa triste aventure. Anne fut aussitôt conduite à Bristol dans les terres de son mari. L'Amant prisonnier obtint immédiatement la liberté; mais animé par le ressentiment de son injure autant que par sa passion, il entreprit de troubler le bonheur de son Rival. Quelques amis lui prêtèrent leur secours. Il se rendit à Bristol, où, par des artifices ordinaires à l'Amour, il trouva le moyen de voir sa Maîtresse. Elle n'avoit pas perdu l'inclination qu'il lui avoit inspirée pour lui. Ils résolurent ensemble de quitter l'Angleterre & de chercher une retraite en France. Leur diligence fut égale à leur témérité. Un jour qu'Anne feignit de vouloir prendre l'air, elle se fit conduire au bord du Canal par un domestique de confiance; & se mettant dans un Bateau qui l'attendoit, elle gagna un Vaisseau, que son Amant tenoit prêt pour leur fuite.

Il enlève sa Maîtresse.

L'ANCRE fut levée aussitôt, & les voiles tournées vers les Côtes de France. Mais l'inquiétude & la précipitation de Machin ne lui avoient pas permis de choisir les plus habiles Matelots d'Angleterre. Le vent d'ailleurs lui fut si peu favorable, qu'ayant perdu la terre de vue avant la nuit, il se trouva le lendemain comme perdu dans l'immensité de l'Océan. Cette situation dura treize jours, pendant lesquels il fut abandonné à la merci des Flots. [On parle d'un tems où la Boussole n'étoit point encore en usage dans la Navigation.] Enfin, le quatorzième jour au matin, ses gens apperçurent fort près d'eux une terre qu'ils prirent pour une Isle. Leur doute fut éclairci au lever du Soleil, qui leur fit découvrir des forêts d'arbres inconnus. Ils ne furent pas moins surpris de voir quantité d'Oiseaux d'une forme nouvelle, qui vinrent se percher sur leurs mâts, & leurs vergues, sans aucune marque de frayeur.

Une tempête le jette dans l'Isle de Madère.

Ils mirent la Chaloupe en mer. Plusieurs Matelots y étant descendus pour gagner la terre, revinrent bientôt avec d'heureuses nouvelles & de grands témoignages de joie. L'Isle paroissoit déserte; mais elle leur offroit du moins un

(e) Galvano, & Hackluyt après lui, l'appellent Machan. Ils ne marquent pas précisément l'année de cette aventure. Galvano dit seule-

ment que ce fut vers 1344, sous le règne de Pierre IV. d'Arragon.

ALCAFORADO.
I 42 I.

Il s'établit à terre.

Le vent entraîne son Vaisseau dans l'Afrique.

Sa Maitresse meurt, & lui après elle.

Esclavage de ses gens en Afrique. Ils y trouvent Jean de Morales.

un azyle après de si longues & si mortelles allarmes. Divers animaux s'étoient approchés d'eux sans les menacer d'aucune violence. Ils avoient vu des ruisseaux d'eau fraîche, & des arbres chargés de fruit. Machin & sa Maitresse, avec leurs meilleurs amis, n'eurent plus d'empressement que pour aller se rafraîchir dans un si beau Pays. Ils s'y firent conduire aussi-tôt dans la Chaloupe, en laissant le reste de leurs gens pour la garde du Vaisseau. Le Pays leur parut enchanté. La douceur des animaux ne les invitant pas moins que celle de l'air & que la variété des fleurs & des fruits, ils s'avancèrent un peu plus loin dans les terres. Bientôt ils trouvèrent une belle prairie, bordée de lauriers, & rafraîchie par un ruisseau, qui descendoit des Montagnes dans un lit de beau gravier. Un grand arbre, qui leur offroit son ombre, leur fit prendre la résolution de s'arrêter dans cette belle solitude. Ils y dressèrent des cabanes, pour y prendre quelques jours de repos & délibérer sur leur situation. [Ils y passèrent le tems très agréablement; ils faisoient continuellement de nouvelles découvertes, & les productions du pays leur fournissoient toujours des sujets d'admiration.] Mais leur tranquillité dura peu. Trois jours après, un orage du Nord-Est arracha le Vaisseau de dessus les ancres, & le jeta sur les Côtes de Maroc; où s'étant brisé contre les rochers, tout l'Equipage fut pris par les Mores & renfermé dans une étroite prison.

MACHIN n'ayant retrouvé le lendemain aucune trace de son Bâtiment, conclut qu'il étoit coulé à fond. Cette nouvelle disgrâce répandit la consternation dans sa troupe, & fit tant d'impression sur sa compagne, qu'elle n'y survécut pas long-tems. Les premiers malheurs qui avoient suivi son départ avoient abattu son courage. Elle en avoit tiré de noirs présages, qui lui faisoient attendre quelque funeste catastrophe. Mais ce dernier coup lui fit perdre jusqu'à l'usage de la voix. Elle expira deux jours après, sans avoir pu prononcer une parole. Son Amant pénétré d'un accident si tragique ne vécut que cinq jours après elle, & demanda pour unique grâce à ses amis de l'enterrer dans le même tombeau. Ils avoient creusé sa fosse au pied d'une sorte d'autel, qu'ils avoient élevé sous le grand arbre. Ils y placèrent aussi le malheureux Machin; & mettant une croix de bois sur ce triste monument, Ils y joignirent une inscription qu'il avoit composé lui-même & qui contenoit en peu de mots sa pitoyable aventure. Elle finissoit par une prière aux Chrétiens, s'il en venoit après lui dans le même lieu, d'y bâtir une Eglise sous le nom de *Jésus Sauveur*.

APRÈS la mort du Chef, le reste de la Troupe ne pensa qu'à sortir d'un lieu si désert. Tous les soins furent employés à mettre la Chaloupe en état de soutenir une longue navigation; & l'on mit à la voile, dans la vûe, s'il étoit possible, de retourner en Angleterre. Mais la force du vent ou l'ignorance des Matelots ayant fait prendre la même route que le Vaisseau, on alla tomber sur la même Côte, & l'on n'y essuya pas un meilleur sort.

LES prisons de Maroc étoient alors remplies d'Esclaves Chrétiens de toutes les Nations, comme celles d'Alger le sont aujourd'hui. Il s'y trouvoit un Espagnol de Séville, nommé Jean de Morales, qui ayant exercé long-tems la profession de Pilote, prit beaucoup de plaisir au récit des Prisonniers Anglois. Il apprit d'eux la situation du nouveau Pays qu'ils avoient découvert, & les marques de terre auxquelles il pouvoit être reconnu. Ici l'Historien se croit obligé de reprendre les circonstances qui conduisirent à la seconde Découverte de Madère.

JEAN

JEAN Premier, de Portugal, étant retourné victorieux des guerres de Castille, entreprit de passer en Afrique à la tête d'une puissante Armée, pour la conquête de Ceuta qu'il prit effectivement en 1415. Il étoit accompagné dans cette expédition des Infans de Portugal, entre lesquels Dom Henri, alors Grand-Maître de l'Ordre de Christ, se distingua singulièrement. Ce jeune Prince ayant cultivé l'étude de la Géographie & des Mathématiques, trouva l'occasion chez les Mores [& les Juifs,] de prendre des informations sur les Pays & les Mers, dont ils étoient environnés. Ce qu'il apprit d'eux lui fit naître une passion insurmontable pour les Découvertes. Après la réduction de Ceuta, il se retira dans la Province des Algarves, où il bâtit près du Cap Saint-Vincent un Fort & une Ville qu'il nomma *Terça-Nabal*, mais qui prit ensuite le nom de *Villa do Infante*. Il s'y livra si entièrement à l'exécution de ses projets, qu'il y destina d'abord tous les revenus de son Ordre.

Le principal instrument sur lequel il jeta les yeux pour une si noble entreprise, fut Juan Gonfalso Zarco, Gentilhomme de sa Maison. La valeur de Zarco s'étoit signalée au Siège de Ceuta, où le Roi l'avoit revêtu de la dignité de Chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier l'usage de l'artillerie sur les Vaisseaux. Il avoit découvert, en 1418, l'Isle de Puerto-Santo, dans un voyage qu'il faisoit pour trouver le Cap de Bojador; deux ans après, il passa les Détroits par ordre du Roi Jean, pour aller croiser sur les Côtes d'Afrique. Mais il faut remarquer ici que dès l'an 1416, Dom Sanche, dernier Fils du Roi Ferdinand d'Arragon & Grand-Maître de l'Ordre de Calatrava, avoit laissé en mourant une grosse somme d'argent pour la rédemption des Captifs. Après quelques délais, on fit partir d'Espagne un *Foist*, chargé du legs & de l'exécution des volontés du Prince. Quantité d'Esclaves Chrétiens sortirent des prisons de Maroc. Jean de Morales (f) qui fut de ce nombre, passoit avec les autres d'Afrique à Tarif lorsque la Flotte de Zarco traversoit le Détroit. Les deux Couronnes, sans être en guerre ouverte, avoient quelques différends qui autorisoient le Commandant Portugais à se saisir du *Foist*. Cependant la cargaison n'ayant pû lui inspirer que de la pitié, il rendit la liberté à ce Bâtiment & ne retint que Morales, après lui avoir reconnu assez d'habileté

ALCAFORADO.

1421.

Causes de la seconde Découverte de Madère.

Gonfalso Zarco, principal instrument du Prince Henri de Portugal.

Comment il rencontre Jean de Morales.

(f) Il faut avouer que l'objection qui naît ici contre la vérité de cette Histoire est difficile à lever. On nous a raconté qu'après la mort de Machin, ses Compagnons partirent aussitôt, & trouvèrent Jean de Morales dans les prisons de Maroc. Or si l'on suppose, comme Galvano le rapporte d'après les Chroniques de Castille, que la découverte de Machin arriva vers l'an 1344, il faut que la prison de Morales n'ait pas duré moins de soixante seize ans jusqu'au tems qu'il rencontra Zarco. L'intervalle seroit encore plus long, si l'aventure de Machin étoit arrivée dès la 1328, comme Herbert l'a écrit. L'Auteur même de cette Histoire place cet événement sous le Règne d'Edouard III, qui commença en 1327 & qui finit en 1378. Mais en ne le rapportant qu'à la dernière année de ce Règne, ce seroit toujours quarante-deux ans qu'il faudroit accorder à la prison de Ma-

chin; ce qui est non-seulement peu probable, mais contraire au sens de l'Historien, qui semble mettre un espace fort court entre les deux événemens, & contraire encore à la Chronique, qui dit expressément que Machin passa lui-même en Afrique, & qu'il fut présenté ensuite au Roi de Castille. A la vérité cette supposition de la Chronique peut passer pour l'invention de quelque Espagnol, qui a cru fortifier alors les prétentions de l'Espagne sur Madère; mais la première objection demeure dans toute sa force. On n'y voit même aucune autre réponse, que de dire, ou que Morales avoit blesé la vérité en déclarant qu'il sçavoit des Anglois mêmes ce qu'il n'avoit appris que par la tradition des autres Esclaves; ou qu'Alcaforado n'a pas rapporté fidèlement ce qu'il tenoit de Morales.

ALCAFORADO.
1421.

bileté pour le croire capable de servir le Prince Henri dans ses desseins. La violence n'eut aucune part à cette nouvelle captivité. Morales n'apprit la cause de sa détention que pour en marquer de la joye, & s'offrir volontairement au service du Prince de Portugal. Il s'empressa même de communiquer à Zarco l'espérance qu'il avoit de se faire considérer tout-d'un-coup par des ouvertures importantes; il parla de la nouvelle Isle que les Anglois avoient découverte, & l'histoire des deux Amans ne fut pas oubliée.

Il le mène au
Prince Henri.

ZARCO charmé de ce qu'il entendoit, n'eut rien de si pressant que de retourner à Tarca Nabal, pour faire un si riche présent à son Prince. Morales fut reçu comme un envoyé du Ciel. A peine eut-il expliqué ses propositions, que Henri dépêcha [Zarco & Morales] au Roi son Père, pour lui en relever les avantages, & demander la permission de les exécuter.

Obstacles levés.

ELLES trouvèrent des obstacles à la Cour, par l'opposition secrète de quelques ennemis du Prince, Mais, sur les informations de Zarco, il s'y rendit lui-même, & sa présence fit évanouir aussi-tôt les difficultés. Le tems de l'expédition fut marqué au mois de Juin, & les ordres donnés pour l'équipement d'un bon Vaisseau, accompagné d'une Chaloupe à rames, suivant l'usage du tems. Zarco fut nommé pour commander cette petite Flotte. Il prit avec lui le Capitaine Jean Laurence; François de Cardaval (g), Ruy Paës, Alvares Alfonso, François Alcaforado Auteur de cette Relation; & deux habiles Pilotes, Antoine Jago, & Lorenzo Gomez.

Départ pour
la découverte
de Madère.

ZARCO toucha dans sa route à Puerto-Santo, où les Portugais, qu'il y avoit laissés deux ans auparavant, lui racontèrent comme une vérité constante, qu'au Nord-Est (b) de l'Isle, on voyoit sans cesse des ténèbres impénétrables, qui s'élevoient de la Mer jusqu'au Ciel; que jamais on ne s'apercevoit qu'elles diminuassent, & qu'elles paroissent gardées par un bruit effrayant qui venoit de quelque cause inconnue. Comme on n'osoit encore s'éloigner de la terre, faute (i) d'Astrolabe, & d'autres instrumens dont l'invention est postérieure, & qu'on s'imaginait qu'après avoir perdu la vûe des Côtes, il étoit impossible d'y retourner, sans un secours miraculeux de la Providence; cette prétendue obscurité passoit pour un abîme sans fond, ou pour la bouche même de l'Enfer. Les Ecrivains qui s'attribuoient plus de lumières, soutenoient que c'étoit l'ancienne Isle de Cipango, que le Ciel se plaçoit à tenir cachée sous un voile mystérieux, dans laquelle on étoit alors persuadé que les Evêques Espagnols & Portugais s'étoient retirés avec d'autres Chrétiens pour se garantir de l'esclavage & de l'oppression des Mores, [& des Sarrazins.] Ils ajoûtoient qu'on ne pouvoit entreprendre sans crime de pénétrer dans un secret si divin, puisqu'il n'avoit point encore plu au Ciel de faire précéder cette découverte par les

Opinions fa-
buluse sur
cette Isle.

(g) *Angl.* François de Carvalail. R. d. E.

(b) Ce devoit être au Sud-Ouest, qui est la situation de Madère par rapport à Puerto-Santo.

(i) Si cette remarque est véritable, voici la décision d'un point fort contesté, puisque l'Auteur déclare que les instrumens nécessaires à la Navigation n'étoient pas encore inventés en 1418 & 1420, lorsque Puerto-Santo & Madère furent découverts par les Portugais. D'un

autre côté, il est clair par le même endroit qu'ils furent inventés quelques années après cette découverte, puisqu'ils l'étoient lorsque l'Auteur composa sa Relation; à moins qu'on ne veuille supposer que c'est une interpolation de Dom Francisco Manuel, comme on l'a fait remarquer dans les Remarques préliminaires, ou de quelqu'un qui avoit eu le Manuscrit avant lui. [On verra dans la suite quelques exemples de semblables additions.]

Les signes qui sont annoncés dans les anciennes Prophéties, [qui parlent de ce Miracle.]

Les exhortations de Morales firent mépriser à Zarco ces fausses terreurs. Ils jugèrent tous deux que les ténèbres dont on vouloit leur faire un sujet d'épouvante, étoient au contraire la marque certaine de la terre qu'ils cherchoient. Cependant après quelque délibération, ils convinrent de s'arrêter à Puerto-Santo jusqu'au changement de la Lune, pour observer quel effet il produiroit sur l'ombre. La Lune changea, sans qu'on s'aperçût de la moindre altération dans ce Phénomène. Alors tous les Avanturiers furent saisis d'une si vive terreur qu'ils auroient abandonné leur entreprise, si Morales n'étoit demeuré ferme dans ses idées, soutenant toujours d'après les informations qu'il avoit reçues des Anglois, que la terre qu'on cherchoit ne pouvoit être bien loin. Il faisoit comprendre à Zarco que cette terre, étant sans cesse à couvert du Soleil par l'épaisseur de ses forêts, il en sortoit une humidité continuelle, qui produisoit cette nuée épaisse, l'objet de tant de craintes & de fausses imaginations.

ENFIN Zarco, ne consultant plus que son courage, mit à la voile un jour au matin, sans avoir communiqué sa résolution à d'autres qu'à Morales; & pour ne laisser rien manquer à sa découverte, il tourna directement la proue de son Vaisseau vers l'ombre la plus noire. Cette hardiesse ne fit qu'augmenter les alarmes de son Equipage. A mesure qu'on avançoit, l'obscurité paroissoit plus épaisse. Elle devint si terrible qu'on ôsoit à peine en soutenir la vue. Vers le milieu du jour on entendit un bruit terrible, qui se répandoit dans toute l'étendue de l'horizon. Ce nouveau danger redoubla si vivement la frayeur publique, que tous les Matelots poussèrent de grands cris, en suppliant le Capitaine de changer de route & de leur sauver la vie. Il les rassembla d'un visage ferme, & par un discours prononcé avec le même courage il leur inspira une partie de sa résolution. L'air étant calme & les Courans fort rapides, il fit conduire son Vaisseau au long de la nuée par deux Chaloupes. Le bruit servoit de marque pour s'avancer ou se retirer, suivant qu'il paroissoit plus ou moins violent. Déjà la nuée commençoit à diminuer par degrés. Du côté de l'Est elle étoit sensiblement moins épaisse, mais les vagues ne cessèrent pas de faire entendre un bruit terrible. On crut bientôt découvrir au travers de l'obscurité quelque chose de plus noir encore, quoiqu'à la distance où l'on étoit, il fût impossible de le distinguer. Quelques Matelots assurèrent qu'ils avoient aperçu des Géans d'une prodigieuse hauteur. Ce n'étoient que les rochers, qu'on vit bientôt à découvert. La mer s'éclaircissant enfin, & les vagues commençant à diminuer, Zarco & Morales ne doutèrent plus qu'on ne fût peu éloigné de la terre. Ils la virent presque aussitôt, lorsqu'ils n'osoient encore s'y attendre. La joye des Matelots se conçoit plus aisément qu'elle ne peut s'exprimer. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut une petite pointe, que Zarco nomma la pointe de Saint-Laurent. Après l'avoir doublée, on eut au Sud la vue d'une terre qui s'étendoit en montant; & l'ombre ayant tout-à-fait disparu, la perspective devint charmante jusqu'aux montagnes.

Ruy Paës fut envoyé dans une Chaloupe, avec Jean de Morales, pour reconnoître la Côte. Ils entrèrent dans une Baye, qu'ils trouvèrent conforme à la description que Morales avoit reçue des Anglois. Etant descendus au rivage, ils découvrirent sans peine le monument de Machin, & les

autres

ALCAFORADO.

I 4 2 I.

Difficultés
qui n'arrêtent
point Zarco &
Morales.

Approche du
Vaisseau vers
l'île, &
frayeur des
Matelots.

Première
vue de la terre.

Ruy Paës &
Jean de Mora-
les y descen-
dent les pre-
miers.

ALCAFORADO. autres marques qu'ils s'attachèrent à distinguer. [Après avoir satisfait leur piété au tombeau des deux Amans,] ils portèrent ces heureuses nouvelles au Vaisseau. Zarco prit possession du Pays au nom du Roi Jean & du Prince Dom Henri, Chevalier & Grand-Maître de l'Ordre de Christ. Ensuite rapportant ses premières vûes à la Religion, il fit élever un nouvel autel près du Tombeau de Machin. La date de ce grand événement est le 8 de Juillet, jour de Sainte Elisabeth.

Recherches
que Zarco fait
dans l'Isle.

Le premier soin des Avanturiers Portugais fut de chercher, dans le Pays, des Habitans & des Bestiaux. Mais ils n'y trouvèrent que des oiseaux de diverses espèces, & si peu farouches qu'ils se laissoient prendre à la main. On résolut de suivre les Côtes, dans la Chaloupe. Après avoir doublé une pointe à l'Ouest, on trouva une Plage où quatre belles rivières venoient se rendre dans la Mer. Zarco remplit une bouteille de la plus belle eau, pour la porter au Prince Henri. En avançant plus loin, on arriva dans une Vallée arrosée par une autre rivière. Plus loin encore, on trouva une seconde Vallée couverte d'arbres, dont quelques-uns étoient tombés. Zarco en fit une croix, qu'il éleva sur le rivage, & nomma ce lieu *Santa-Cruz*. Un peu au-delà, ils passèrent une Pointe qui s'avançoit assez loin dans la mer, & la trouvant remplie d'un grand nombre de geais, ils lui donnèrent le nom de *Pauta dos Galbos*, qu'elle conserve encore.

Il reconnoît
que sa décou-
verte est une
Isle.

CETTE pointe, avec une autre langue de terre, qui en est à deux lieues, forme un Golphe, alors bordé de beaux cèdres, au-delà duquel Zarco découvrit encore une Vallée, d'où sortoit une eau blanchâtre qui formoit un grand bassin avant que d'entrer dans la Mer. Tant d'agrémens naturels engagèrent Zarco à faire descendre encore une fois ses gens pour pénétrer plus loin dans les terres. Mais quelques Soldats chargés de cet ordre revinrent bientôt lui apprendre qu'ils avoient vû de tous côtés la Mer autour d'eux, & par conséquent qu'ils étoient dans une Isle, contre l'opinion de ceux qui avoient pris cette terre pour une partie du Continent d'Afrique.

Divers lieux
qu'il vîste &
qu'il nomme.

ZARCO ne pensa plus qu'à choisir dans l'intérieur du Pays quelque lieu propre à s'y établir. Il arriva dans une campagne assez vaste, & moins couverte de bois que les autres cantons, mais si remplie de fenouil que la Ville qu'on y a bâtie depuis, qui est devenue la Capitale de l'Isle, [& la Métropole de tout l'Orient pour le spirituel] en a tiré le nom (*k*) de *Funchal*. Là, trois belles rivières sortant de la Vallée & s'unissant pour se jeter dans la mer, forment deux petites Isles, dont la situation tenta Zarco d'en faire approcher son Vaisseau. Ensuite il continua sa route par terre jusqu'à la même pointe qu'il avoit vûe au Sud, où il avoit planté une croix. Il découvrit, au-delà, un rivage si doux & si uni qu'il lui donna le nom de *Playa formosa*. Un peu plus loin, il fut arrêté par un ruisseau d'eau claire, mais si rapide, que deux de ses gens ayant entrepris de le passer à la nage, furent emportés par le

(*k*) On trouve ici dans cette Relation une remarque sur Funchal, qui prouve clairement qu'on a fait quelques additions aux Manuscrits d'Alcaforado; car l'Auteur n'a pu parler de plusieurs choses qui n'arrivèrent qu'environ quatre-vingts ans après, telles que l'érection de Funchal en Evêché, [qui n'a eu lieu que vers

le seizième siècle; ou autour de l'an 1500: & ce ne fut encore que plusieurs années après, que l'Archevêque des Indes y fit sa résidence; & cependant c'est à cette résidence qu'il est fait allusion dans ces mots, la Métropole de tout l'Orient pour le spirituel.

le Courant, & n'auroient pû éviter de périr s'ils n'eussent été promptement secourus. Cet accident fit nommer le ruisseau *Soccoridos*; cause plus heureuse que celle qui a fait nommer *Agraviados* une rivière de la Mer Arabique dont les Historiens Portugais (1) font mention.

ALCAFORADO.
1421.

EN continuant sa marche, Zarco s'approcha d'une pointe de rocher, qui étant coupée par l'eau de la mer, formoit une sorte de Port. Il crut y découvrir les traces de quelques animaux; ce qui rendit sa curiosité d'autant (m) plus vive, que jusqu'alors il n'en avoit point encore aperçu. Mais il fut bientôt détrompé en voyant sauter dans l'eau un grand nombre de Loups-Marins. Ils sortoient d'une caverne que l'eau avoit creusée au pied de la montagne, & qui étoit devenue comme le rendez-vous de ces animaux. Cette découverte fit donner à Zarco le surnom de *Camera dos Lobos*, qui s'est transmis (n) à sa postérité, [de la même manière que Scipion & Germanicus ont tiré des surnoms des Provinces qu'ils avoient conquises.]

Camera de Lobos.

LES nuées devinrent si épaisses dans cet endroit, que faisant paroître les rochers beaucoup plus hauts & trouver quelque chose de plus terrible au bruit des vagues qui venoient s'y briser, Zarco prit la résolution de retourner vers son Vaisseau. Il se pourvut d'eau, de bois, d'oiseaux & de plantes de l'Isle, pour en faire présent au Prince Henri; & remettant à la voile pour l'Europe, il arriva au Port de Lisbonne vers la fin du mois d'Août 1420, sans avoir perdu un seul homme dans le voyage.

Raisons qui arrêtent Zarco.

LE succès d'une si belle entreprise lui attira tant de considération à la Cour de Portugal, qu'on lui accorda publiquement un jour d'audience, pour faire le récit de ses découvertes. Il présenta au Roi plusieurs troncs d'arbres d'une grosseur extraordinaire; & sur l'idée qu'il donna de la prodigieuse quantité de forêts dont il avoit trouvé l'Isle couverte, ce Prince la nomma l'Isle Madère. Zarco reçut ordre d'y retourner au Printems, avec la qualité de Capitaine ou de Gouverneur de l'Isle; titre auquel ses descendans joignent aujourd'hui celui de Comte (o).

Il retourne en Portugal. Accueil qu'il y reçoit.

L'Isle est nommée Madère.

LE second voyage se fit au mois de Mai de l'année 1421. Zarco partit accompagné de sa femme, Constance Rodrigue de Sa (d'autres disent d'Almeyda;) de Juan Goncalvo son fils aîné, & de ses deux filles, Hélène & Béatrix. Il retrouva son Isle en peu de jours. La Rade où il aborda n'étoit encore distinguée que par le nom de Port Anglois; mais il la nomma *Puerto Machino*, pour faire honneur à la mémoire de l'infortuné Machin; & la Ville qui s'y est formée depuis, a conservé le nom de *Machino* ou *Machico*. En descendant au rivage, il fit abattre le bel arbre sous lequel étoient les autels & le tombeau dont on a parlé; & l'usage qu'il en fit aussi-tôt fut pour bâtir une Eglise, qu'il dédia à *Jesus Sauveur*, suivant les intentions de Machin qui subsistoient encore dans son épitaphe. Il donna aux tristes restes des deux Amans une sépulture honorable dans le chœur.

Son second voyage à Madère.

Port nommé Machico. Eglise bâtie.

APRÈS

(1) Cette réflexion sur la Rivière de *los Agraviados*, dans le Golphe Arabique, est une autre interpolation; puisque l'événement qu'elle suppose est postérieur de cent vingt ans à la découverte de Madère.

animaux.

(n) On reconnoît encore ici une interpolation.

(o) C'est encore ici vraisemblablement une autre interpolation.

(m) Machin avoit vu différentes sortes d'animaux.

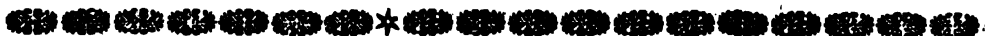
ALCAFORADO.
1421.
Fondations
de Funchal.

APRÈS avoir accordé ses premiers soins à la Religion, il choisit pour l'établissement de sa Colonie, l'endroit de l'Isle qui lui avoit paru le plus commode & le plus agréable. C'étoit une belle Vallée, où l'eau fraîche étoit en abondance. Il y jeta les fondemens d'une Ville qui fut nommée Funchal, & qui devint bientôt fameuse. Constance sa femme, en dédia le premier Autel à Sainte Catherine; ce qui se trouve néanmoins contraire au récit de Barros, qui suppose deux Eglises bâties à Funchal avant celle-ci. Cette erreur du Tite-Live de Portugal rend fort suspect tout ce qu'il raconte ensuite du feu qu'on employa pour détruire les forêts, & qui s'y entretint pendant sept ans; d'autant plus que Madère n'a jamais été sans beaucoup d'arbres, quoiqu'on en ait abbatu un fort grand nombre pour les Manufactures de sucre, dont on a vu jusqu'à cent cinquante à la fois.

Autres dispositions en faveur du Prince Henri.

Récompense de Zarco.

APRÈS la mort du Roi Jean, Edouard son Fils & son successeur accorda au Prince Henri les revenus de cette Isle pour tout le tems de sa vie, en dédommagement des sommes qu'il avoit avancées pour la découvrir & la peupler. Cette donation se fit à Cintra par un Acte solennel, le 26 de Septembre 1433; & par le même motif, l'autorité spirituelle fut accordée perpétuellement à l'Ordre de Christ. Alphonse, successeur d'Edouard, confirma ces dispositions en 1439. A l'égard de Juan Gonsalvo Zarco, dont le mérite & les services méritoient aussi des récompenses, les Princes ses Maîtres changèrent son nom & ses armes. Il fut revêtu du titre de Comte, avec le nom de Camera dos Lobos, en mémoire de la caverne qu'il avoit découverte; & pour armes, il prit [sur un champ de sinople] une tour d'argent supportée par deux Loups-marins & chargée d'une Croix d'Or. Ses Descendans conservent encore le même nom & les mêmes armes. [Ce changement d'armes ne doit pas paroître fort surprenant, puisqu'on changea aussi celles de Portugal, qui étoient auparavant d'Argent, à une Croix d'Azur.]



C H A P I T R E II.

Voyage d'Aluise da Cada Mosto, au long des Côtes d'Afrique jusqu'à Rio grande, en 1455.

CADA
MOSTO.
1454.
Remarques
préliminaires
sur les voya-
ges de Cada
Mosto.

NOUS avons deux voyages de Cada Mosto, qui se trouvent dans les Collections de Ramusio & de Grynæus; l'un, aux rivières de Sanaga ou Sénégal; de Gambia, ou. Gambia; & de Rio grande. L'autre à la même Côte d'Afrique & aux Isles du Cap-Verd.

Ces deux Ouvrages ayant été [vrai-semblablement] composés en Italien, Ramusio nous les a conservés dans la même langue; mais Grynæus en a donné une Traduction Latine, qui diffère de l'Original dans plusieurs points essentiels, [& sur-tout dans les dates.] Par exemple, l'Italien fait partir l'Auteur de Venise, en 1454, & la Traduction en 1504. On juge aisément que de part ou d'autre l'erreur vient de l'Impression, & l'on est d'abord porté à croire, que c'est l'Imprimeur du Latin qui doit être accusé de cette négligence.

gence. Mais la conjecture se change en certitude, lorsqu'on observe ensuite que le Prince Henri, par qui Cada Mosto (a) fut employé, mourut en 1463.

CADA
MOSTO.
1454.

Les deux voyages sont précédés d'une Préface de l'Auteur, & d'une Introduction composée par celui qui a pris soin de les recueillir. On lit dans la seconde de ces deux pièces, qu'Aluise da Cada Mosto fut le premier qui découvrit les Isles du Cap-Verd, quoique les Portugais attribuent l'honneur de cette découverte, douze ans auparavant, à (b) *Denis Fernandez*, un de leurs Compatriotes. On fit d'autant plus de cas des voyages de Cada Mosto, lorsqu'ils furent publiés, que les Anciens ayant représenté les Pays voisins de la Ligne comme une Région inhabitable, il apprit au contraire à ses Lecteurs qu'elle étoit couverte de verdure & remplie d'Habitans. D'un autre côté, on s'imagina que ses découvertes pouvoient être d'une utilité considérable pour le commerce. Ramusio paroît avoir été persuadé que par les rivières du Sénégal, & de la Gambia (c) qu'il prenoit pour des branches du Niger, on pouvoit s'ouvrir un commerce facile avec les riches Contrées de Tombuto & de Meli, & faire ainsi passer l'Or en Europe avec plus de commodité & de diligence, que par les vastes & dangereux déserts qui séparent ces deux Régions de la Barbarie. Comme le sel, suivant Leon, étoit la marchandise la plus précieuse qu'on pût porter aux Nègres, on se proposoit de prendre du sel dans l'Isle de *Sal*, qui est une des Isles du Cap-Verd, & d'en fournir tous les Pays qui bordent le Niger, dont on ne supposoit pas que le cours eût moins de cinq-cens milles. On espéroit d'en tirer, pour échange, de l'Or & des Esclaves; & tandis que l'Or passeroit en Europe, les Esclaves devoient être transportés au marché de Saint-Jago, autre Isle du Cap-Verd, d'où il seroit aisé de les conduire immédiatement aux Indes Occidentales.

Imaginations
de Ramusio
sur le Com-
merce.

Pour entreprendre un si beau commerce, il auroit été nécessaire alors d'obtenir le consentement des Portugais, qui étoient maîtres de toute cette Côte d'Afrique, jusqu'à plusieurs degrés au-delà de la Ligne. Ramusio, dont je rapporte ici les raisonnemens, jugeoit qu'il y avoit peu de difficulté, puisque tous les Européens avoient la permission de porter leur commerce [à l'Isle de St. Thomas, qui est sous l'Equateur, c'est-à-dire] jusqu'à l'extrémité de la Guinée. Cependant comme les Portugais mêmes n'en n'avoient point encore entrepris de cette nature, il cherchoit par quels moyens on y pouvoit parvenir. Les Anglois l'ont tenté plusieurs fois; mais les obstacles qu'ils y ont trouvé marquent assez, que si le succès n'est pas impossible, il n'est pas aussi facile que Ramusio se l'imaginoit. D'ailleurs il supposoit une communication entre le Niger & les autres rivières qui tombent dans la mer Occidentale; opinion combattue par tous les Voyageurs de quelque réputation. Monsieur de l'Isle l'a rejetée lui-même dans ces derniers tems; & sa dernière Carte d'Afrique représente le Sénégal, la Gambia & le Niger comme des fleuves absolument séparés.

Défauts de
son projet.

CADA Mosto, dans sa Préface, après avoir fait l'Apologie de son Ouvrage

(a) Ramusio écrit toujours Aluise da Cada Mosto. [Aluise est le même nom que Louis].

(b) Voyez le Chapit. I. du Tome I.

(c) *Angl.* & de Rio Grande. R. d. E.

CADA
MOSTO.
I 454.
Eloge du
Prince Henri
de Portugal
par Cada
Mosto.

Ardeur in-
vincible de ce
Prince pour
les Découver-
tes.

Age de Cada
Mosto, & ses
vues en com-
mençant ses
Voyages.

ge & déclaré qu'il s'attache inviolablement à la vérité, parle de l'Infant Enri-
quez, c'est-à-dire du Prince Henri, premier Auteur des découvertes. Il
loue la grandeur d'ame de ce Prince, l'élévation de son génie & son habi-
leté dans toutes les connoissances Astronomiques. Il ajoûte qu'il se livra tout
entier au service de la Religion, en faisant la guerre contre les Mores, &
que ses Exploits lui acquirent une immortelle réputation. Le Roi Jean son
Père, étant au lit de la mort en 1432, le fit appeler, & lui recommanda
de ne jamais abandonner l'héroïque résolution de poursuivre les ennemis de
la sainte Foi. Ce généreux Prince engagea sa parole; & pour la remplir
presqu'aussitôt, il entreprit avec Dom Edouard son Frère, & successeur de
Jean, cette fameuse guerre contre le Royaume de Fez, qui dura plusieurs
années. Son zèle ne se relâchant point contre les Mores, il fit partir, chaque
année ses Caravelles pour croiser sur les Côtes (d) d'Azafi, & de Messa; mais
n'étant pas moins passionné pour les découvertes, il joignoit à cette Commis-
sion celle d'avancer sans cesse au long de la Côte. Elles poussèrent en effet
jusqu'au grand Cap qu'on a nommé le Cap de Non (e), & qui n'a tiré ce nom
que de l'impossibilité qu'on se figuroit à pénétrer plus loin. Cependant le Prin-
ce Henri, qui pensoit autrement, ajoûta trois Caravelles au nombre qu'il a-
voit jusqu'alors envoyées. Elles passèrent le Cap d'environ cent milles; &
n'ayant trouvé au-delà que des Côtes sablonneuses & désertes, elles revinrent
sur leurs traces.

Leur progrès n'ayant fait qu'encourager le Prince, il remit la même Flotte
en Mer, l'année suivante, avec ordre d'avancer cent cinquante milles de plus,
& d'aller aussi loin qu'il seroit possible, en promettant d'enrichir par ses bien-
faits tous ceux qui tenteroient cette entreprise. Ils partirent; mais tout leur cou-
rage & leur respect pour les ordres du Prince ne purent leur faire pousser plus
loin leurs Découvertes. Cependant la force de son jugement ne lui faisoit pas voir
avec moins de clarté, qu'on devoit trouver de nouveaux Pays & de nouvelles
Nations. Il ne se lassâ point d'envoyer des Caravelles, jusqu'à l'heureux tems
qu'il on découvrit enfin certaines Côtes habitées par les Arabes du désert, &
par les Azanaghiz, Nation farouche & bazanée. Ainsi les Nègres ayant été
découverts, on continua de découvrir successivement les autres Nations, com-
me Cada Mosto va nous l'apprendre. Tel est le fond de sa Préface.

Il raconte ensuite qu'il étoit âgé de vingt-deux ans lorsqu'il entreprit son
voyage; qu'il en avoit déjà fait plusieurs dans quelques parties de la Méditer-
rannée, & celui de Flandres, qu'il s'étoit proposé de recommencer pour tra-
vailler à sa fortune; car il ne désavoue pas qu'avec le dessein d'employer sa
jeunesse, son principal objet ne fût d'acquérir des richesses & des dignités.
Ce qui donne beaucoup de prix à ses Relations, c'est qu'elles sont les plus an-
ciennes qui nous restent des Navigations Portugaises. S'il y en a quelques-unes
qui les aient précédées, ce ne sont que de courts extraits & de simples abrégés
donnés par les Historiens, qui ne méritent pas le nom de Journaux de Voya-
geurs. Cada Mosto étoit un homme d'esprit & d'intelligence, qui a fait un
usage

(d) Zafi, ou al Saffi.

(e) Faria prétend que le Cap Non fut dou-
blé & celui de Bojador découvert en 1415,
c'est-à-dire, plusieurs années avant la mort du

Roi Jean. Voyez le Chap. I. de cet Ouvrage.
On rend compte ici de la Préface de Cada Mos-
to, sans s'attacher à l'exactitude de la Chro-
nologie.

usage continuel de ces deux qualités dans son Ouvrage ; & si l'on excepte quelques circonstances sur lesquelles on ne peut douter qu'il n'ait été trompé par les Marchands d'Afrique, comme la plupart des Voyageurs sont exposés à l'être, nous n'avons pas de Journal plus curieux & plus intéressant que le sien. On y trouvera particulièrement un détail fort instructif sur le commerce d'or de Tombuto & sur ses principales branches, qui ont été si peu connues de nos derniers Voyageurs : ce qui marque assez que ce n'est pas la multitude des Ecrivains qui jette du jour dans les matières obscures ; & qu'un Voyageur éclairé donne une idée plus juste des Pays qu'il a parcourus, que vingt Auteurs médiocres qui rendent compte des mêmes lieux. [Dans des Grynæus, & dans Ramusio, ces Voyages sont distingués par des Sections, que nous n'avons pas suivies ici.]

CADA Mosto, résolu de retourner en Flandres avec le peu d'argent qu'il avoit, s'embarqua sur une Galère Vénitienne commandée par le Capitaine **Marco Zeno**, Chevalier [de Malte.] Ils partirent de Venise le 8 d'Août 1454. Les vents contraires qui s'élevèrent près du Cap Saint-Vincent les ayant forcés de s'y arrêter, il se trouva que dans le même tems Dom Henri Prince de Portugal, vivoit fort près du même Cap, dans un Village nommé *Riposera*, où il s'étoit retiré volontairement pour se livrer à l'étude. Ce célèbre Protecteur de la Navigation & des Voyageurs, envoya aussi-tôt au Vaisseau, Antoine Gonzalez son Secrétaire, accompagné d'un Vénitien nommé (f) Patricio Conti, qui étoit alors Consul de sa République en Portugal, & que son goût pour les Voyages attachoit aussi au service du Prince. Ils portoient quelques montres du sucre de Madère, du sang de dragon de la même Isle, & des autres commodités que le même Prince commençoit à tirer des Pays qu'il avoit découverts. Après diverses questions, ils apprirent aux Vénitiens du Vaisseau que Dom Henri avoit fait peupler plusieurs Isles désertes, & que les richesses qu'ils leur montroient en étoient déjà les fruits. Ils ajoutèrent que ces essais n'étoient rien en comparaison des grandes choses que le Prince avoit exécutées ; que depuis telle & telle année il avoit pénétré dans des Mers jusqu'alors inconnues, & dans des Pays où ses gens avoient fait des découvertes incroyables ; que les Portugais qui s'étoient employés à ces admirables entreprises avoient tiré des avantages extrêmes de leur commerce avec les Nations barbares, & gagné quelquefois jusqu'à mille pour cent. Enfin leur récit parut si merveilleux aux Vénitiens, que la plupart des passagers, & particulièrement Cada Mosto, se sentirent enflammés de la passion des voyages. Ils demandèrent si le Prince accordoit la liberté de partir, à ceux qui lui offroient leurs services. On leur répondit qu'il ne la refusoit à personne. Mais on leur expliqua les conditions qu'il y mettoit : C'étoit 1^o. d'équiper & de charger un Vaisseau à leurs dépens ; ou seulement de le charger, parce qu'il fournissoit volontiers des Caravelles. 2^o. Que dans le premier cas, il se réservoir au retour, la quatrième partie des biens qu'on rapportoit ; & que dans le second, il exigeoit la moitié de la cargaison. 3^o. Que si le voyage manquoit de succès, le Prince se chargeoit de tous les frais. Mais on prit soin d'assurer, qu'il étoit impossible qu'on ne recueillît pas de grands fruits d'une si belle entreprise. Gonzalez ajouta que

Dom

CADA
MOSTO.
1454.

Mérite de
ses Journaux.

Cada Mosto
part de Venise
& relâche au
Cap St. Vin-
cent.

Rencontre
du Prince Hen-
ri à Riposera.

(f) Grynæus dit, sans le nommer, que c'étoit un Patricien de Venise.

CADA
MOSTO.
1454.

Dom Henri feroit charmé d'y voir entrer des Vénitiens, & qu'il les traiteroit avec distinction, parce qu'étant persuadé qu'on trouveroit des Epices dans les Pays dont il avoit commencé la découverte, il sçavoit que les Négoçians de Venise étoient plus entendus que toute autre Nation dans le commerce [de cette espèce de Marchandises.]

Cada Mosto
se détermine à
servir les Por-
tugais.

CADA Mosto ne balança point à se rendre auprès du Prince, qui lui confirma tout ce qu'il venoit d'entendre, & qui augmenta même son ardeur par une infinité de nouvelles promesses. La jeunesse, la curiosité, l'envie de s'enrichir furent autant d'aiguillons qui ne laissèrent plus de repos au jeune Voyageur. Il commença par s'informer des marchandises qui convenoient à ses nouveaux desseins. Ensuite, étant retourné à bord, il disposa de celles qu'il avoit destinées pour les Pays-Bas; & ne réservant que ce qu'il crut favorable à l'expédition qu'il méditoit, il laissa partir sans lui les Galères Vénitiennes. Le Prince Henri applaudit beaucoup à sa résolution, & le combla de caresses pendant le séjour qu'il fit en Portugal. Il lui fit équiper une Caravelle d'environ quatre-vingt-dix tonneaux, dont il donna néanmoins le commandement à Vincent Diaz, natif de Lagos. Mais Cada Mosto l'ayant chargée presque entièrement à ses frais, ils partirent ensemble le 2 de Mars 1455, avec un vent Nord-Est.

1455.

Il arrive à
Puerto-Santo.

Dès le 25, ils arrivèrent à l'Isle de Puerto-Santo, qui est éloigné de six cents milles au Sud, du Cap Saint Vincent (g). Il y avoit déjà près de vingt-sept ans que cette Isle avoit été découverte. Ils en partirent le 28 de Mars, & le même jour ils entrèrent dans *Monchrico* (h) un des Ports de l'Isle de Madère, à quarante milles de Puerto-Santo. Dans un tems clair, ces deux Isles peuvent se voir l'une de l'autre. Celle de Madère étoit habitée depuis vingt-quatre ans, par les soins du Prince Henri, qui lui avoit donné pour Gouverneur Tristan Tessera, & Gonzalez Zarco, deux de ses Gentilshommes, entre lesquels l'Isle & le Commandement étoient partagés. Tristan occupoit la partie où le Port de Manchico est situé; & Zarco, celle où il avoit jetté lui-même les fondemens de Funchal.

Il touche à
Madère.

MADÈRE avoit déjà quatre Habitations considérables; Manchico, Santa-Cruz, Funchal & Camera dos Lobos, sans compter d'autres établissemens qui commençoient à se former en différens lieux. On y comptoit alors dix-huit cents hommes (i) de Milice, & une Compagnie de cent Cavaliers. L'Isle est arrosée par huit rivières, qui la traversent presque entièrement & sur lesquelles on avoit construit des moulins à scier les planches, qui en fournissoient de diverses sortes au Portugal. Les plus estimées étoient celles de Cédre & de Nasso, dont on employoit les premières à tous les usages des Edifices, & les autres à faire des arcs & des bois de fusil (k). Le Cédre ressemble beaucoup au Cypres; mais il rend une odeur extrêmement agréable. Le bois de Nasso est couleur de rose & d'une rare beauté. Cada Mosto rend témoignage que la vendange se faisoit alors à Madère vers le tems de Pâques, au plus tard, l'octave d'après.

II

(g) On retranche ici de ce Journal la description de Puerto-Santo, & une partie même de celle de Madère, qui ont déjà trouvé place dans le Chapitre précédent.

(h) C'est apparemment ce que les autres

nomment *Manchico*, ou Manchico.

(i) C'est-à-dire apparemment de gens capables de porter les armes.

(k) *Angl.* & des Arbalettes. R. d. E.

CADA
MOSTO.
1455.
Orgueil des
Princes d'A-
frique à l'é-
gard de leurs
Sujets.

ne le voit chaque jour au matin que l'espace d'une heure. Le soir, il paroît pendant quelques momens dans la dernière cour, sans s'éloigner beaucoup de la porte de son appartement; & les portes ne s'ouvrent alors qu'aux Grands du premier Ordre. Il donne néanmoins des audiences à ses Sujets: mais c'est dans ces occasions qu'on reconnoît l'orgueil de ces Princes d'Afrique. De quelque condition que soient ceux qui viennent solliciter des grâces, ils sont obligés de se dépouiller de leurs habits, à l'exception de ce qui leur couvre le milieu du corps. Ensuite lorsqu'ils entrent dans la dernière cour, ils se jettent à genoux, en baissant le front jusqu'à terre; & des deux mains, ils se couvrent la tête & les épaules de sable (f). Personne, jusqu'aux parens du Prince, n'est exempt d'une si humiliante cérémonie. Les Supplians demeurent assez long-tems dans cette posture, continuant de l'arroser de sable. Enfin, lorsque le Prince commence à paroître, ils s'avancent vers lui, sans quitter le sable & sans lever la tête. Ils lui expliquent leur demande, tandis que feignant de ne les pas voir, ou du moins affectant de ne les pas regarder, il ne cesse pas de s'entretenir avec d'autres personnes. A la fin de leur discours, il tourne la tête vers eux, & les honorant d'un simple coup d'œil, il leur fait sa réponse en deux mots. Cada Mosto, qui fut témoin plusieurs fois de cette scène, s'imagine que Dieu n'auroit pas plus de respects à prétendre, s'il daignoit se montrer à la race humaine. Il ajoute que cet excès de soumission ne peut venir que d'un excès de crainte: c'est-à-dire, que les Nègres se voyant enlever leurs femmes & leurs enfans [pour la moindre faute], [par ceux qui les surpassent en richesses & en puissance,] prennent l'habitude de trembler devant des Tirans, dont ils ont tant de mal à craindre, & de les respecter plus que Dieu même, dont ils connoissent à peine le nom.

Budomel
conduit l'Au-
teur à sa Mos-
quée. Ce qui
s'y passe.

La complaisance de Budomel alla si loin pour Cada Mosto, qu'il le conduisit dans sa (g) Mosquée, à l'heure de la prière. Les Azanaghis ou les Arabes, qui étoient ses Prêtres, avoient reçu ordre de s'y assembler. En entrant dans le Temple avec quelques-uns de ses principaux Nègres, Budomel s'arrêta d'abord & tint quelque tems les yeux levés au Ciel. Ensuite ayant fait quelques pas, il prononça doucement quelques paroles; après quoi il s'étendit tout de son long sur la terre, qu'il baïsa respectueusement. Les Azanaghis & son cortège se prosternèrent & baïsèrent la terre à son exemple. Il se leva, mais ce fut pour recommencer dix ou douze fois les mêmes actes de Religion; ce qui prit plus d'une demie heure.

Hardiesse de
Cada Mosto,
& raisonne-
ment de Bu-
domel.

Aussitôt qu'il eût fini, il se tourna vers l'Auteur, en lui demandant ce qu'il pensoit de ce culte, & le priant de lui donner quelque idée de la Religion des Chrétiens. Cada Mosto eut la hardiesse de lui répondre, en présence de ses Prêtres, que la Religion de Mahomet étoit fautive, & que celle de Rome étoit la seule véritable. Ce discours fit rire les Arabes & Budomel (h). Cependant, après un moment de réflexion, ce Prince dit à Cada Mosto qu'il croyoit la Religion des Européens fort bonne, parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût leur avoir donné tant de richesses & d'esprit. Il ajouta

ta

(f) Johnson, dans son Voyage de la Gam-
bra en 1620, a fait presque toutes les mêmes
remarques.

(g) Mafeds, ou Eglises.

(h) Angl. ce discours déplut fort aux A-
rabes, & fit rire Budomel. R. d. E.

ta que celle de Mahomet lui paroïssoit bonne aussi, & qu'il étoit même persuadé que les Nègres étoient plus sûrs de leur salut que les Chrétiens, parce que Dieu étoit un Maître juste, & que faisant faire aux Chrétiens leur Paradis dans ce monde, il falloit que dans l'autre il réservât de grandes récompenses aux Nègres, qui manquoient de tout dans celui-ci. Le Prince Budomel marquoit ainsi beaucoup de sens & de réflexion dans tous ses discours. Il prit plaisir à faire raisonner Cada Mosto sur les principes & les cérémonies de sa Religion. Son attachement pour la sienne n'étoit pas si grand, qu'il n'eût embrassé facilement le Christianisme, s'il n'eût appréhendé d'irriter les Nègres. Son Neveu le déclara plus d'une fois à Cada Mosto, qui étoit logé dans sa maison, & paroïssoit charmé lui-même de l'entendre parler sur cette matière.

CADA
MOSTO.
1455.

LA table de Budomel & des Seigneurs de sa Nation étoit entretenue par leurs femmes, suivant l'usage du Sénégal. Chacune envoyoit un certain nombre de plats. Les Seigneurs Nègres mangent à terre sans aucune régularité, & sans autre compagnie que [deux ou trois de leurs principaux Nègres, &] leurs Mores, qu'ils regardent comme autant de Précepteurs dont ils ne font pas difficulté de recevoir les instructions. L'usage du Peuple est de se mettre dix ou douze autour d'un seul plat. Ils y portent la main tous à la fois. Mais cet air de gourmandise n'empêche pas qu'ils ne soient fort sobres. Ils mangent peu à chaque repas, & leur coutume est de recommencer quatre ou cinq fois le jour.

Table des Seigneurs Nègres.

LA chaleur est si excessive dans les Régions des Nègres, qu'il n'y croît ni froment, ni ris, ni aucune sorte de grain qui puisse servir à leur nourriture. Les vignes n'y viennent pas plus heureusement. Ils ont mis leurs terres à l'épreuve, en y jettant diverses semences qu'ils reçoivent des Vaisseaux Portugais. Le froment demande un climat tempéré, & de fréquentes pluies, qu'ils n'ont presque jamais; car ils passent neuf mois sans voir tomber une goutte d'eau du Ciel, c'est-à-dire, depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Juin. Cependant ils ont du millet, des fèves & des noisettes de diverses couleurs. Leur fève est large, plate & d'un rouge assez vif. Ils en ont aussi de blanches, [& une très grande quantité d'une autre espèce fort petite.] Ils plantent au mois de Juillet, pour recueillir au mois de Septembre. Comme c'est le tems des pluies, les rivières s'enflent & donnent à la terre une certaine fécondité. Tout l'ouvrage de l'agriculture & de la moisson ne prend ainsi que trois mois. Mais les Nègres entendent peu l'économie, & sont d'ailleurs trop paresseux pour tirer beaucoup de fruit de leur travail. Ils ne plantent que ce qu'ils jugent nécessaire pour le cours de l'année, sans penser jamais à faire des provisions qu'ils puissent vendre. Leur méthode pour cultiver la terre, est de se mettre cinq ou six dans un champ, & de la remuer avec leurs épées, qui leur tiennent lieu de hoyaux & de bèches. Ils ne l'ouvrent pas à plus de quatre pouces de profondeur. Mais les pluies lui donnent assez de fertilité pour rendre abondamment ce qu'on lui confie avec tant de négligence.

Alimens du Pays.

Agriculture des Nègres.

LEURS liqueurs sont l'eau, le lait & le vin de Palmier. Ils tirent la dernière d'un arbre qui se trouve en abondance dans le Pays, & qui n'est pas celui qui produit la date, quoiqu'il soit de la même espèce. Cette liqueur, qu'ils appellent *Mighol*, en fait toute l'année. Il n'est question que de faire

Leurs liqueurs. Excellence du Mighol.

CADA
MOSTO.
1455.

deux ou trois ouvertures au tronc, & d'y suspendre des calebasses pour recevoir une eau brune, qui coule fort lentement; car depuis le matin jusqu'au soir un arbre ne remplit pas plus de deux calebasses. Elle est d'un fort bon goût; & si l'on n'y mêle rien, elle enivre comme le vin. Cada Mosto assure que le premier jour elle est aussi agréable que nos meilleurs vins; mais elle perd cet agrément de jour en jour, jusqu'à devenir fort aigre. Cependant elle est plus saine le troisième ou le quatrième jour que le premier, parce qu'en perdant un peu de sa douceur elle devient purgative. Cada Mosto en faisoit usage, & la trouvoit préférable au vin d'Italie. Le Mighol n'est pas en si grande abondance que tout le monde en ait à discrétion. Mais comme les arbres qui le produisent sont répandus dans les Campagnes & les Forêts, chacun se procure une certaine quantité de liqueur par son travail; & les mieux partagés sont toujours les Seigneurs, qui emploient plus de gens à la recueillir.

Leurs fruits.

Les Nègres ont diverses sortes de fruits, qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Europe, mais qui sont excellens sans le secours d'aucune culture, quoiqu'ils pussent être encore meilleurs si l'on prenoit soin de les cultiver. En général le Pays est très-fertile. Il est rempli d'excellens pâturages & d'une infinité de beaux arbres qui ne sont pas connus en Europe. On y trouve aussi quantité d'étangs ou de petits lacs d'eau douce [fort profonds,] remplis de poissons qui ne ressemblent point à ceux d'Italie; sur-tout un grand nombre de serpens d'eau, que les Nègres nomment *Kalkatrici*.

Poissons, serpens d'eau.

Ils ont une huile dont ils font usage dans leurs alimens, sans que l'Auteur ait pu découvrir d'où ils la tirent & de quoi elle est composée. Elle a trois qualités remarquables: son odeur, qui ressemble à celle de la violette; son goût, qui approche de celui de l'olive; & sa couleur, qui teint mieux les vivres que le safran.

On trouve dans le Pays des Nègres, différentes sortes d'animaux, mais sur-tout une prodigieuse quantité de Serpens, dont quelques-uns sont fort venimeux. Les plus grands, qui ont jusqu'à deux toises (i) de longueur, sont sans pieds, & n'ont pas d'ailes, comme on a pris plaisir à le publier. Mais ils sont si gros, qu'on en a vu plusieurs qui avalloient une Chèvre d'un seul morceau. Les Nègres racontent que ces terribles animaux se retirent en troupes dans certains cantons du Pays, voisins des montagnes, où les Fourmis blanches, qui sont d'autres monstres, ont aussi leur retraite, & par un instinct merveilleux, bâtissent, avec de la terre qu'elles portent dans leur bouche, des maisons pour ces terribles voisins. L'Auteur raconte [d'après les Nègres] que ces maisons ressemblent à des fours, & qu'on en voit jusqu'à cent cinquante dans un même lieu. [On peut croire jusqu'ici que la vrai-semblance n'est pas blessée. Mais Cada Mosto la ménage moins dans le récit qu'on va lire.]

Serpens de terre.

Les Nègres, dit-il, sont de grands Enchanteurs. Ils ont recours aux charmes dans toutes sortes d'occasions, mais sur-tout à l'égard de ces Serpens. Un Génois, homme de bon sens, lui raconta qu'étant l'année d'auparavant dans le

(i) *Angl.* deux pas. R. d. E.

le Pays de Budomel, & logé aussi chez Bisboror son neveu, il avoit entendu à minuit de grands siffemens autour de la maison. Ce bruit ayant troublé son sommeil, il avoit vu Bisboror qui se levait, & qui donnoit ordre à deux Nègres de lui amener son Chameau, en disant qu'il étoit tems de partir. Il lui avoit demandé où il alloit si tard. Bisboror avoit répondu qu'il étoit appelé par quelques affaires, mais qu'il seroit bientôt de retour. En effet il étoit revenu avant la fin de la nuit. Le Génois curieux d'apprendre le fond de cette aventure, lui fit de nouvelles questions à son arrivée. N'avez-vous pas entendu, lui dit Bisboror, des siffemens autour de la maison vers minuit? C'étoient des Serpens. Si je n'avois pas employé mes enchantemens pour les faire retourner dans leurs cantons, ils m'auroient tué une grande partie de mes bestiaux.

CADA
MOSTO.
Enchantemens
prétendus des Nègres.

Le Génois paroissant surpris de ce discours, Bisboror ajouta qu'il n'y avoit rien de merveilleux, & que Budomel son oncle faisoit beaucoup plus; que lorsqu'il vouloit empoisonner ses dards, il avoit coutume de former un grand cercle, dans lequel il rassembloit par la force de certaines paroles tous les Serpens du voisinage; qu'ensuite il leur laissoit la liberté de se retirer, à l'exception de celui qu'il jugeoit le plus venimeux: que le voyant seul il le tuoit, & que mêlant dans son sang la semence d'une certaine plante, il infectoit si puissamment ses dards, que leur moindre blessure devenoit mortelle en un quart d'heure. Le Génois assuroit encore que le Prince Bisboror lui avoit offert de le rendre témoin de plusieurs enchantemens, mais qu'ayant peu de goût pour cet odieux spectacle, il avoit refusé ses offres. Cada Mosto conclut de ce témoignage, que les Nègres sont d'habiles Sorciers; & poussant la crédulité beaucoup plus loin, il ajoute que l'histoire des Serpens lui paroît fort vrai-semblable, parce qu'on lui a raconté qu'en Italie même il y a des Chrétiens qui savent aussi les enchanter.

Art de Budomel pour empoisonner ses dards.

Le Pays du Sénégal n'a pas d'autres animaux privés que des Bœufs, des Vaches & des Chèvres. Il ne s'y trouve pas de Moutons, parce qu'ils ne s'accroissent pas d'un climat si chaud. Ainsi la nature a pourvu, suivant la différence des Pays, à toutes les nécessités du genre humain. Elle a fourni de la laine aux Européens, qui ne pourroient s'en passer dans un Pays aussi froid (*) que celui qu'ils habitent; au lieu que les Nègres, qui n'ont pas besoin d'habits épais dans leurs chaudes Contrées, ne peuvent élever des Moutons. Mais le Ciel y supplée, en leur donnant du coton, qui convient mieux à leur Pays. Leurs Bœufs & leurs Vaches sont moins gros que ceux d'Italie, ce qu'il faut encore attribuer à la chaleur. C'est une rareté parmi eux qu'une Vache rousse. Elles sont toutes noires ou blanches, ou tachetées de ces deux couleurs. Les animaux de proie, tels que les Lions, les Panthères, les Léopards & les Loups, sont en grand nombre dans le Pays des Nègres. [On y a des Chèvres & des Lièvres.] Les Eléphans sauvages y marchent en troupes, comme les Sangliers à Venise; mais ils ne peuvent jamais être apprivoisés comme dans les autres Pays. Cet animal étant fort connu, l'Auteur observe seulement qu'il est d'une grosseur extraordinaire. On en peut juger par

Animaux privés.

Bêtes de proie.

(*) Cependant dans la plupart des pays de l'Europe, & même dans les Îles Britanniques, les Habitans alloient nus dans les communemens.

CADA
MOSTO.
1455.

Fausse opi-
nion qu'on a
de l'Éléphant.

Portée de l'E-
léphant. Sa
nourriture.

Perroquets
de deux espè-
ces.

Manière dont
ils construisent
leur nids.

par les dents qu'on apporte en Europe. Mais il n'en a que deux de cette espèce, à la machoire inférieure, comme le Sanglier; avec la seule différence que celles du Sanglier tournent la pointe en haut, & que celles de l'Éléphant la tournent en bas. Cada Mosto avoit cru, sur les récits communs, avant son voyage, que les Éléphants ne pouvoient plier les genoux, & qu'ils dormoient debout. Il déclare que c'est une étrange fausseté, & qu'il les a vus, non-seulement plier les genoux en marchant, mais se coucher & se lever comme les autres animaux. On n'apperçoit jamais leurs grandes dents avant leur mort (1). Quelque sauvages qu'ils soient naturellement, ils ne font aucun mal lorsqu'ils ne sont point attaqués. Mais si quelqu'un les irrite, ils se défendent avec leur trompe, que la nature leur a donné à la place de nez, & qui est d'une excessive longueur. Ils l'étendent & la resserrent à leur gré. S'ils faisoient un homme avec cette redoutable machine, ils le jettent presque aussi loin qu'on jette une pierre avec la fronde. C'est en vain qu'on croit pouvoir échapper par la fuite. Ils sont d'une vitesse surprenante. Les plus jeunes sont ordinairement les plus dangereux (m). La portée des femelles est de trois ou quatre petits à la fois. Ils se nourrissent de feuilles d'arbres & de fruits qu'ils attirent jusqu'à leur bouche avec le secours de leur trompe, [qui est un cartilage fort (n) épais.] L'Auteur, pendant tout le séjour qu'il fit chez les Nègres, ne découvrit pas d'autres animaux que ceux qu'on vient de nommer.

MAIS il vit un grand nombre d'oiseaux, & sur-tout quantité de perroquets, que les Nègres haïssent beaucoup, parce qu'ils détruisent leur millet & leurs légumes. On prétend qu'il y en a de plusieurs espèces. Cada Mosto n'en distingua que de deux fortes; les uns semblables aux Perroquets qu'on apporte (o) d'Alexandrie, mais un peu plus petits: les autres beaucoup plus gros, qui ont la tête brune, & le col, le bec, les jambes & le corps, mêlés de jaune & de verd. Il en apporta un grand nombre en Europe, sur-tout de la petite espèce, dont plusieurs moururent dans le voyage. Cependant il lui en resta plus de cent cinquante qu'il vendit en Espagne, un demi-ducat pièce. Ces oiseaux ont beaucoup d'adresse à construire leurs nids. Ils ramassent quantité de joncs & de petits rameaux d'arbres dont ils forment un tissu qu'ils ont l'art d'attacher à l'extrémité des plus foibles branches; de sorte qu'y étant suspendu, il est agréablement balancé par le vent. Sa forme est celle d'un ballon, de la longueur d'un pied. Ils n'y laissent qu'un seul trou pour leur servir de passage. On est porté à croire que la nature leur fait choisir les branches foibles, pour se garantir des Serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas de les attaquer dans cette retraite. Les Nègres ont une grande abondance de ces gros oiseaux, qu'on appelle en Europe (p) Poules de Pharaon, & qu'on y apporte du Levant. Cada Mosto, sans s'arrêter aux noms ni aux descriptions, ajoute qu'ils en ont quantité d'autres, petits & grands, qui n'ont aucune ressemblance avec ceux d'Italie.

PENDANT

(1) *Angl.* Leurs grandes dents ne tombent jamais avant leur mort. R. d. E.

(m) *Angl.* Ils sont plus dangereux quand ils ont des petits, qu'en un autre tems. R. d. E.

(n) Mais cependant très flexible.

(o) C'est-à-dire, qui venoient alors des Indes Orientales par cette voye. R. d. T.

(p) Apparemment des Poules d'Inde. R. d. T.

PENDANT le séjour qu'il fit chez Bisboror, sa curiosité le conduisit plusieurs fois au Marché ou à la Foire des Nègres, qui se tenoit le Lundi & le Vendredi dans une Prairie, à peu de distance de son Habitation. Ils'y assembloit, de quatre ou cinq milles aux environs, quantité de personnes des deux sexes, avec leurs denrées; ceux qui avoient leurs Habitations plus loin, avoient aussi des Marchés dans leurs Cantons. C'est-là qu'on reconnoît la pauvreté extrême de leur Nation. On n'y voit que du millet, des légumes, des nattes de palmier, des tuyaux de bois, des armes du Pays, un peu de coton cru, & quelques pièces d'étoffe. Cependant il s'y trouve quelquefois aussi [des armes, & même] de l'or, mais en fort petite quantité. Comme ils n'ont pas de monnoye ni aucune sorte de coin, le commerce ne se fait que par des échanges. Ils troquent une chose pour une autre, ou deux pour une, suivant les différentes valeurs. Ceux qui venoient de l'intérieur du Pays s'arrêtoient long-tems à considérer Cada Mosto, & regardoient un homme blanc comme un prodige. Ils ne paroissent pas moins étonnés de ses habits que de sa couleur. Il étoit vêtu à l'Espagnole, c'est-à-dire, qu'il portoit un manteau sur une veste de damas noir. Ils admiroient également la forme & la qualité du drap. Ils lui prenoient les mains qu'ils frottoient avec leur salive, pour s'assurer que la blancheur n'étoit pas artificielle. La vûe de l'Auteur, en se rendant à ces Marchés, étoit de voir quelle quantité d'or on y apportoit.

CADA
MOSTO.
1455.
Marchés &
Foirs des Nè-
gres.

Leur admira-
tion à la vûe
de Cada Mos-
to.

LES Chevaux sont dans une estime égale à leur rareté parmi les Nègres. Les Arabes & les Azanaghis leur en amènent de Barbarie, & des Pays voisins de l'Europe. Mais l'extrême chaleur ne les laisse pas vivre long-tems. D'ailleurs les [feuilles de] fèves & le millet, qui sont leur unique nourriture, les engraisent si fort qu'ils meurent ordinairement de gras fondu, ou de ne pouvoir rendre leur eau. Un Cheval, avec le harnois, s'échange contre plusieurs Nègres, depuis neuf jusqu'à douze & quatorze, suivant sa beauté. Lorsqu'un Seigneur en achete un, il fait venir ses Sorciers, qui allument un feu d'herbes séchées, sur la fumée duquel ils tiennent la tête du Cheval par la bride, en répétant quelques mots. Ils l'oignent ensuite de la meilleure huile, & le gardant pendant dix-huit ou vingt jours, sans le laisser voir à personne, ils lui attachent au cou certains charmes enveloppés dans du cuir rouge. Après cette cérémonie, le maître se persuade qu'il peut s'exposer avec confiance à toutes sortes de périls.

Estime qu'ils
ont pour les
chevaux. Ils
les conservent
difficilement.

LES femmes des Nègres ont l'humeur fort gaie, sur-tout dans leur jeunesse, & prennent beaucoup de plaisir à la danse & au chant. Le tems de ces divertissemens est la nuit, à la lueur de la Lune. On en croit aisément l'Auteur, lorsqu'il assure que les danses des Nègres sont fort différentes de celles d'Italie.

Gaieté des
femmes, &
leurs danses.

RIEN ne causoit tant d'admiration à ces Barbares que les arquebuses (q) & l'artillerie de la Caravelle Portugaise. Cada Mosto ayant fait tirer un coup de canon devant quelques Nègres qui étoient montés à bord, leur effroi se fit connoître malgré eux par de violentes agitations, & parut croître encore lorsqu'il leur eut déclaré que d'un seul coup de cette furieuse machine, il pou-
voit

Effroi que
l'artillerie cau-
se aux Nè-
gres.

CADA
MOSTO.
1455.

Leur igno-
rance.

Ils n'ont que
deux instru-
mens de mu-
sique.

Cada Mosto
se détermine à
doubler le
Cap-Verd.

Rencontre
de deux Vaif-
seaux aux-
quels il se
joint.

voit ôter la vie tout-d'un-coup à cent Mores. Après être un peu revenus de leur frayeur, ils déclarèrent à leur tour, qu'une chose si pernicieuse ne pouvoit être que l'ouvrage du diable. Leur étonnement fut plus doux lorsqu'ils entendirent le son d'une cornemuse. Les différentes parties de cet instrument leur firent croire d'abord que c'étoit un animal, qui chantoit sur différens tons. Cada Mosto riant de leur simplicité, les assura que c'étoit une simple machine & la mit entre leurs mains sans être enflée. Ils reconnurent que c'étoit effectivement l'ouvrage de l'art; mais ils demeurèrent persuadés que des sons si doux & si variés ne pouvoient venir que du pouvoir divin, en donnant pour raison, qu'ils n'avoient jamais rien entendu de semblable. Ainsî tout leur paroissoit admirable, jusqu'aux moindres instrumens du Vaisseau. [Ils prenoient les sabords de la sainte-barbe, pour des yeux véritables, qui servoient à conduire le Bâtiment.] Ils répétoient sans cesse que les Européens devoient être des sorciers beaucoup plus habiles que ceux de leur Pays, & peu inférieurs au diable même: que les Voyageurs de terre trouvoient de la difficulté à tracer le chemin d'une Place à l'autre; au lieu qu'avec leurs Vaisseaux, ceux-là ne manquoient pas leur route sur mer, à quelque distance qu'ils fussent de la terre; [ce que les Nègres ne pourroient faire sans le secours du Démon. On comprend aisément que leur ignorance dans l'art de la Navigation, & dans l'usage de la boussole, étoit la cause de leur étonnement. Mais ce qu'ils admiroient le plus, étoit une chandelle qui brûloit dans un chandelier. Ils n'avoient jamais rien vu de semblable, & ils étoient enchantés de la beauté de ce spectacle: La seule lumière dont ils faisoient usage pendant la nuit, étoit celle du Feu de leurs foyers.]

Les Nègres sucent le miel dans la gauffre, & laissent la cire comme une chose inutile. L'Auteur ayant acheté d'eux quelques Ruches leur apprit la manière d'en tirer le miel, & leur demanda ensuite ce qu'ils croyoient qu'on pût faire du reste. Ils répondirent qu'ils ne le croyoient bon à rien. Mais ils furent extrêmement surpris de lui en voir faire des chandelles, qu'il alluma dans leur présence. Les blancs, s'écrièrent - ils, n'ignorent rien. Cada Mosto finit la description du Pays de Budomel, en nous apprenant qu'on n'y connoît que deux instrumens de musique; l'un qui vient des Mores (r), & qui pourroit porter le nom de tymbale; l'autre, qu'on prendroit pour un violon, mais qui n'a que deux cordes, qu'on touche avec les doigts, & qui ne rend aucune harmonie.

Un si long séjour ayant donné l'occasion à l'Auteur de connoître la plus grande partie du Pays, il résolut après avoir acheté quelques Esclaves, de doubler le Cap-Verd pour faire de nouvelles découvertes & tenter la fortune. Il se souvenoit d'avoir entendu dire au Prince Henri, qu'au delà du Sénégal il y avoit une autre rivière, nommée *Gambra*, d'où l'on avoit déjà rapporté quantité d'or, & qu'on ne pouvoit faire ce voyage sans acquérir d'immenses richesses. Une si belle espérance lui fit regagner la Caravelle, & mettre aussitôt à la voile.

Un jour au matin, il découvrit deux Bâtimens dont il s'approcha. L'un appartenoit à Antonio Ufo di Maro, Gentilhomme Génois, & l'autre à quelques Portugais qui étoient au service du Prince Henri. Ils s'avançoient de concert vers les Côtes d'Afrique, dans le dessein de passer le Cap-Verd, & de chercher

(r) Ramusio le nomme *Tabaube*, & Grynæus l'appelle *Sambuka*.

CADA
MOSTO.
1455.
Rivière de
Barbasini.

EN avançant au long de cette Côte avec le vent au Sud, nos Navigateurs découvrirent l'embouchure d'une rivière, qui est large d'une portée d'arc, mais sans profondeur. Ils lui donnèrent le nom de *Barbasini*, qu'elle porte en effet dans les Cartes qu'on a publiées de ce Pays, à soixante milles du Cap-Verd. Ils continuèrent de suivre la Côte pendant tout le jour; & le soir, ils jettèrent l'ancre à quatre ou cinq milles du rivage. Au lever du Soleil, ils remettoient à la voile, avec la précaution d'avoir sans cesse un homme au sommet du grand mâ, & deux à l'avant du Vaisseau, pour observer si la mer battoit sur quelque roc ou sur quelque banc de sable. Ils arrivèrent à l'entrée d'une autre rivière, qui ne paroissoit pas moins large que celle du Sénégal. Sa beauté, & celles des arbres qui la bordaient jusqu'à la pointe du rivage, les déterminèrent à faire descendre un de leurs Interprètes Nègres. Chaque Vaisseau en avoit quelques-uns, qu'il avoit amenés de Portugal, anciens Esclaves que les Portugais avoient enlevés (t) dans leurs premiers voyages, & qui avoient fort bien appris la langue de leurs Maîtres; [Ils avoient embrassé le Christianisme. Leurs Maîtres les avoient laissé partir à condition que ceux à qui ils les avoient confiés, leur donneroient pour chacun deux Esclaves à leur choix d'entre ceux qu'ils rameneroient; & si l'un de ces Interprètes pouvoit faire avoir quatre Esclaves à son Maître, il obtenoit sa liberté.] On tira au sort lequel des trois Vaisseaux enverroit les siens à terre. Ce fut celui du Gentilhomme Genoïs. Il dépêcha aussi-tôt une Barque armée, avec ordre à ses gens de ne pas descendre au rivage, avant que d'y avoir débarqué l'Interprète, qui étoit chargé de prendre des informations sur le Gouvernement & sur les richesses du Pays; [Dès que les habitans avoient vu les Vaisseaux qui s'approchoient de la Côte, ils avoient pris leurs armes, & s'étoient mis en embuscade, pour se saisir de ceux qui débarqueroient.]

Un Interprète descend au rivage.

Il est massacré par les Nègres.

CEUX qui conduisoient la Chaloupe, mirent l'Interprète à terre, & s'étant éloignés à quelque distance, ils virent plusieurs Nègres du Pays qui s'avançoient à sa rencontre. Mais après quelques discours, ils les virent tomber sur lui avec leurs armes (v), & le tuer misérablement sans qu'ils pussent lui donner du secours. Cette nouvelle, qu'ils se hâtèrent de porter à la Flotte, fit juger aux Commandans qu'une Nation capable de traiter un Homme du Pays avec cette cruauté, n'auroit pas moins de barbarie pour eux. Ils continuèrent de ranger la Côte, qui étoit basse, mais toujours couverte d'arbres, dont la beauté ne faisoit qu'augmenter. Enfin ils arrivèrent à l'embouchure d'une fort grande rivière. Dans sa moindre largeur, elle n'avoit pas moins de trois ou quatre milles, & rien ne paroissoit s'y opposer à la navigation. Ils y entrèrent avec confiance, & le jour suivant ils apprirent que c'étoit la rivière de Gambra.

Grande Rivière de Gambra.

On y entre.

LES gens des trois Caravelles se crurent proches de quelque riche Contrée, qui alloit les dédommager d'un voyage pénible & remplir toutes leurs espérances. Ils résolurent de se faire précéder par le plus petit des trois Bâtimens, qui avanceroit aussi loin qu'il seroit possible; avec ordre, s'il rencontroit des bancs de sable, de sonder toutes les profondeurs; & si la rivière se trouvoit toujours navigable, de retourner incessamment, de jeter l'ancre

(t) *Angl.* que les Portugais avoient achetée des Seigneurs du Sénégal. R. d. E.

(v) avec leurs *Gomies*, sorte d'épées courtes que portent les Mores. R. d. E.

l'ancre & de faire connoître le succès de son entreprise par des signes. Il ne trouva pas moins de quatre brasses ; sur quoi, lorsqu'il eût donné les avis dont on étoit convenu, on prit encore la résolution d'envoyer avec lui les Chaloupes bien armées, avec ces instructions : que si les Nègres les venoient attaquer, la Caravelle & les Chaloupes retournassent sans aucune dispute, parce qu'il n'étoit pas question d'employer la force pour une entreprise de commerce, & qu'il ne falloit rien espérer que de la civilité & de la douceur.

CADA
MOSTO.
1455.

Les Chaloupes ayant commencé à remonter la rivière, trouvèrent, pendant l'espace de deux milles, douze & seize brasses de fond. Elles continuèrent d'avancer, & les deux rives lui parurent toujours extrêmement riantes par la multitude de beaux arbres dont elles étoient bordées. Mais s'apercevant qu'elles commençoient à se courber, & que les détours devenoient fréquens dans les terres, elles ne jugèrent point à-propos de pénétrer plus loin. En retournant, elles apperçurent, à l'entrée d'une petite rivière qui tomboit dans la grande, trois petites Barques, que les Nègres nomment Almadies, [& que les Italiens appellent Zoppoli,] composées d'une seule pièce de bois, dans la forme de nos Esquifs. Quoique les Voyageurs fussent assez forts pour se défendre, la crainte des flèches empoisonnées, autant que les ordres de leurs Chefs, leur fit prendre leurs rames avec une diligence extrême. Ils rejoignirent la Caravelle ; mais n'ayant pas été moins poursuivis par les Nègres, ils furent surpris en arrivant à bord de ne les voir éloignés d'eux qu'à la portée de l'arc. Ces Barbares étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. Ils parurent étonnés, à leur tour, d'un spectacle aussi nouveau pour eux que celui de la Caravelle. Ils demeurèrent quelque tems à la regarder : mais on employa inutilement toutes sortes de signes & d'invitations pour les faire approcher. Enfin ils remontèrent sur leurs traces.

Les Chaloupes rencontrèrent des Nègres & les évitent.

Etonnement des Nègres.

Le jour suivant, à trois heures du matin, les deux Caravelles, qui étoient demeurées à l'embouchure, [espérant de trouver des gens plus civilisés que ceux qu'on avoit vû dans les Almadies], profitèrent de la marée & d'un petit vent pour entrer dans la rivière, & rejoindre leurs Compagnons. Elles s'y engagèrent l'une à la suite de l'autre. Mais à peine eurent-elles remonté l'espace de trois ou quatre milles, qu'elles se virent suivies d'un grand nombre d'Almadies, sans pouvoir juger d'où elles venoient. Elles revirent de bord, & s'avancèrent vers les Nègres, après avoir pris soin de se couvrir de tout ce qui pouvoit servir à les défendre contre leurs flèches empoisonnées. Le combat paroissoit inévitable. Les Almadies se trouvoient déjà sous la proue du Vaisseau de Cada Mosto, qui étoit le plus avancé ; & se divisant en deux lignes elles le tinrent dans leur centre. Elles étoient au nombre de quinze, qui portoient environ cent cinquante Nègres, tous bien-faits & de belle taille. Ils avoient des chemises blanches de coton, & sur la tête une sorte de chapeau blanc, relevé d'un côté, avec une plume qui leur donnoit l'air fort guerrier. A la proue de chaque Almadie, un Nègre, couvert d'une targe ronde qui sembloit être du cuir, observoit les objets & les événemens. Dans la situation où ces Barbares étoient aux deux côtés du Vaisseau, ils cessèrent de ramer, & tenant leurs rames levées ils regardoient la Caravelle avec admiration. Ils demeurèrent ainsi tranquilles jusqu'à l'arrivée des deux autres Bâtimens, qui s'étoient hâtés de retourner à la

Combat des trois Caravelles contre les Nègres..

